A black and white portrait of a young man, Robert BIAT, in a military uniform. He has dark hair, neatly combed, and is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. He is wearing a dark military jacket over a light-colored collared shirt and a dark tie. The background is a plain, light color.

**Mémoires de
Robert BIAT
1939-1946**

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

En Juin 1937, j'avais 12 ans et je passai avec succès mon certificat d'études primaires.

Notre instituteur, Monsieur Tuvache, était un homme d'une quarantaine d'années qui savait se faire respecter et aussi se faire aimer, deux sentiments très difficiles à concilier, mais à cette époque, c'était encore possible. Je me souviens qu'un jour où j'avais dû faire une grosse bêtise, il m'avait giflé d'une manière que je n'avais pas appréciée. En rentrant à la maison le midi, je rendis compte à mon père des sévices que mon instituteur m'avait fait subir :

« Comment ? Il a osé te donner une gifle. De quel côté ? ».

Je lui montrai ma joue encore toute rouge et à mon grand étonnement je reçus sur l'autre joue une deuxième gifle, bien appuyée, ce qui m'enleva définitivement toute envie de me plaindre à mon père des "brutalités" sans doute bien méritées de mon instituteur.

A la rentrée suivante, en Septembre 1938, je rentrai au collège Remy Belleau de Nogent-le-Rotrou comme pensionnaire. J'avais un cafard fou à l'idée de quitter mes parents, et je franchis le grand portail du collège avec beaucoup d'appréhension. Je rentrai en 1ère année EPS et ne fus jamais un brillant élève.

Tout de suite, je dus subir les bizutages des grands de 18 à 19 ans qui me démoralisèrent complètement : je me souviens encore, en plein hiver, des passages sous le robinet de la cour, des emprisonnements dans les toilettes avec bombardements de pierres et de terre par dessus la porte bloquée de l'extérieur, des brimades de la part des grands qui tous les soirs organisaient des chasses aux nouveaux pour leur faire subir des petites brutalités que je n'appréciais pas du tout. Je me souviens ainsi des sévices d'un grand étudiant d'un mètre quatre-vingts, de cinq ou six ans plus âgé que moi, un nommé Ledru d'Argenvilliers : son plaisir était, en salle d'étude, le soir, de me piquer les cuisses et les genoux avec un porte plume fixé au bout d'une baguette de bois. Un soir, à la chambre, je constatai que ma cuisse gauche était constellée de piqûres ensanglantées qu'il fallut nettoyer au plus vite.

Evidemment, il n'était pas question de se plaindre : j'aurais été traité de mouchard et les brimades auraient encore été plus sévères. A part quelques vilaines choses de ce genre, je garde un assez bon souvenir des professeurs et des dix-huit mois passés au collège.

Je me rappelle encore notre professeur de Français, monsieur Chapelle : il maintenait pendant les cours une discipline de fer, distribuant des "moins un" au moindre bruit, au moindre crissement de plume dans l'encrier. Quand il était satisfait de notre travail, cinq minutes avant la fin du cours, il sortait son phono et nous passait un disque de grande musique, que nous écoutions dans

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

un silence "religieux et obligatoire". Les grands des classes supérieures n'appréciaient guère ce professeur si rigide et si droit. Un jour, pendant la récréation, ils attrapèrent à une dizaine la grande armoire bibliothèque qui abritait tous ses livres de cours et de beaux livres de collection qu'il nous prêtait volontiers. A grande peine, ils la basculèrent et lui firent faire plusieurs « tonneaux », provoquant un grand bruit et un grand chamboulement de tous les livres à l'intérieur de l'armoire, puis ils la remirent péniblement en place. Au cours suivant, monsieur Chapelle alla chercher dans son armoire un livre de cours, sortit la clef de sa poche et ouvrit la porte. Une bonne partie du contenu de l'armoire se déversa dans la classe, à ses pieds, ce qui provoqua un grand éclat de rire de tous les élèves. Il ne remua pas un sourcil et tranquillement revint à son bureau. Il termina son cours toujours impassible. Cependant, quelques minutes avant la fin, il se dirigea vers l'armoire dévastée, et avec l'aide de trois élèves confectionna des petits paquets de dix livres chacun qu'il entassa sur son bureau. Quand il eut terminé trente trois paquets, qui correspondaient au nombre d'élèves, il pria tous les élèves, avec un sourire un peu narquois, de venir prendre un paquet de ces volumes qui avaient un peu souffert de la bousculade.

« Mes amis, comme vous l'avez sans doute remarqué, la couverture des livres est un peu vieille, un peu terne, je vous prierai donc de les couvrir tous avec du beau papier rose bonbon que vous trouverez à l'intendance du collège. Vous n'oublierez surtout pas les étiquettes que vous collerez sur le dos du livre en haut à droite en écriture gothique évidemment, c'est plus joli. Vos camarades des autres classes se feront un plaisir de se joindre à vous pour cette rénovation. Vous avez jusqu'à lundi matin 9 heures pour me rapporter ces livres. »

Aucune réflexion ne se fit entendre et tous les élèves partirent, leur paquet sous le bras, sans un mot. Comme les autres camarades, j'achetai une feuille de papier rose bonbon, un paquet d'étiquettes et le dimanche après midi, à la maison, je rénovai en râlant un peu, les livres de mon professeur de Français. Une semaine après, à notre cours, il nous remercia de notre travail et nous fit admirer sa bibliothèque impeccablement rangée et les belles étiquettes en lettres gothiques.

Toutes les classes, grands et petits, avaient participé à cette remise en état et il en était très fier. Tous les élèves, grands et petits, pensèrent sans arrière-pensée que leur professeur de Français, monsieur Chapelle, était un sacré bonhomme et méritait le respect de tous pour son calme et son initiative : je le pense encore aujourd'hui, souhaitant que les professeurs de l'époque actuelle suivent son exemple.

A cette époque, je n'avais qu'un désir en tête : quitter au plus vite le collège et rentrer comme apprenti à l'atelier de mon père. Le 19 Mars 1939, la veille de mes quatorze ans, je pris une décision irrévocable. En quelques lignes, j'expliquai à mon père dans une lettre, que j'avais quatorze ans et que je voulais quitter le collège immédiatement pour prendre ma place à l'atelier. Ce fut, je le

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

reconnais maintenant, une des plus grosses bêtises de ma vie. Le samedi suivant mon père vint me chercher au collège avec sa Citroën C4. Après une brève explication avec le directeur, je quittai le collège et les études pour rentrer à Authon et me mettre au travail au garage. Avant de faire démarrer la voiture, mon père me demanda un peu sèchement :

« Et maintenant que tu as 14 ans que comptes-tu faire ? »

- Je veux travailler avec toi comme mécanicien. »

Mon père parut satisfait de ma réponse et il se contenta de répondre :

« Bien, mais attention, je te préviens : le travail de l'atelier est plus dur qu'au collège. »

A la sortie de Nogent, il arrêta sa voiture, descendit et me dit :

« Prends le volant et en route pour Authon. »

J'étais très surpris, mais je pris la place du conducteur avec plaisir. Jusqu'à Authon, il me donna ma première leçon de conduite et, ma foi, je me débrouillai fort bien avec le changement de vitesses, l'accélérateur et la dizaine d'arrêts qu'il me fit effectuer en cours de route avec départ en côte.

Le soir après le dîner, je lui montrai trois petites pièces en fer que j'avais exécutées pendant les 18 mois passés au collège en cours de mécanique et ajustage. Il les examina en connaisseur et fit la moue :

« Et tu as fait cela en 18 mois ? Si je te donnais ce travail d'ajustage à faire à l'atelier, il faudrait qu'il soit terminé à la fin de la journée ! »

Il est vrai qu'à l'atelier de mécanique du collège nous n'avions aucun outillage en état ; nous n'avions à notre disposition que de vieilles scies sans denture et des limes usées dont les élèves ne voulaient plus se servir.

A quatorze ans, je quitte volontairement mes études pour travailler avec mon père à l'atelier

Le lendemain matin, à 7h30, j'étais au boulot à l'atelier. Pour commencer, je pris le balai et je nettoyai à fond toute la partie cimentée et la cour. A 8h30, mon père, déjà, s'impatientait :

« Ce n'est pas encore fini ? Tu as une heure pour nettoyer le garage tous les matins. Il faudra vite t'habituer à ces horaires. »

A cette époque, nous avions un petit dépôt d'essence d'une dizaine de bidons de 5 litres qui était stockés dans la cour. Les plus gros clients ne prenaient que 10 ou 15 litres à la fois et je fus chargé de ce travail. A la fin de la journée, j'avais servi de 100 à 120 litres de carburant et m'étais fait quelques pièces de cinq à dix centimes qui m'encourageaient à satisfaire la clientèle.

Très vite, j'appris à réparer les roues, à mettre des emplâtres aux pneus que les automobilistes usaient jusqu'à la corde. A cette époque nous réparions des Citroën C4, B12, B14, 5CV trèfle, des Peugeot 201, 301, 202, des Renault Celta quatre, mono quatre. Ce qui me plaisait le plus, c'était de les sortir en marche arrière du garage et les garer devant l'atelier sur la place de la Tour. Au bout de quelques mois je manoeuvrais avec habilité tous ces modèles.

A cette époque, les voitures étaient souvent en panne. Un moteur qui effectuait trente ou quarante mille kilomètres était un bon moteur. Tous les 8 à 10000 kilomètres, il fallait déculasser, démonter les soupapes qui grillaient très vite, les remplacer, surtout les échappements, et les roder sur leurs sièges, le tout devant être terminé en fin de journée. Toutes les semaines, nous changions des arbres de roues, des lames de ressorts et nous ne chômons jamais. Tous les 2000 kilomètres, la voiture passait au graissage et à la vidange du moteur. Sur certaines Renault, il y avait plus de 30 graisseurs técalémith à remplir avec une petite pompe à graisse. Très vite, je suis devenu le spécialiste des graissages dans la petite fosse à l'atelier, avec contrôle des niveaux d'huile dans la boîte de vitesses et le pont arrière.

A cette époque-là, mon père avait un ouvrier de 19 ans, Charles Lorient de St-Ulphace. Il déjeunait à midi avec nous et retournait le soir chez sa mère à St-Ulphace. C'était un garçon très grand et sympathique et nous nous entendions très bien. Mon père était un ouvrier très consciencieux. Il avait travaillé dans sa jeunesse à Paris, dans une usine d'aviation à la fabrication de moteurs Gnome et Rhône. Il était un bon électricien auto et réparait les démarreurs, et les dynamos des voitures des clients. Il travaillait souvent la nuit, en moyenne deux fois par semaine pour satisfaire les clients très exigeants.

Il n'était pas rare que de bons clients, voisins et amis amènent leur voiture au garage après 18h, après avoir passé l'après-midi à jouer aux cartes au café de la Tour ou chez Madame Morin, en lui demandant de la préparer pour le lendemain matin à 8 heures. Tous les jours à 7h25, il était à l'atelier et malheur à celui qui était en retard d'une minute !

Je me souviens encore d'une crise de furonculose en plein hiver. J'étais

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

atteint aux genoux et au cou, je souffrais horriblement. Cela ne m'empêchait pas de réparer les roues à genoux sur le pneu, et de travailler comme si de rien n'était. Plus d'un mois, j'ai souffert le martyre et jamais mon père ne m'a permis de me reposer : c'était l'heureuse époque où le travail passait avant toute chose ! C'était l'hiver que je redoutais le plus, habitué à la douce chaleur de l'école ou du collège ; pourtant, j'ai dû m'habituer à travailler dans le froid. Dès le matin, j'avais les doigts glacés. Impossible de les réchauffer, je devais travailler les mains raidies par le froid. Il n'était pas question de se plaindre et d'aller se réchauffer à la maison. Au bout de quelques mois, je m'étais habitué au froid et je travaillais dans de meilleures conditions.

Fin 1939 : bruits de guerre, tensions entre l'Allemagne Nazie et la France

Fin 1939, des nouvelles alarmantes circulèrent. L'Allemagne se constituait, depuis longtemps, une armée formidable avec du matériel très moderne : chars d'assaut, avions, artillerie, torpilleurs, sous-marins, régiments de parachutistes. Les journaux nous montraient le défilé des troupes Allemandes impeccablement alignées et disposant de matériel ultramoderne. Petit à petit, l'Allemagne grignotait tous ses voisins, envahissant l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, et tous les petits états voisins. Il était clair qu'une guerre se préparait entre la France et l'Allemagne. Enfin, ce fut Munich avec la reculade des Anglais et des Français devant un Hitler de plus en plus envahissant et arrogant. La déclaration de guerre contre l'Allemagne ne surprit personne. Je vis partir tous les soldats rappelés par leurs unités. Ils allaient prendre le car ou le train à la gare d'Authon avec leurs valises pour rejoindre Nogent et se diriger vers leur lieu de mobilisation générale. Ils nous disaient tristement au revoir de la main, avec l'espoir de revenir très vite après la défaite de l'Allemagne qui, prétendaient les journaux, serait très rapide. Comme tout le monde, mon père qui avait quarante ans fut mobilisé. Il alla rejoindre la cartoucherie du Mans, qui tournait à plein rendement à la fabrication des cartouches pour fusils et fusils mitrailleurs.

Je devenais donc, à 15 ans, le patron du garage, et c'est avec courage que je remplis la mission que mon père m'avait confiée avant de partir. Heureusement, j'avais bientôt un an de métier et avec l'ouvrier de bientôt 20 ans, nous avons fait au mieux pour organiser notre travail à l'atelier. Pendant près de neuf mois, mon père fit la navette entre le Mans et Authon où il revenait en permission tous les samedis soir avec un copain de Béville-le-Comte, monsieur Gaudichau. Il supervisait notre travail et nous conseillait pour les travaux délicats.

Mai et juin 1940 : repli de l'armée Française et départ pour l'exode

Mai et Juin 1940 arrivèrent très vite. Les réfugiés de l'Est de la France, de l'Alsace, de la Belgique, passaient de plus en plus nombreux. Puis ce furent des colonnes entières de soldats en repli et de réfugiés qui fuyaient devant l'avancée Allemande et qui s'arrêtaient fatigués, tous les soirs dans notre village. Ces pauvres gens avaient tout laissé dans leur pays. Ils avaient chargé au maximum leurs voitures, leurs charrettes tirées par des chevaux et, tous les soirs, beaucoup de réfugiés s'entassaient dans les champs, les bois et les cours du village.

La guerre arrivait en Eure-et-Loir, des mitraillages et bombardements s'effectuaient le long de la ligne Paris-Le Mans. Chartres, Courville, Dreux, Nogent et toutes les villes étaient systématiquement mitraillées et bombardées par des stukas Allemands en piqué, provoquant des centaines de morts et des milliers de blessés. Le front se rapprochait, les Allemands avaient passé la Seine et les colonnes de militaires et de réfugiés étaient de plus en plus nombreuses. On était au début de juin 1940 et il faisait une chaleur étouffante : les soldats et les réfugiés réclamaient sans cesse de l'eau. Nous avions deux robinets dans la cour qui coulaient sans arrêt. Les réfugiés nous offraient de l'argent avant de partir et nous refusions tout naturellement :

« Vous au moins vous êtes chics ! En passant par la Beauce, certains habitants et des fermiers nous ont vendu leur eau très chère. »

Les salauds, ils vendaient l'eau des puits et des robinets. L'avancée Allemande approchait de l'Eure-et-Loir : on entendait au loin le bruit des bombardements, les colonnes de réfugiés étaient de plus en plus serrées.

Un matin, un junkel Allemand de transport survola la scierie en direction du cimetière à basse altitude. Je vis parfaitement sa croix noire peinte sur son fuselage. C'était un avion de transport ayant sans doute à son bord des reporters, photographes et officiers chargés de renseigner les autorités supérieures de l'avance de leurs troupes.

Notre voisin, monsieur Sartous, un ancien capitaine d'artillerie de 14-18 le regarda passer. Je lui fis la remarque que c'était un avion Allemand. Il devint rouge de colère :

« C'est un avion Français ! »

Pourtant, la croix noire était bien distincte.

« C'était un avion Français »

Il était fou de rage.

« D'ailleurs aucun avion Allemand ne survole notre région, nos troupes vont rapidement faire reculer l'adversaire. »

Je n'insistai pas devant le moral de ce bon vieux capitaine.

Une heure plus tard, trois avions stukas survolèrent Authon à basse altitude. Très vite, je courus me planquer à la mare de la Moisanrière, située à cent mètres du garage et bourrée de soldats et réfugiés. En un temps record, je

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

me suis planqué derrière le talus du jardin de Madame Morin. Un copain est venu me rejoindre : c'était Florentino, un petit réfugié espagnol qui habitait en face de la mare. Au deuxième passage, les trois avions tirèrent des rafales de mitrailleuses dans la direction des colonnes de réfugiés et de soldats. Ils piquaient à toute vitesse sur le village, avec un bruit de sirène épouvantable. C'était bien des stukas, qui faisaient leur sale boulot en mitraillant la population et les réfugiés dans le but de provoquer la panique et de mettre les civils sur les routes et, sans le vouloir, empêcher le déploiement normal des troupes encore en état de se défendre. L'alerte ne dura que quelques minutes puis les sinistres stukas continuèrent leur chemin, semant la terreur sur leur passage.

Je retournai à l'atelier : ma mère et ma soeur Denise s'étaient cachées dans la cave avec de nombreux réfugiés et soldats. Ce jour là, à Authon, par une chance inouïe, il n'y eut pas un seul tué ou blessé et pourtant le village était encombré par des centaines de véhicules de toutes sortes. Les nouvelles les plus folles circulaient : à Nogent, plus de 50 morts. Courville, la Loupe, Chartres, Dreux : des centaines de tués, des milliers de blessés sur les routes et les chemins de fer. On racontait que les Allemands violaient les femmes et les jeunes filles et coupaient à la hache les mains des jeunes gens, pour les empêcher de devenir soldats. Les histoires les plus folles circulaient, alimentées sans doute, par la 5^{ème} colonne Allemande qui était installée depuis longtemps en France et qui, paraît-il, y préparait l'arrivée des Allemands.

Devant le danger, réel ou imaginaire, ma mère prit une décision importante : comme tout le monde, nous allions partir en abandonnant notre maison et l'atelier, les livrant au pillage des innombrables civils et militaires qui fuyaient sans arrêt dans une pagaille indescriptible et qui rentraient dans toutes les maisons inoccupées.

La veille du départ, je creusai un grand trou sous l'escalier de la cave où je pourrais y cacher un bon mètre cube d'objets de valeur et d'outillage. Je défis un tas de bois qui était dans la cave et le recomposai à 1m50 du mur, laissant derrière un espace de 1m50 sur 4 mètres de long. Très vite, derrière ce mur de bois je planquai tout l'outillage, les pièces détachées, les pneus, le linge de maison, la vaisselle et tout ce qui pouvait être emporté ou saccagé. Je cachai ainsi en dessous de l'escalier et derrière le tas de bois cinq à six mètres cube d'objets de valeur et je rentassai du bois par dessus ainsi que de la terre sous l'escalier. Ces deux planques, à mon avis, étaient indécélables et si la maison n'était pas détruite par les combats à venir, j'avais beaucoup de chance de tout retrouver intact.

Le lendemain, je préparai la Citroën B12 de mon père. Elle était protégée par une capote en toile et des rideaux démontables sur les quatre portières. J'entassai à l'intérieur tous les objets de valeur et les choses indispensables : ravitaillement et linge nécessaires à un long et pénible voyage. Je pris deux roues de secours et fixai sur les ailes avant mon vélo et celui de ma soeur Denise. Sur la capote, je disposai deux matelas et des couvertures, qui théoriquement devaient nous protéger des rafales de mitrailleuse des stukas. Nous avions à la maison une cage contenant une petite tourterelle blanche que

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

j'avais apprivoisée. Tous les jours, nous la laissions en liberté et elle restait toujours autour des bâtiments. Elle venait se poser sur notre épaule dès qu'elle apercevait quelqu'un de la maison. Je sortis la cage de la maison et la posai à l'entrée du jardin. J'ouvris la porte que j'attachai avec une ficelle pour permettre à cette petite bête si gentille de rentrer quand elle le désirerait. Elle sortit tout de suite et alla se poser sur le toit de la maison, intriguée par tant de remue-ménage. Notre petit chien Bobby fut attaché avec un cordage dans la cour. Des voisins réfugiés, Monsieur et Madame Lesage, nous avaient promis de s'en occuper. Nos voisins, Monsieur et Madame Sartous préparaient aussi leur départ avec leur 201 Peugeot, achetée voilà quelques mois. Nous avions prévu de partir ensemble. Ils emmenaient avec eux leur petite fille de 7 ans, Yeyette, qui était venue se réfugier chez eux depuis quelques mois.

A ce moment, s'arrêtèrent devant le garage trois voitures de réfugiés. C'était la famille Gaudichau de Béville le Comte. C'était un ami de mon père, qui travaillait avec lui à la cartoucherie du Mans. Il avait obtenu une permission pour évacuer sa famille. Un de ses ouvriers conduisait une deuxième voiture bourrée de matériel. Une autre voiture d'amis, la famille Jeangène, les avait suivis : en tout, dix personnes qui se sauvaient devant l'avancée Allemande. C'est dans ces pénibles circonstances que nous avons fait connaissance. D'un commun accord, nous avons décidé de nous joindre à eux, avec la famille Sartous.

13 juin 1940 : départ pour l'exode

Les avions Allemands passaient de plus en plus nombreux, le front se rapprochait très vite. Dans tout le département d'Eure-et-Loir, les bombardements et mitraillages sur les routes devenaient de plus en plus nombreux et s'approchaient de notre village. C'est pourquoi, rapidement, notre petit convoi de cinq voitures chargées à bloc se forma. M. Gaudichau, le plus expérimenté, avec sa femme et ses trois enfants, prit la tête du petit convoi, suivi de la voiture de son ouvrier Philotas, la famille Jeangène et ses deux enfants de mon âge. La famille Sartous avec sa petite fille prit la suite et moi je fermai la marche avec ma Citroën B12, accompagné de ma mère, assise à côté de moi, et de ma soeur Denise, casée comme elle le pouvait dans un amas de colis et valises. J'avais pris la précaution d'enlever les rideaux de côté qui gênaient la visibilité du conducteur. Enfin la voiture de tête démarra, je regardai avec désespoir mon petit chien Bobby attaché dans la cour et la petite tourterelle blanche qui, du haut de son observatoire, assistait à notre départ. Nous étions tous désespérés de quitter notre village dans de telles circonstances. A cinquante mètres de notre maison, M. et Madame Laurent, des voisins, assistaient navrés à notre départ. De la main, ils nous souhaitèrent bon voyage et surtout bonne chance. Je répondis à leur salut d'amitié et à ce moment là, je lâchai quelques secondes le volant de la B12 qui fonça droit sur eux. Ils ne durent leur salut qu'à leurs réflexes et la voiture les frôla, sans les toucher Dieu merci ! A l'arrière de la voiture, ma soeur Denise poussa un grand cri :

« Ça commence bien ! »

Cette réflexion spontanée me confirma le doute qu'elle avait sur la qualité de ma conduite automobile et sur l'avenir de notre expédition.

Le petit convoi prit la route de la Bazoche. Ma mère, en silence, pleurait, se demandant avec angoisse où pouvait être mon père dans cette période dramatique. La route était déjà encombrée de véhicules de toutes sortes, militaires et civils, de grandes charrettes à chevaux, chargées de meubles et de caisses sur lesquelles était juchée toute une population de jeunes enfants et de vieillards. Jusqu'à la Bazoche, le voyage s'effectua sans encombre et je m'efforçai de conduire au mieux pour doubler tous ces véhicules encombrants. A la Bazoche, nous avons pris la route de Mondoubleau et avons rejoint les colonnes qui arrivaient de Brou et Chartres. Un embouteillage monstre se formait jusqu'à Mondoubleau, notre petit convoi arrivant encore à doubler les véhicules tirés par les chevaux ! Mais à l'entrée de Mondoubleau, l'embouteillage était complet. A droite, la route venant de la Ferté rejoignait notre colonne dans une pagaille indescriptible de camions civils et militaires, de grandes charrettes pleines de réfugiés venant du Nord. Tous ces véhicules hétéroclites se frôlaient, se bouscullaient. Des milliers de personnes fuyaient devant l'arrivée Allemande dont les éléments arrivaient dans la banlieue chartraine.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

La traversée de Mondoubleau fut effrayante, la route se rétrécissant au beau milieu du village.

Tous les véhicules se resserraient les uns sur les autres, au milieu d'une foule désorganisée et prise de panique. Les chevaux, effrayés, ne savaient où se frayer un passage au milieu de cette cohue impressionnante. Sur les charrettes, des réfugiés du Nord, exténués, morts de fatigue et de peur, affamés, gisaient hagards sur des matelas ou des sacs, demandant de l'eau pour se rafraîchir. Pendant plus de deux heures, nous sommes restés bloqués dans cet entonnoir, dans l'impossibilité de fuir en cas d'alerte aérienne. Sans cesse, tous ces pauvres gens scrutaient le ciel anxieusement, le moindre ronflement d'avion, même lointain, provoquant un début de panique incontrôlable.

Nous avançons de quelques mètres tous les quarts d'heure et l'anxiété se lisait sur tous les visages. J'ai dû effectuer une bonne centaine de départs en côte, ma mère serrant le frein à main à chaque arrêt. Par miracle, aucun stuka ne survola notre convoi. Avec terreur, nous imaginions le spectacle d'un mitraillage ou d'un bombardement, coincés comme nous l'étions entre deux rangées de maisons, au milieu des chevaux pris de panique. Enfin, au bout de deux heures interminables, nous avons atteint le sommet de la côte. Par miracle, je n'avais écrasé personne et j'arrivai au carrefour sans une égratignure sur ma B12. La route se divisait en deux directions différentes et, petit à petit, la colonne de véhicules se partageait en deux, libérant le passage.

J'aperçus les voitures de mes amis filant par la route en face, et je les suivis de loin. Enfin nous roulions, au pas bien sûr, mais nous avançons. Mondoubleau était passé et la petite route, toujours encombrée, nous permettait de nous regrouper et de respirer un peu. Déjà, nous regrettions tous notre départ d'Authon, mais la peur des Allemands nous fit continuer notre épuisant et dangereux voyage. Enfin nous sommes arrivés à St Calais. Des débris de toute sorte encombraient la rue centrale. Une demi-heure avant, un bombardement avait labouré la rue et abattu quelques pans de murs. Avec plaisir, nous avons rencontré toute la famille Brunet qui stationnait un peu plus loin. Ils étaient une bonne dizaine, entassés dans la 402 familiale et suivis par leur camionnette C4 qui transportait les bagages et des amis d'Authon. Après un gymkhana savant entre les tas de gravats, notre petite colonne traversa sans encombre St Calais et prit la direction de St Gervais, Bessé sur Bray, Troo où nous sommes arrivés sans trop de difficultés.

A l'entrée de Troo, après avoir doublé des centaines de véhicules et de charrettes traînées par des chevaux fatigués, surexcités par toute cette cohue, nous nous sommes arrêtés en face d'une grande grotte creusée dans la pierre et où était installée une immense cave. Beaucoup de réfugiés s'étaient arrêtés et regardaient l'évolution d'une dizaine d'avions qui tourbillonnaient au loin dans le ciel.

« Ce sont des Canadiens d'un camp d'aviation situé à une dizaine de kilomètres » nous affirma un habitant de Troo.

Tout à coup, la dizaine d'avions se dirigea dans notre direction. Le propriétaire de la grotte sortit précipitamment en criant aux réfugiés :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Partez tous, vous allez nous faire bombarder, ce sont des Italiens. »

A toute vitesse, nous avons regagné nos véhicules et sommes partis en trombe. La traversée de Troo fut acrobatique : un passage à niveau se présenta, la route traversait la voie ferrée avec deux virages à angle droit. La pauvre B12 avala les deux virages à pleine vitesse, digne des 24h du Mans. Au dessus, les avions nous survolaient au ras des maisons. C'était des Allemands avec leur sinistre croix noire. Pas un ne lâcha une bombe ou une rafale de mitrailleuse : c'était notre jour de chance ! Ma mère et ma soeur, crispées sur les sièges, fermaient les yeux, épouvantées par les avions et mes acrobaties inhabituelles. A un kilomètre de Troo, un petit bois providentiel se présenta sur la route. Très vite, nous avons abandonné notre véhicule, nous précipitant vers cet abri inespéré. Les dix stukas Allemands continuaient leur ronde infernale au dessus de nous dans un bruit terrifiant. A chaque passage d'avions qui frôlaient la cime des arbres, nous nous enfoncions plus profondément dans les épines et les broussailles. Ma mère nous tenait par le bras, tous les deux, ma soeur et moi et, à chaque passage, elle nous pressait sur elle pour nous protéger. A la fin de l'alerte, nous avons traversé ensemble toutes les broussailles en marche arrière sans nous occuper des épines qui nous labouraient les mains et le visage. Par chance, pas un coup de feu ne fut tiré par ces maudits stukas, dont les pilotes devaient s'amuser de notre frayeur. Sans doute avaient-ils des cibles plus importantes à leur tableau de chasse.

L'alerte passée, notre petit convoi se regroupa et continua son voyage, direction Ternay, Maroy, Chevillé et le soir nous sommes arrivés sains et sauf à Beaumont la Ronce. Un habitant nous indiqua la direction du Château de Beaumont où les réfugiés étaient acceptés. La châtelaine nous accueillit avec beaucoup de gentillesse. Elle nous offrit pour la nuit un vaste grenier au dessus des écuries à l'entrée du château. Nous y accédions par une grande échelle meunière accolée au bâtiment. Très vite, nous avons retiré les matelas au dessus des voitures et avons grimpé dans l'immense grenier où déjà se casaient d'autres réfugiés. Ma mère, ma soeur et moi, nous nous sommes installés devant le passage d'une grande cheminée. Dans la cour, un repas frugal fut partagé entre les 18 personnes de notre petit groupe. Le soir, en écoutant la radio dans la maison du gardien, nous avons appris, à notre grand étonnement, par radio Stuttgart, que quelques membres du gouvernement Français passaient la nuit au château de Beaumont la Ronce et que l'aviation Allemande se proposait de les faire danser pendant la nuit. Nous étions dans les communs du château et cette fanfaronnade de radio Stuttgart nous donna quelques frissons.

Le soir, très fatigués, nous nous sommes endormis sur nos matelas qui étaient les bienvenus. Pendant la nuit, on entendit le ronflement lointain d'avions qui lâchaient quelques chapelets sur des objectifs en direction de la Loire. Une escadrille passa plusieurs fois au ras des toits du château. Dans la cour, une voix angoissée nous cria :

« Les réfugiés, surtout n'allumez aucune lumière ! »

Ma mère nous serra instinctivement contre elle. Nous attendions un bombardement du château, comme radio Stuttgart l'avait annoncé, mais les

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

ronflements sinistres des avions s'éloignèrent et aucun bombardement n'eut lieu sur notre secteur.

Le lendemain, à 8h, les matelas furent réinstallés sur le toit des voitures et les bagages remis en place. Le propriétaire du château vint prendre de nos nouvelles et il nous souhaita bonne route et surtout bonne chance : nous en avions grand besoin ! Après l'avoir remercié de son hospitalité, le petit groupe reprit la route en direction de la Loire.

Le passage du fleuve fut relativement calme mais avec beaucoup d'encombrements et d'énervement pour tous. Nous scrutions sans arrêt le ciel, le moindre ronflement d'avions augmentant notre frayeur. Nous avons traversé la Loire à quelques kilomètres de Tours, sur un pont gardé par l'armée, qui s'apprêtait à le faire sauter et qui préparait une défense efficace en vue d'arrêter sur le fleuve les armées ennemies qui approchaient à toute vitesse de leurs blindés. Avec soulagement, nous avons atteint le sud de la Loire avec l'espoir que nos armées arrêteraient définitivement les Allemands sur l'autre rive.

Notre petit groupe prit la direction d'Azay le Rideau, traversa l'Île Bouchard, Richelieu, Langloire et enfin une petite pancarte apparut :

Poitiers 11 kilomètres

Pendant plus d'une heure, nous avons tourné autour de Poitiers. A chaque carrefour, la direction était indiquée par une petite pancarte rectangulaire :

- Poitiers 10 kilomètre -

Puis :

-Poitiers 9 kilomètre -

A un carrefour, je repérai un camion militaire abandonné qui avait brûlé. Immédiatement, je le reconnus : nous étions passés devant voilà plus d'une heure ! J'ai tout de suite compris que des milliers de véhicules tournaient en rond autour de Poitiers. Je rattrapai la voiture de tête, arrêtai la voiture de Monsieur Gaudichau et je leur expliquai ce que j'avais constaté. La 5^{ème} colonne Allemande avait fait du beau travail et avait organisé cet immense carrousel. Tous les militaires et les réfugiés étaient tombés dans le piège. Après nous être repérés sur une carte, nous avons pris la direction de Geneay, Usson de Poitou, Availlé, en direction de Confolens. La journée avançait quand, à quelques kilomètres de Confolans, une ferme apparut à 50 mètres de la route : nous nous sommes tous arrêtés et, gentiment, les fermiers ont accepté de nous loger tous. Nous avons caché les voitures sous les arbres et nous sommes casés au mieux dans une vieille maison et dans un garage. Les fermiers nous ont ravitaillé en nourriture et nous nous sommes tous retrouvés autour d'une grande table de batterie dans la cour de la ferme, mangeant avec joie une bonne soupe et quelques légumes préparés par la fermière.

Le lendemain, 17 Juin, après une bonne nuit très calme, nous nous préparions à partir quand, au loin, un ronflement d'avion qui se rapprochait de la ferme se fit entendre. L'avion apparut et tourna à basse altitude autour de la ferme avec un bruit de moteur qui avait des problèmes, des ratés, des pétarades. Après un virage au ras des bâtiments, il descendit rapidement vers

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

un petit bois. Les ratés s'accroissaient et l'avion disparut derrière le bois. Une explosion énorme et un gros nuage noir monta vers le ciel. L'avion s'était écrasé à moins d'un kilomètre de la ferme. Le fermier et ses fils sortirent leurs fusils. Je choisis un vieux revolver à barillet et quelques cartouches. Monsieur Gaudichau sortit de sa voiture quelques fusils neufs qu'il avait stockés dans son véhicule, prit quelques boîtes de cartouches et très vite nous avons tous couru vers le nuage noir qui, rapidement, montait vers le ciel. Nous pensions faire quelques prisonniers Allemands. Nous sommes partis à neuf hommes armés, bien décidés à ramener des prisonniers. Nous traversâmes donc ce petit bois en courant. Un pré tout plat nous apparut alors. Le pilote avait tenté d'y atterrir en vain. Sur plus d'un hectare, des débris d'avion flambaient un peu partout. L'avion avait explosé en percutant le sol. Très vite, nous repérions, près de la cabine de pilotage, trois corps calcinés, recroquevillés, devenus des nains horribles.

Avec une grande tristesse, nous avons constaté que l'avion était Anglais et que les trois membres de l'équipage avaient péri dans la catastrophe. Les débris de l'avion étaient éparpillés sur une très grande surface. Non loin de la carcasse supposée de la cabine, je retrouvai un portefeuille noirci et des papiers d'identité au nom de R. Barber, et je les remis aux gendarmes arrivés sur les lieux.

Des centaines de curieux arrivèrent et parcoururent les lieux du crash avec consternation. A travers les débris, je retrouvai une clé à rotule de 13 mm et un jeu de cales de réglage, que je gardai en souvenir.

Les gendarmes et quelques soldats arrivèrent rapidement sur les lieux et nous firent évacuer le champ de débris informes et calcinés. Je pensai avec tristesse que, quelques minutes auparavant, ce tas de débris était un avion Anglais et que ces trois jeunes aviateurs avaient espéré atterrir dans ce petit coin de France. Je pensai également à leurs familles et à la douleur de leurs parents. Nous avons rejoint la ferme, démoralisés devant l'horreur d'une telle catastrophe.

Après le repas de midi, nous avons fait le plein de provisions et après avoir remercié nos nouveaux amis qui nous avaient reçu avec tant de gentillesse, nous avons repris la route, en direction de St Julien. Au cours du trajet, M. Gaudichau, le meilleur conducteur du groupe manqua son virage. Nous avons vu avec effroi sa grosse voiture, chargée à bloc et remplie de fusils de chasse et de cartouches, qui sautillait dans le champ et s'arrêtait sans mal 100 mètres plus loin. Aucune casse, mais une peur terrible !

Les trois jeunes chauffeurs "le mirent en boîte" en lui affirmant que pour bien conduire, il fallait être jeune et surtout regarder la route devant soi.

Un peu plus tard, nous sommes arrivés à St Julien. Nous nous sommes arrêtés dans une grande montée au milieu du village, sur le passage de rail d'un tramway. Après quelques courses, alors que nous revenions à la voiture, un tram apparut au loin. Je mis la B12 en route à la manivelle, repartis mais je calai. Le tram arrivait, le conducteur me faisait signe de m'écarter, je remis en route et je calai à nouveau : impossible de repartir. J'avais beau tourner la

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

manivelle, le moteur ne repartait pas. J'étais un peu paniqué et je m'aperçus que j'avais oublié d'ouvrir le robinet d'essence situé sous le réservoir et que je fermais à chaque arrêt pour éviter de consommer le précieux carburant. Le robinet d'essence ouvert le moteur repartit et je repris la route de plus en plus énervé. Nous nous dirigeons sur Rochechouard, Oradour sur Vergnes, St Yriex. Lors d'un petit arrêt à St Yriex pour nous reposer un peu, sur la place, un petit attroupement se forma devant une maison : un poste radio était installé à une fenêtre et des réfugiés écoutaient un discours.

Nous étions le 18 Juin 1940. Un général inconnu du nom de De Gaulle parlait au nom de la France et lançait de Londres son fameux appel du 18 Juin. Dans un silence complet, une cinquantaine de personnes écoutaient les paroles d'espoir de ce grand soldat qui nous remontaient un peu le moral. La veille, à Confolans, nous avons entendu le discours de Pétain, qui faisait don de sa personne à la France. Lequel avait raison ? A cette date, il était difficile de se faire une opinion.

Notre itinéraire continua par des routes secondaires et il fallait toujours se faufiler dans les encombrements. A un endroit, nous devions doubler un convoi d'aviateurs reconnaissables à leurs tenues et qui fuyaient dans de vieux bus Parisiens avec des plates-formes arrière où les soldats s'entassaient. Les voitures de mes amis les avaient dépassés et je restai coincé entre deux énormes bus. Impossible de doubler celui de tête du convoi. A chaque tentative de doublement, il se rabattait et me coupait la route. Dix fois, quinze fois, je tentai de passer devant et à chaque fois que j'arrivais à mi-longueur du bus, le chauffeur me coinçait, me forçait à ralentir et me remettre derrière lui. Mes amis étaient passés depuis longtemps et j'avais une peur terrible de les perdre et de rester seul.

Alors que nous arrivions dans une ville, je suivais toujours le bus, de plus en plus énervé. Les soldats à l'arrière de ce bus s'amusaient follement de la situation et se moquaient du jeune chauffeur de 15 ans que j'étais. Sur ma gauche, j'aperçus soudain une allée promenade bordée de grands arbres, qui longeait la route. Sans aucune hésitation, je sautai le trottoir avec mon véhicule, je passai entre un banc et un arbre et je fonçai dans l'allée déserte. Ma mère et ma soeur criaient, effrayées, mais tant pis, je fonçai. Très vite, je doublai le bus, et je sortis à toute vitesse un peu plus loin entre deux arbres, à la grande surprise du chauffeur du bus qui n'avait rien compris et qui freina brutalement pour me laisser passer. Enfin, je l'avais doublé, mais je ne retrouvai mes amis que 10 kilomètre plus loin, très heureux de les avoir rattrapés. Ma mère et ma soeur, soulagées, en profitèrent pour me passer un bon savon sur ma manoeuvre peu courante et qui n'était sans doute pas prévue par le code de la route. Mais à la guerre comme à la guerre, on ne fait pas toujours ce que l'on veut !

Dans tous les véhicules, l'essence était au plus bas dans les réservoirs. Nous approchons de Coussac Bonneval. A 5 kilomètre de Coussac, une ferme isolée accueille notre petite équipe bien fatiguée. Les fermiers nous offrirent le

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

grenier à foin au dessus des étables pour y passer la nuit. Le foin se révéla un délicieux matelas bien douillet. Cependant, toute la nuit, les vaches tirèrent sur leurs chaînes, ruminant sans cesse leur fourrage avec un bruit agaçant qui nous empêcha tous de dormir. Le lendemain matin, nous avons acheté aux fermiers des provisions et du lait. Ils nous ont donné à tous un bon café et nous sommes repartis.

Nous étions tous à sec de carburant et à 5 kilomètre de Tourneville nous avons aperçu un petit hameau situé à 1 kilomètre dans les bois : La Chapelle Ancy. Tout le monde était d'accord pour s'arrêter à cet endroit et cesser notre fuite éperdue devant les Allemands. De toute façon, nous n'avions plus de carburant. Notre petit convoi de 5 voitures fit une entrée très remarquée à la Chapelle Ancy. A la vue des 18 personnes fatiguées, mal rasées, les habitants étaient très méfiants. Ils nous offrirent quand même un grand bâtiment de ferme inoccupé et nous nous sommes tous casés dans deux grandes salles.

Le lendemain matin, bien reposés, bien rasés, nous avons fait connaissance avec les habitants du hameau. Nous leur avons raconté notre voyage et nous avons tout de suite sympathisé. Avec la famille Sartous, ma mère et ma soeur et moi, avons tout de suite recherché un logement. On nous a offert les bâtiments désaffectés de l'école libre, mais qui n'étaient pas meublés. Un homme admirable, M. Renaudie nous a prêté une grande table, une vieille cuisinière et nous a conduit tout de suite à la chapelle située juste en face de la maison, pour y prendre six prie-dieu. Au repas de midi, je remarquai qu'un prie-dieu est pratique pour manger la soupe : l'assiette est juste au niveau de la bouche !

C'était la saison des foins et tout de suite je trouvai du travail chez M. et Madame Renaudie, propriétaires de la ferme en face de notre maison d'école. J'appris à atteler les boeufs Bareau et Mageland. C'était tout un apprentissage pour fixer les courroies sur le joug et les cornes des boeufs. Madame Renaudie, une brave femme d'une cinquantaine d'années, m'appela vite « Mon petit Robert ». Tous les jours, midi et soir je mangeais avec eux du confit d'oie, du canard et toute une sélection de savoureux plats du pays. Ce qui me surprenait le plus, c'est qu'ils ajoutaient du vin à leur potage ou à leur bouillon. Ce n'était pas appétissant du tout ! Un jour, j'ai voulu faire comme eux. Ils appelaient ce petit mélange culinaire « faire chabrol ». Tous me regardaient amusés, goûtant cet inquiétant breuvage. Je trouvai cela immangeable !

Le frère de M. Renaudie s'en aperçut et me dit en riant :

« Ça ne passe pas, eh bien ! va vider ton assiette dans la gamelle du chien. »

Celle-ci était creusée à même les pavés à l'entrée de la cuisine. Le chien avala en quelques lampées cet étrange mélange, à ma grande satisfaction.

Tout autour de la ferme, des prés d'herbe fraîchement coupée séchaient au soleil. Le frère de M. Renaudie ne partait jamais au travail sans emporter un petit casse croûte pour tous, quelques bouteilles d'eau et une petite bouteille d'eau de vie. Au milieu du pré, une source jaillissait. Il mettait toutes ses bouteilles dans une eau claire et très fraîche. Pendant deux bonnes heures, nous

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

ramassions avec des râteaux en bois le foin en andins et vers 10 heures, on arrêta au pied de la source pour un petit casse croûte bien sympathique. Les bouteilles d'eau étaient glacées et le petit mélange d'eau fraîche, de quelques gouttes d'eau de vie et d'un petit morceau de sucre était bien agréable et rafraîchissant. Rien à dire, la vie de réfugié avait tout de même du bon ! Le lendemain, on chargeait les charrettes à boeufs avec un foin bien sec et odorant, mais très difficile à tasser et glissant facilement. J'appris très vite à charger les charrettes, à bien fermer les extrémités, les coins du chargement et à le fixer avec de gros cordages.

A la ferme, le foin était déchargé dans des granges aux toits de chaume ronds et pointus et c'est moi qui avais le privilège de le tasser tout en haut de la toiture, dans une poussière et une chaleur épouvantables. Mes amis le passaient, en faisant la chaîne, à l'aide de fourches à trois doigts. Tout le monde s'y mettait et Madame Renaudie elle-même participait aux travaux.

Un peu grâce à mon aide, mes amis avaient terminé la rentrée du fourrage bien avant les voisins et le soir même, j'étais à nouveau embauché chez M. Chauffaille, un brave vieux paysan qui dirigeait péniblement sa petite exploitation avec sa femme en l'absence du fils mobilisé. J'étais devenu expert pour la saison des foins et tout le village voulait mon aide, ce que j'acceptais avec plaisir. Je n'avais pas de salaire, mais la bonne nourriture et la gentillesse de tous me payaient largement. Tous les hommes valides étaient partis à la guerre et l'aide apportée par les réfugiés était appréciée de tous.

Sur la route de Lubersac, à Coussac, les convois de militaires et de réfugiés passaient sans arrêt et nous attendions les Allemands qui devaient arriver d'un moment à l'autre. Nous guettions avec angoisse les bruits des camions et des motos, craignant leur arrivée, mais ils n'avancèrent jamais jusqu'à nous, à notre grand soulagement.

M. Gaudichau, qui était parti en exode avec une vingtaine de fusils neufs et des caisses de cartouches de chasse qu'il avait en magasin au moment du départ, avait pris la précaution de cacher tous les stocks dans un vieux grenier, sous la paille et des fagots de bois.

Avec ma mère et ma soeur, nous allions tous les soirs chercher du bois mort. Il y en avait partout, à profusion. Nous avons très vite constitué un petit stock pour notre poêle à bois.

Pour nous ravitailler, nous allions tous les deux jours à Tournevite, à une petite épicerie café installée au croisement des routes de Coussac et Lubersac. Nous étions de bons clients et la brave épicière faisait tout son possible pour que nous ne manquions de rien. Le matin de bonne heure, je sautais sur mon vélo et me dirigeais au village de Coussac situé à 9 kilomètre. A la boulangerie, je prenais quatre couronnes de gros pain rond et tout croustillant. J'en glissais deux dans une musette, enfilais les deux autres dans le guidon de mon vélo dévalais à toute vitesse les 4.5 kilomètre de descente et grimpais allègrement les 4.5 kilomètre de montée qui me ramenaient à la Chapelle Anty. Je ravitaillais ainsi les quatre familles de réfugiés et repartais vite au travail des champs.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

J'allais rejoindre l'exploitation de M. et Madame Chauffaille, deux vieux paysans bien fatigués. Madame Chauffaille était une femme toute ridée et courbée en deux par un travail trop fatigant pour son âge.

Un après midi, nous avons chargé le foin sur sa grande charrette à boeufs. Lui seul tassait le foin sec et odorant. C'était un véritable artiste et il était très fier de voir sa grande charrette bien équilibrée, mais d'une hauteur inquiétante pour moi. Je lui passai les cordages qu'il installa savamment sur ce gros volume de foin. Je bloquai le cordage au moulinet. Nous étions obligés de traverser un petit bois pour rejoindre la ferme. Monsieur Chauffaille était resté perché en haut du chargement et je conduisais les boeufs dociles et nonchalants qui avançaient d'un pas lent et régulier. Au milieu du bois, une grosse racine que je n'avais pas vue souleva une roue de la charrette et tout le chargement bascula. Le brave père Chauffaille se retrouva sur le dos au milieu d'un énorme tas de foin. Très vite, il se releva : il était désolé. Nous avons rechargé la charrette et bien encordé l'ensemble. Nous étions prêts à repartir quand le brave petit vieux vint me trouver, bien embarrassé et me demanda de ne jamais parler de cet incident me disant tristement :

« Si les gens de la Chapelle apprennent ce déchargement accidentel, je serai déshonoré et la risée de tous les jeunes. »

Je lui promis de garder le secret et n'en parlait à personne.

Nous n'avions aucune nouvelle de mon père qui était mobilisé à la cartoucherie du Mans, mais nous avons appris en cours de route qu'il s'était replié à Brive la Gaillarde. Ma mère, à tout hasard, écrivit une carte postale donnant notre adresse à la Chapelle Anty et la glissa dans une enveloppe, avec une vague adresse : Monsieur Biat E., cartoucherie du Mans, replié à Brive la Gaillarde. Et sans trop d'espoir, elle mit la lettre à la poste. Quelques jours plus tard, mon père apercevait un vaguemestre qui distribuait du courrier à des soldats au dépôt de Brive la Gaillarde. Par une chance inouïe, il entendit son nom :

« Biat E., connaissez vous un Biat E, de la cartoucherie du Mans, replié à Brive ?

- C'est moi, répondit mon père, très surpris. »

C'est ainsi qu'il reçut de nos nouvelles avec l'adresse où nous étions réfugiés. Nous étions à environ 60 kilomètres de Brive. Il demanda immédiatement une permission et il partit avec sa C4 qui l'avait évacué à Brive. Il partit tout de suite pour Lubersac. A 15 kilomètre de Lubersac, il tomba en panne d'essence et il était impossible de se ravitailler en carburant. Par chance, il avait un vélo qu'il avait coincé entre le capot et la roue de secours en partant d'Authon. Le soir même, à notre grande joie, il arrivait à vélo à la Chapelle Anty. Sa carrière militaire était terminée. Nous lui avons raconté les péripéties de notre voyage et il me félicita pour la maîtrise avec laquelle j'avais évacué toute la famille : j'en étais très fier. Il nous apprit qu'il était arrivé à Authon le soir même de notre départ. Il avait chargé sa C4 de tout ce qu'il pouvait emporter et confié la garde de notre maison à M. Lesage, le gendre de Madame

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Toutain, notre employée pour le nettoyage du linge.

Le lendemain matin, Authon avait subi un petit bombardement et 5 bombes étaient tombées sur le village sans causer trop de dégâts. C'était des bombes de petit calibre destinées surtout à renforcer la panique des populations. Une était tombée à 70 m de notre maison, au ras du mur de l'école de filles. Après ce bombardement et mitraillage, il avait quitté Authon et suivi à peu près la même route que nous, sans trop de problèmes.

Le lendemain de son arrivée, il était embauché dans une ferme voisine et comme tout le monde, il rentra du foin et fut nourri comme un roi, avec abondance.

Un dimanche, M. Sarthous, mon père et moi sommes partis à vélo pour visiter le fameux haras du Château de Pompadour, situé à une vingtaine de kilomètres. Nous avons pu admirer ce magnifique château qui contenait des merveilles. Quelques jours plus tard, nous avons pu récupérer auprès de soldats de passage quelques bidons de 5 litres d'essence et nous sommes partis à vélo à la recherche de la C4, abandonnée à une quinzaine de kilomètres. Mon père retrouva avec plaisir sa bonne vieille voiture abandonnée. Il avait accroché à l'essuie-glace, un petit papier où il avait écrit son adresse et avait ajouté :

« Au revoir ma cocotte et à bientôt. »

Le chargement était intact. Les braves paysans avaient surveillé pendant quinze jours le véhicule. Rien n'avait disparu. Il y avait encore des gens honnêtes à cette époque. Les vélos accrochés aux ailes avant, nous sommes revenus à la Chapelle Anty où ma soeur retrouva avec plaisir beaucoup d'affaires qui lui manquaient vraiment.

Le lendemain, mon père, M. Sarthous et moi, nous nous retrouvions chez M. Chauffaille pour rentrer sa récolte de foin. M. Sarthous était un ancien capitaine d'artillerie et au déjeuner il raconta à Monsieur Chauffaille ses souvenirs de la guerre 14-18. M. Chauffaille était un ancien de la cavalerie. Un soir, il dit à M. Sarthous : « Dites, mon capitaine, dans l'artillerie vous vous entraîniez aussi au jeu du bâton ? ». « Certainement, répondit M. Sarthous, on fait quelques passes ? ». Ils prirent chacun un bâton de même longueur et exécutèrent tous les deux une démonstration d'attaque et de défense très amusante. L'ancien capitaine d'artillerie maniait très bien le bâton, mais le vieux paysan, en gros sabots, lui rendait une réplique endiablée qui nous surprit et nous amusa un bon moment. Tous deux étaient ravis. Ils avaient retrouvé, pour un instant, leur jeunesse et la démonstration se termina autour de la grande table de la ferme avec quelques bonnes bouteilles, en écoutant les récits de guerre de ces deux braves soldats de 14-18.

M. Gaudichau avait pris la décision de repartir tout de suite. Il avait acheté à des soldats tout un stock d'essence à 40 F le litre, ce qui lui permettait de reprendre la route. Pour économiser le carburant, il envisagea de remorquer avec sa grosse voiture la 402 que son ouvrier Philotas conduisait. Un forgeron installé sur la route de Coussac, à environ 3 kilomètres de la Chapelle Anty lui fabriqua à la forge un attelage qu'il fixa sur la bride de fixation du ressort AV. de la 402. Je le regardais forger les différentes pièces et la barre d'attelage en

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

tube qui relierait ensemble les deux voitures. J'avais une rage de dents terrible, qui m'empêchait de dormir depuis plusieurs nuits. Il se rendit compte de ma souffrance et me dit sérieusement :

« Vois-tu, petit, chez nous on soigne le mal de dents avec de l'eau vinaigrée. »

Je l'écoutai très intéressé et il m'expliqua son remède de bonne femme, comme il disait, et je l'écoutais avec confiance :

« Ce soir, en rentrant, tu fais un bon feu à la cuisinière. » Je l'écoutais plein d'espoir :

« Peut-être son remède sera-t-il efficace ? »

Il poursuivit :

« Quand le dessus de la cuisinière sera bien chaud, presque rouge, tu mets l'eau vinaigrée dans ta bouche, tu t'assieds sur la cuisinière et quand l'eau boue dans ta bouche tu n'as plus mal aux dents ? »

Tout le monde éclata de rire. Moi je n'avais pas envie de rire, j'avais tant espéré un remède efficace que cette blague, bien que sans méchanceté, me rendit furieux. Je partis, en haussant les épaules, en grognant intérieurement des injures qui n'auraient pas été bonnes à entendre par ce brave forgeron.

Pendant deux longs mois, nous sommes restés à la Chapelle Anty. Les services de la mairie de Lubersac s'organisaient pour rapatrier les réfugiés en zone occupée. Nous avons dû remplir des papiers innombrables pour avoir droit à une attribution d'essence pour le retour. Enfin, après bien des démarches, nos papiers pour le passage de la zone libre à la zone occupée nous furent attribués ainsi que les bons d'essence nécessaires à notre retour. Le 17 Août, nous rechargions les voitures et enfin, nous pouvions repartir chez nous. Le soir, nous avons dit au revoir à tout le monde, à tous les amis de la Chapelle Anty qui nous avaient si bien reçu et aidé. Tout le monde nous invitait à manger et nous confectionnait des tartes aux pommes et aux cerises et aussi des merveilleux clafoutis pour le voyage, tout cela accompagné de bonnes bouteilles. C'est vraiment à regret que nous quittâmes tous ces nouveaux amis.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

18 août 1940 : retour d'exode

Le lendemain, 18 Août 1940, nous reprenions la route. Enfin le départ ! Mon père prit la tête avec la C4. Ma soeur l'accompagnait, Monsieur Sarthous le suivait et je fermais la marche avec ma mère à mes côtés. Elle ne voulait pas me laisser seul pour ce long voyage du retour. Nous avons du ravitaillement pour tout le voyage et nous avons pris la direction de St Yriex, Pierre Buffière et Bellac. Le soir même, nous couchions à Lussac les Châteaux, dans une maison mise à la disposition des réfugiés par la mairie. J'avais encore une terrible rage de dents, qui s'était accentuée par le courant d'air de la porte de la B12, privée de rideaux. Toute la nuit, je me roulai sur le matelas, prenant cachet sur cachet et me rinçant la bouche avec l'eau de vie qu'un voisin compatissant m'avait apportée pour me soulager. Evidemment, pas de médecin, pas de dentiste, tout était désorganisé et je souffrais le martyr faute de soin. Le lendemain, nous sommes partis pour Montmorillon, le Blanc Mouans, la Fontaine. Sur la route, lors d'un barrage de contrôle, un gendarme s'approcha de la voiture et devant ma jeunesse me demanda mon permis de conduire, que je ne possédais pas : à 15 ans, évidemment c'était normal. Surexcité par ma rage de dent, je descendis de voiture pour lui dire ses quatre vérités :

« Voilà deux mois, pendant l'exode, quand je suis passé par là, personne ne m'a demandé mon permis, vous étiez tous planqués et il a fallu que je me débrouille tout seul, alors aujourd'hui, foutez-moi la paix. Je crois que j'ai bien mérité le droit de conduire sans permis et je vous prierai de ne pas insister. »

Le gendarme fit la moue et nous laissa passer. Ma mère me regardait un peu suffoquée. Je n'étais plus un gamin et les circonstances m'avaient appris à me défendre tout seul. Mon père, lui s'amusa bien de mon intervention musclée.

Enfin, nous sommes arrivés à Chatillon sur Cher pour le passage en zone occupée. Une colonne de voitures de réfugiés s'allongeait sur plus d'un kilomètre. Nous longions une rivière qui était traversée par un pont en forme de voûte qui enjambait la rivière. Des gendarmes Français et des civils contrôlaient nos papiers avec un énervement visible. Ils étaient complètement débordés. A ceux qui rouspétaient, ils répondaient :

« Ne vous en faites pas, de l'autre côté du pont les boches vont vous dresser. »

Au milieu de pont, j'aperçus un grand mât où flottait un immense drapeau rouge à croix gammée. Un nid de mitrailleuses servi par une dizaine de soldats casqués était en position au milieu du pont. Nous faisons connaissance avec l'armée Allemande. Nous arrivions dans un autre monde, inconnu pour nous où la brutalité et la discipline nous attendaient. Beaucoup de réfugiés pleuraient dans leurs voitures. Que nous réservait l'avenir ?

Une grande pancarte nous indiquait qu'à la vue d'un convoi ou d'une voiture Allemande, nous devions nous garer sur le bas côté de la route : nous arrivions en zone occupée.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Un soldat Allemand parlant impeccablement le Français contrôla nos papiers. Je l'examinai avec curiosité : c'était un jeune soldat casqué, avec un ceinturon et un revolver, d'une tenue impeccable et qui nous regardait d'un air méprisant. Je faisais connaissance avec « la race supérieure », et nous, pauvres réfugiés, avec notre cargaison de vélos et matelas, devons leur paraître bien minables.

Le pont traversé, nous étions en zone occupée. Beaucoup de camions, voitures d'officiers et matériels militaires Allemands circulaient le long de la frontière séparant les deux zones. A chaque rencontre de véhicules à croix gammée, nous nous rangions bien sagement, désireux de passer inaperçus.

A 10 kilomètre, en zone occupée, une petite ville, Contres, apparut au loin. Une ferme, sur notre route, se présenta, entourée de pommiers. Les trois voitures pénétrèrent dans la cour. Les habitants de la ferme nous reçurent avec beaucoup de gentillesse et de compréhension. Ils avaient l'habitude. Ils nous logèrent dans une grange où nous nous remîmes de nos émotions. Le lendemain matin, nos hôtes nous offrirent le petit déjeuner et le café : on rencontre quand même de braves gens sur cette terre !

Quand je voulus mettre en route ma B 12, je m'aperçus que le moteur était grippé. Mon père, en vain, essaya de tourner la manivelle : impossible. Une rapide inspection lui permit de remarquer que la magnéto était grippée. Il la déposa et la démontra entièrement sur le marche pied de la B12. Le noyau de l'induit avait chauffé et l'isolant avait fondu, bloquant la magnéto. Il dut nettoyer avec un couteau tout l'isolant sur l'induit et les inducteurs, puis remonter le tout. La vieille B12 repartit au premier tour de manivelle. Par sécurité, je suivis la voiture de mon père. Le dépannage de fortune tiendrait-il jusqu'à Authon ?

Nous repartions pour notre dernière étape. Nous avons traversé Blois, Vendôme, Montdoubleau. En traversant cette ville, je me souvenais de l'effroyable embouteillage que nous avons subi deux mois avant. Enfin, La Bazoches fut traversé, direction Authon. Mon père arrêta sa voiture quand il aperçut le clocher : une forte émotion nous gagnait. Qu'allait-on trouver en arrivant ? Une maison pillée, sans doute, des meubles cassés. Nous revenions tous sains et saufs, après ces deux mois d'absence et après tout c'était le principal. Les trois voitures arrivèrent Place de la Tour. Toutes les maisons étaient debout, le village n'avait pas souffert de la guerre et des bombardements.

Retour d'exode : nous retrouvons avec soulagement Authon et arrivons enfin Place de la Tour

Madame Toutain, M. Lesage et sa femme avaient réussi à limiter les dégâts à la maison et à l'atelier qui malgré tout avaient été pillés. Toutes les pièces avaient été visitées, les meubles fouillés et renversés. Dans les tiroirs de l'armoire de mes parents, des salopards avaient fait leurs besoins naturels et remis les tiroirs en place. Très vite, je visitai la cave. Rien n'avait bougé et mes cachettes n'avaient pas été repérées, ce qui nous soulagea.

Les voisins arrivèrent les uns après les autres. Ils nous croyaient tous morts dans les innombrables mitraillages qu'avaient subies les colonnes de réfugiés. Il fallait être fou pour partir et affronter tous les dangers de la route à cette époque là ! Mais la peur est mauvaise conseillère, nous nous en sommes tous rendus compte. Pendant une semaine, nous avons remis la maison et l'atelier en état et avons tout nettoyé. Nous avons ouvert l'atelier à la clientèle qui ne circulait plus en voiture. Le soir, il nous fallut admettre que nous avions fait une grosse bêtise en prenant la route : il y avait là cent fois plus de risques que de se cacher dans la campagne en bordure d'Authon. Le même problème pouvait se reproduire à l'avenir, nous ne quitterions jamais plus notre village !

Le lendemain, remise en route de l'atelier : nous remettons en place tout le matériel caché dans la cave. J'avais vraiment eu une idée de génie de l'enterrer ou le cacher derrière le tas de bois. Les voisins nous apprirent par la suite que le pillage de notre maison avait été effectué en grande partie par certaines personnes d'Authon, qui espéraient que nous ne reviendrions jamais de cet exode. Certains d'entre eux, pris de remords, nous rapportèrent par la suite des pneus, des pièces détachées qu'ils avaient emportés "pour éviter que l'on nous les vole". C'est beau le dévouement, la grandeur d'âme de ces bons amis. Un couple de voisin, M. et Madame C., allaient vendre de l'huile Chantecler en bidon de 2 litres pendant plusieurs mois !

La vie sous l'occupation Allemande qui dura quatre longues années

Il n'y avait pas d'Allemands dans le pays, mais des camions remplis de soldats passaient régulièrement et nous n'avions aucun contact avec eux.

L'essence devenait introuvable, tous les transports étaient arrêtés, toutes les activités réduites au minimum. Le ravitaillement se faisait de plus en plus rare, les boutiques étaient toutes vides et les tickets étaient distribués en mairie. A l'atelier, nous réparions et soudions sans arrêt des pièces agricoles pour tous les maréchaux de la région et les cultivateurs nous payaient en volailles, en beurre et en légumes, ce qui nous arrangeait beaucoup. Messieurs Alcover, Grémillon et le Dr sédillot obtirent à la kommandantur un ausweiss et roulèrent à l'alcool de topinambours. Très vite, je transformai la fameuse B12 pour rouler aussi à l'alcool. Je confectionnai un superbe réchauffeur que je fixai sur le pot d'échappement. Un petit bidon de 2 litres d'essence servait à mettre la voiture en route et quand le moteur était à peu près chaud, on fermait le robinet et on passait sur l'alcool. Cela marchait assez bien, mais tous les 10 kilomètre il fallait nettoyer le carburateur. Il était rempli de sable très fin qui bouchait les gicleurs.

1940-1941 : ces années furent très tristes et quelques prisonniers malades revinrent au pays.

Les Allemands organisaient l'envoi « des travailleurs volontaires » pour l'Allemagne. Les jeunes commençaient à se planquer dans les fermes et faisaient un retour à la terre un peu forcé. Le marché noir fonctionnait à plein rendement. Certains cultivateurs firent fortune pendant ces années noires. Les Parisiens venaient de Paris à vélo chercher du ravitaillement dans les fermes de la région où ils trouvaient des produits introuvables à Paris, en payant de 2 à 3 fois plus cher.

La vie s'organisait, mon père acheta une camionnette de 500 kg, la B14. Elle servit souvent en cachette pour transporter du blé de la ferme aux moulins de la région et pour livrer la farine aux boulangers afin d'offrir à un prix normal un supplément de pain à tous les habitants. Tous les jeudis soirs, je partais à vélo à Soizé chez M. Courtin. Je revenais avec un gros pain de 4 livres que je payais toujours au prix normal. M. Bouffard, boulanger à St Bomer, nous apportait aussi, de temps en temps, un gros pain qu'il nous vendait également au prix normal.

Beaucoup de cultivateurs ravitaillaient aussi toute la région à un prix correct, mais certains profitaient de la situation pour ne ravitailler que les Parisiens.

En mars 1941, j'eus 16 ans et je pouvais enfin passer mon permis de conduire et me mettre en règle pour la conduite des véhicules. Je fis la demande à la préfecture et je m'aperçus que le permis de conduire se passait à Chateaudun. Mon père connaissait très bien l'examineur qui était un vieux

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

copain de son âge et ancien mécano. Il le contacta en précisant que je devais passer mon permis à Châteaudun dans la semaine, et que je conduisais déjà depuis deux ans. Il lui fit connaître que son attribution mensuelle de 5 litres de carburant ne lui permettait pas de faire le voyage à Châteaudun. Mon père reçut un jour un coup de téléphone lui disant :

« Mon vieux Mimile, ne te dérange pas, je ferai passer le permis à ton fils quand je passerai à Authon. »

Et le rendez-vous fut pris pour le mardi suivant. Le lundi soir, je partais à vélo avec ma petite caisse fixée sur le porte bagage. Je me rendis, chez un ami, aux Goupillères, M. Mercier. J'en ramenai un beau poulet prêt à cuire et deux livres de beurre. Le lendemain, avec la B12, je passai enfin mon permis. L'examineur monta à côté de moi, et me demanda :

« Tu conduis depuis longtemps ?

- Depuis deux ans, lui répondis-je. J'ai conduit lors de l'exode jusqu'en Corrèze, l'aller et le retour, sans aucun accident. »

Je pris la route de Nogent. Après un démarrage impeccable, arrivé au haut de la côte, il me fit tourner à gauche pour prendre un petit chemin conduisant au tennis. J'allongeai mon bras pour signaler mon changement de direction, il me dit :

« Très bien. »

Je stoppai dans le chemin et il me demanda :

« Qui a la priorité, la droite ou la gauche ? »

Je lui dis sans hésiter :

« La droite.

- Très bien. »

Je fis une marche arrière impeccable et redescendis au garage.

« Il conduit très bien ton gamin », dit-il à mon père.

Il me remit le papier bleu nécessaire à l'obtention du permis de conduire. Evidemment, il déjeuna avec nous et nous avons arrosé mon permis. Il repartit avec un petit paquet où ma mère avait déposé un beau poulet et deux livres de beurre. C'est ainsi que je passai à 16 ans mon permis de conduire tourisme que j'avais obtenu de haute lutte ! Très longtemps, j'ai dit aux copains :

« Moi mon permis, je l'ai eu avec un poulet et deux livres de beurre. »

Personne ne me croyait pensant à une boutade et pourtant c'était la vérité.

En 1942, les avions Anglais et Américains passaient tous les jours très haut dans le ciel. Ils étaient de plus en plus nombreux et nous redonnaient espoir.

Nous commençons à voir les Allemands dans toute la région. Petit à petit, ils réquisitionnèrent les châteaux, les salles des fêtes et ils logèrent même chez l'habitant. Le pays, très vite, regorgea de ces "vert de gris". Ils étaient partout. Les châteaux de la Grève, Charbonnières, Beaumont, la Goguerie et tous les locaux disponibles étaient occupés par l'armée Allemande qui s'organisait et entraînait ses soldats. Ils passaient tous les matins en chantant, par

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

groupe de trente ou quarante. Jamais nous ne les regardions, tout le monde détournait la tête. Pourtant, il faut bien l'avouer, leurs chants à plusieurs voix étaient très jolis et malgré nous, nous les écoutions.

Le marché noir s'organisait et beaucoup de Parisiens venaient à vélo se ravitailler et ils repartaient chargés à bloc pour une course de 150 kilomètre. A leur risques et périls, car ils traversaient des contrôles installés un peu partout. Les fausses cartes d'identité commençaient à circuler. Des réseaux s'organisaient pour mettre en règle les jeunes gens qui se planquaient un peu partout dans les campagnes. Nous n'avons pas connu de rafle dans la région, mais les services de la Gestapo s'intéressaient activement à tous les jeunes réfractaires au service obligatoire en Allemagne.

Fin 1942, les avions Anglais et Américains sillonnaient le ciel de plus en plus nombreux. Des grandes traînées blanches suivaient les avions, très haut dans le ciel. Ils partaient tous en mission de bombardement dans la direction de l'Allemagne. Au début, des groupes de 20 à 30 passaient très haut, puis au fil des mois, leur nombre augmentait sans cesse, pour devenir au début de 1943 de vraies formations de plusieurs centaines de forteresses volantes qui se dirigeaient vers l'Allemagne. Notre région était un passage stratégique et régulier pour ces formations qui passaient en ordre impeccable et dans un ronronnement qui devenait familier. A la fin de 1942, et au début de 1943, à notre grande joie, nous avons trouvé quelques tracts que les formations nous jetaient au passage et ces précieux documents devinrent très recherchés et tous ramassés. Bien sûr, les Allemands venaient les récupérer et exigeaient, sous peine d'emprisonnement, qu'ils soient ramenés à la Kommandantur la plus proche. Cela suffit pour augmenter les recherches de ces précieux documents qui se distribuaient en cachette entre copains.

Début 1943, des formations Anglaises passèrent de nuit. Le lendemain, radio Londres, nous apprenait que ces avions avaient déchargé leurs chargements mortels. Cela nous réjouissait, mais malgré tout, nous pensions aux pauvres gens qui se trouvaient sous ce déluge de feu.

Au printemps 1943, nous avons donc vu arriver des régiments entiers qui se casaient même dans les écoles, les salles des fêtes et, pour les officiers, chez l'habitant. C'était en général des anciens, des Autrichiens, des Alsaciens, en majorité et qui faisaient partie, en principe des « malgré eux » mais qui grossissaient les effectifs de l'armée Allemande décimée en Russie. Pas question pour eux de se rebeller, la discipline était très sévère et tous se pliaient aveuglément à cette discipline exemplaire qui régnait dans les divisions Allemandes. Un jour, un officier vint à l'atelier et nous demanda de travailler pour eux. Mon père refusa, prétextant un manque de personnel et d'outillage. Ce travail consistait à couvrir des camions pour le transport des troupes. Il fallait confectionner des ferrures, les emplancher avec des grandes lames de parquet et les recouvrir d'une bâche étanche. Devant notre refus d'obtempérer, les occupants réquisitionnèrent les ateliers et exécutèrent eux-mêmes le travail. Ils cintraient les fers à U chez M. Cerceau à Soizé, faisaient débiter les lames de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

bois à la scierie Alcover et montaient eux-mêmes à l'atelier tous ces matériaux.

Les camions étaient regroupés, chargés de troupes et de matériel et dirigés vers la Russie, bien à l'abri de la pluie et de la neige. L'essence étant très rare, la nuit, chaque camion était soulagé de deux à trois litres de carburant, siphonnés dans le réservoir. Tous les jours, je ramassais des dizaines de boulons et des planches superbes de 4m de long, mais au bout de quelques semaines nous ne savions plus où les cacher. Comme les tracts Anglais et Américains devenaient très nombreux, je cachai sous les sièges de tous les véhicules un ou deux tracts. J'aurais été heureux de voir la tête de l'Allemand qui, sans aucun doute, les retrouverait un jour ou l'autre !

Nous n'avions pas à nous plaindre de nos occupants. C'étaient en général des ouvriers Autrichiens ou Alsaciens qui cherchaient le contact avec nous. Ils faisaient chauffer leur repas sur la cuisinière de ma mère et ils nous montraient les photos de leur famille, de leur atelier ou de leur ferme et quand ils étaient seuls, ils essayaient de se confier à nous, pour nous faire comprendre qu'ils ne partageaient pas du tout les points de vue des Allemands. Nous avions un Autrichien d'Innsbruck, qui parlait un peu le Français. Il était horloger et détestait les Allemands. Il nous surprit un soir à écouter radio Londres et il prit l'habitude de venir tous les soirs l'écouter. Il transmettait les dernières informations à tous les soldats qu'il connaissait pour être anti-Allemand, mais il venait toujours seul, par crainte d'être dénoncé et expédié en Russie. Un jour qu'il faisait réchauffer une boîte de conserve de haricots et de viande, ma mère le surprit à manger toute la viande. Elle lui fit la remarque :

« Et vos camarades, ils ne mangent pas de viande ? »

Il partit d'un grand éclat de rire :

« Ils n'en ont pas besoin eux, ce sont des boches, ils se contenteront des haricots. »

Depuis ce jour, nous avons constaté que l'armée Allemande était formée de deux sortes de soldats : les vrais soldats disciplinés et prêts à tout, et tous les autres, ils étaient nombreux, qui ne marchaient que par la crainte et n'attendaient que l'occasion de tout plaquer pour retourner chez eux. Un soir, une estafette à moto rentra à l'atelier, referma la porte et demanda par signe à mon père, un bidon de deux litres. Mon père lui en donna un. Il fit signe qu'il voulait un tuyau, mon père le lui donna également. Il se mit à siphonner son réservoir à essence, remplit le bidon et le donna à mon père qui refusa de le prendre :

« Attention, officier Pan Pan » dit-il.

Le soldat haussa les épaules :

« Officier » et il fit un bras d'honneur...

Que faire, que croire, pouvait-on faire confiance à un soldat équipé d'une grande capote de motard, d'un casque et d'un revolver à la ceinture ? Mon père accepta quand même la précieuse essence. Et chaque soir, il revint et siphonna son réservoir. Il assurait la liaison entre Nogent, Brou et la Ferté, entre les différentes unités, mais ce n'était pas un Allemand de coeur, comme beaucoup d'autres !

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

L'essence Allemande était teintée et nous la mélangions avec de l'alcool et du gazole : cela faisait un carburant tout à fait potable. Nous connaissions, avec mon père, tous les soldats qui travaillaient à l'atelier et nous avons décidé de les tester les uns après les autres. Nous les prenions un par un en discutant par signes ou par dessins. Nous apprenions quelques mots que nous placions dans la conversation. Nous avions des phrases clés et cela marchait à tous les coups :

« Wir haben eine frau ? Ya ? »

Alors le soldat regardait autour de lui et sortant de son portefeuille la photo de sa femme, qu'il regardait longuement :

« Wir haben kinder ? Ya ? »

Et il sortait la photo de ses enfants, de sa ferme, de son atelier. Même avec les Allemands de pure race, cela marchait.

« La guerre nicht gut »

Et invariablement tous répétaient :

« La guerre nicht gut. »

Alors, mis en confiance, je leur disais :

« Wo wohnen sie (où habitez-vous) ? »

Après quelques hésitations, l'Allemand répondait en nommant le nom de sa ville ou de sa région. Je prenais un air triste, navré et disais :

« Américain, Anglais, Boum, Boum viel Boum, Boum, la guerre nicht gut. »

Alors le pauvre type démoralisé regardant ses photos, répétait :

« La guerre nicht gut » et partait tristement rejoindre ses camarades.

Le lendemain, chaque fois, il revenait, il cherchait à discuter, à se renseigner et je lui donnais les noms des villes bombardées ou rasées en Allemagne avec beaucoup de tristesse et tous répétaient :

« La guerre nicht gut. »

Au bout d'un certain temps, ils me demandaient des nouvelles de leurs villes et avec beaucoup de tristesse dans la voix, je leur racontais les bombardements Américains ou Anglais :

« Berlin, Munich, Stuttgart, colossal Boom, Boom. »

J'ai fini par leur montrer des tracts Anglais représentant des villes bombardées. Tous étaient consternés et ils se rendaient bien compte que les jours étaient comptés pour les dirigeants nazis. Malgré tout ce que je pouvais leur montrer, pas un ne m'a dénoncé à ses chefs. Mon père et moi étions devenus, petit à petit, une véritable petite équipe de démoralisation de l'armée Allemande. Ils ne se doutaient pas qu'à chaque passage d'avions alliés allant bombarder les usines du Reich, nous étions heureux. Et pourtant, c'est avec une infinie tristesse que nous donnions à l'occupant les résultats des raids sur le grand Reich.

1943 s'écoulait lentement malgré tout. Les forteresses volantes passaient de plus en plus nombreuses. Tous les jours, ces avions passaient au-dessus du village. Ils arrivaient en formation de la direction de Bethonvilliers et se

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

dirigeaient de jour comme de nuit en direction de la Chapelle Guillaume. Mi 1943, en plein jour, un raid immense et inhabituel remplit tout le ciel d'Authon. Ils volaient en formation impeccable, en triangle, par groupes de 33. 3 groupes de 33 formaient une escadrille et je comptai ensuite 10 groupes de 99 forteresses volantes qui passaient dans un ronflement régulier et impressionnant à la même altitude. J'avais les jumelles de F. Challier, de belles jumelles de marine et je distinguais très bien les postes de pilotages. C'était impressionnant et pourtant terriblement réconfortant. Tout autour, des dizaines de chasseurs veillaient, en tourbillonnant autour de cette armada colossale. Je comptai, au-dessus du village, dans un ciel tout bleu et immaculé, plus de 1000 forteresses volantes et 100 à 150 chasseurs. C'était incroyable d'imaginer les quelque huit à dix mille aviateurs qui partaient bombarder l'Allemagne. Mais combien d'avions seraient descendus par la DCA ou par les chasseurs Allemands qui les attendent au-dessus de l'Allemagne ? Malgré nous, nous pensions aux milliers de morts et blessés que ce raid allait faire là bas.

Les Allemands regardaient passer cette force invincible qui partait détruire chez eux, les usines et par la même occasion, leurs villes et leurs villages. A la vue de ce déploiement de force, beaucoup de soldats Allemands comprirent enfin que le rêve de leurs chefs, Hitler et Cie, était bien fini. Tous étaient consternés devant cette force. Ils discutaient à l'atelier et devant leur mine défaite, je compris que leur moral en avait pris un bon coup. J'avais un tract Américain, ramassé quelques mois avant, et qui montrait les productions massives de matériel de guerre en Amérique. Plus de 1000 avions de bombardement et chasseurs sortaient des chaînes de production, tous les mois. Des milliers de chars, de camions, et de matériels divers sortaient chaque mois des usines ultramodernes montées en Amérique et qui travaillaient jour et nuit, bien à l'abri des bombardements nazis. Je montrai discrètement le tract à quelques Autrichiens sûrs. Devant la production colossale de matériel de guerre, ils étaient effondrés, et sans aucun doute, un peu heureux de voir que la guerre, devant un tel déploiement de force, allait bientôt prendre fin à leur grand soulagement. Je confiai le tract à un Autrichien sur qui je pouvais compter : il le montra à ses amis. Il me rendit discrètement ce tract révélateur en me disant : « La guerre fertig pour Adolf, nous bientôt chez nous ».

Fin 1943, la chasse aux tracts Anglais battait son plein. Toutes les semaines, des avions spécialement équipés, en lançaient des quantités qui s'éparpillaient dans la campagne par milliers. Avec Florentino Larchunde, un petit espagnol, nous partions plusieurs fois par semaine, entre 12 h 30 et 13 h 30, avec nos vélos. Nous sillonnions, en tous les sens, les routes aux alentours d'Authon, à la recherche de ces précieux tracts, que l'on ramassait parfois par centaines. Des petits livres, "Accord", "le courrier de l'air" et bien d'autres, étaient chaque semaine distribués par les avions amis et toutes les semaines nous étions au courant de toutes les actions de la guerre. Nous avons, pendant près de deux ans, ramassé des milliers de tracts Anglais et Américains, que nous distribuions, à profusion, à des amis sympathisants. C'était notre petite guéguerre à nous, bien discrète, mais combien existante. Notre petit réseau de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

distribution marchait très fort. On s'échangeait entre copains les documents qui nous tombaient du ciel. J'en gardais un de chaque modèle que je cachais dans un trou de mur du grenier. A la fin de la guerre, j'en avais tout un stock. J'avais imaginé un alibi, si j'étais pris par les Allemands à ramasser ces papiers, ce qui était formellement interdit. Il fallait donc mieux les cacher. J'aurais pu leur dire que je les ramassais pour les porter à la kommandantur, comme ils l'exigeaient. J'aurais peut-être été décoré par une belle médaille de reconnaissance de l'armée Allemande !

Un soir, un camion Allemand bâché s'arrêta devant la maison de la Place de la Tour. Une dizaine de soldats en armes en descendirent pour aller boire un pot au café de l'hôtel de la Tour. Entre les arceaux de la bâche du camion, un creux se formait. La tentation était trop forte. Je pris une centaine de tracts Américains et Anglais, que je disposai rapidement dans un creux de la capote. Ils étaient invisibles. J'attendis la suite, un peu crispé quand même. Une heure plus tard, tous les soldats remontèrent dans le camion et continuèrent leur route. J'eus le grand plaisir de voir tous ces tracts s'envoler gentiment un par un et se disperser dans les rues d'Authon. Je venais de mettre au point un nouveau système de distribution de tracts des alliés. Faire distribuer à un camion Allemand bourré d'hommes en armes, deux paquets de tracts, il fallait y penser ! Ils n'en ont rien vu, et moi j'étais très fier du petit tour que j'avais joué à l'occupant.

Un midi, avec Florentino, nous prenions la direction de Soizé. A la sortie d'Authon, dans le champ de la ferme du Bois Parc, nous avons aperçu tout un paquet de tracts qui se dispersaient au vent. J'avais un blouson de daim à fermeture éclair usagé. Je remplis mon blouson de centaines de tracts, tout heureux de notre trouvaille. Nous avons fait demi tour avec nos vélos. La moisson de tracts avait été bonne. En passant place du Pont des Bordes, la fermeture de mon blouson se déchira, trop gonflé par son contenu, et tout le paquet de tracts se dispersa sur la place. Nous nous sommes arrêtés et très vite nous avons tout ramassé, bourrant nos poches et les chemises. Beaucoup d'Allemands circulaient en ville. Ils nous regardèrent un peu surpris sans doute, mais pas un ne s'est opposé à notre ramassage de papiers insolite au milieu de la place. Nous sommes arrivés chez nous très heureux de nous en sortir à si bon compte, car il était formellement interdit de ramasser ces tracts. Mais si j'avais été pris, je les rapportais, moi même à la kommandantur, située place du marché.

Tous les matins, des groupes de 30 à 40 soldats se dirigeaient en bon ordre pour faire des manoeuvres de tirs et de camouflage dans les bois de la Goguerie. Ces petites formations défilaient impeccablement avec tout leur armement sur l'épaule : fusils mitrailleurs, mitrailleuse Panzer Faust et munitions. Ils marchaient en chantant des chants guerriers à 3 ou 4 voix. De les voir défiler dans notre village, nous étions pris par le charme de ces chants qui étaient très jolis. Mais tous les habitants rentraient chez eux pour ne pas leur donner la satisfaction de voir que l'on s'intéressait à leur démonstration de discipline ni que nous écoutions leurs chants.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Tous les jours, dans le bois de la Goguerie, des centaines de jeunes Allemands s'entraînaient à la petite guerre et apprenaient l'art de se camoufler et d'installer des nids de mitrailleuses. Un matin, j'étais parti route de Nogent essayer une voiture. C'était en Juin 1943. Toute la campagne était verte et en pleine végétation. Devant le château d'eau, j'arrêtai la voiture pour surveiller le moteur que je venais de dépanner. Je traversais la route. Tout était calme. Une brèche s'ouvrait sur le champ de trèfle qui à cette époque était en pleine croissance et formait un tapis vert de 50 à 60 cm de haut. Comme tout était calme aux alentours, j'assouviss tout naturellement un petit besoin naturel en admirant le beau ciel bleu. Tout à coup, un coup de sifflet partit de je ne sais où et troubla le silence de cette campagne si paisible. A ma grande surprise, je vis se dresser dans le champ, à 20 à 30 mètres de moi, une quarantaine de soldats camouflés par des tiges de trèfle sur le casque et le vêtement. Ils éclatèrent de rire, en voyant ma surprise et mon désarroi. Leur camouflage était parfait, mais moi je ne voyais pas de quoi rire. Je remontai furieux dans ma voiture, très gêné par la situation dans laquelle je m'étais trouvé et je rentrai à l'atelier. A midi, le groupe de soldats passait en chantant devant le garage en regardant dans ma direction et ils riaient tous de bon coeur. Moi, j'avais eu une bonne peur. A l'avenir, je me méfierai d'un petit coin de campagne bien tranquille qui permettait de camoufler des compagnies entières.

Les avions alliés continuaient chaque jour leur ronde infernale. Un jour, nous avons aperçu un avion Anglais qui jetait au-dessus de la région des serpentins brillants qui descendaient lentement et virevoltaient. Ils descendaient très lentement. Plusieurs tombèrent place de la Tour. J'en repérai un de plusieurs mètres de long et l'attrapai au vol. J'en tenais un qui irait rejoindre ma collection. Je n'avais pas remarqué un soldat Allemand qui voulait lui aussi en récupérer un. Nous tenions chacun notre bout aussi surpris l'un que l'autre. Rapidement, je déchirai le ruban par le milieu et nous sommes partis chacun de notre côté, satisfaits de notre cueillette mystérieuse. C'était un genre de papier brillant en aluminium de 4 cm de large. J'ai longtemps cherché ce que signifiait ce bout de ruban. Je l'ai chauffé, trempé dans l'eau : aucun message n'apparaissait. J'appris plus tard que les alliés jetaient ces rubans pour brouiller les radars Allemands et diriger les escadrilles de chasse Allemandes vers des cieux où les avions alliés ne passaient pas.

La petite guerre des tracts battait son plein.

Un soir, après le souper, alors que nous prenions le frais avec mes parents devant le garage, un ronflement d'avion se fit entendre. Il se rapprochait du village et bientôt une ombre d'avion, passa très bas, au ras du cimetière. Nous avons aperçu une lueur dans la carlingue et avons entendu le bruit de quelque chose qui touchait terre. L'avion avait lancé un paquet sur le cimetière : sans aucun doute un paquet de tracts. Le couvre feu finissait à 7 heures du matin. A 7 h 02, je montais la côte du cimetière pour retrouver le paquet que l'avion avait balancé de sa carlingue. Arrivé en haut, à ma grande déception, j'aperçus un groupe d'une cinquantaine d'Allemand qui regardait

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

notre garde champêtre, M. Lehoux, s'activant à brûler un paquet tombé en plein milieu de la haie, juste en face du carrefour. Le paquet ne s'était pas ouvert et était tombé presque intact. Ce paquet, d'environ 50 cm au carré, contenait quelques milliers de tracts, bien rangés en piles. M. Lehoux s'activait à les brûler tous, sur ordre de la Kommandantur, pour éviter que les habitants ne s'en emparent. Pas un ne devait rester, ordre du commandant de la place. Les tracts en paquet brûlent très mal : il en faisait des boulettes qu'il jetait dans les flammes et qui se consumaient très lentement. Je m'approchai de lui et je lui ai proposé de l'aider. Ce travail qu'il effectuait était surveillé par les Allemands. Tout devait disparaître. J'allumai un second feu à deux mètres de celui du brave père Lehoux. Les Allemands me prirent sans doute pour un employé communal venu en renfort. Ils me laissèrent faire. Ces tracts brûlaient très mal : ils étaient tassés par piles compactes. Vite, je trouvai la solution : j'en prenais une dizaine que je déchirai par la moitié, en les froissant et bientôt un bon feu brûla assez bien pour se débarrasser de ces ignobles papiers jetés par les sales Anglais, à la grande satisfaction des Allemands qui nous surveillaient. Nous avons même été photographiés par un Allemand qui, sans doute, aura montré la photo dans des journaux Allemands, en montrant que les bons Français brûlaient les papiers de propagande des anglo-Américains. Je m'aperçus très vite que ces tracts reproduisaient la photo de tous les officiers supérieurs qui dirigeraient bientôt le futur débarquement sur les côtes Françaises : une dizaine de photos de généraux, amiraux. Eisenhower, en tête, expliquait que ces illustres chefs conduiraient très bientôt la puissante force de débarquement sur les côtes Françaises, ce qui ne saurait tarder. Les Allemands se lassèrent très vite de nous regarder travailler. Je les observais en silence, tout en continuant mon travail et quand je fus certain qu'aucun ne nous regardait, j'en pris un paquet de 5 cm d'épaisseur que je glissai sous mon blouson. Comme le travail de destruction était presque terminé, je dis à M. Lehoux que je partais, car à l'atelier on commençait à 8 heures. Il me remercia vivement et me serra la main. Après mon départ, il termina son travail et rien ne resta. Les Allemands restèrent jusqu'à la fin. Tout avait disparu dans les flammes. J'avais hâte de rentrer à l'atelier et tout le long du trajet, je croisais sans cesse, des soldats Allemands qui discutaient de l'événement, mais pas un n'en avait récupéré, ordre du Commandant. Sauf moi, qui en avait piqué plusieurs centaines, avec crainte. J'essayais de rester naturel. Il me semblait que les soldats me regardaient, me surveillaient, qu'ils allaient me demander ce que je cachais sous mes vêtements. Je les cachai très vite dans le grenier et j'ai pu lire et regarder les photos des futurs dirigeants du débarquement en France.

Le lendemain, tous les amis avaient ce tract et la photo de tous les officiers supérieurs alliés et l'espoir d'une prochaine délivrance se ravivait un peu. Quelques jours plus tard, on en trouva même dans les rues d'Authon, par je ne sais quel miracle. Le Commandant de la place, qui était très intelligent fut certain qu'un deuxième paquet était tombé sur le village pendant la nuit et que les tracts s'étaient dispersés sur toute la région, il était sûr d'avoir fait tout brûlé. Pour une fois, c'était à moi de rire.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

L'année 1943 se termina lentement. Les troupes Allemandes étaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus excitées. Des centaines de jeunes refusant le travail obligatoire en Allemagne devaient se cacher dans les fermes ou les environs. Le service des faux papiers s'organisait. Mon ami Armand servit de boîte aux lettres à des organisations bien structurées qui fabriquaient, dans la région de Châteaudun, des fausses cartes d'identité et au bout de quelques mois, tout le monde avait des papiers à peu près en règle. Les sabotages, sur la ligne Paris, le Mans, Brest, étaient de plus en plus nombreux et les Allemands réquisitionnaient les jeunes Français pour garder les voies et les pylônes électriques. Beaucoup d'Authonnais devaient y participer. Mon ami Henri N., qui avait abandonné son poste sur la ligne de chemin de fer de Nogent, fut arrêté et envoyé à la prison de Mortagne. Au bout de quelques jours, sa soeur voulut lui porter du linge et du ravitaillement. Elle demanda à ma soeur Denise de l'accompagner. Et les voilà parties toutes deux à vélo un beau matin en direction de Mortagne. Elles entrèrent à la Kommandantur et demandèrent à voir le prisonnier, pour lui remettre des vêtements et de la nourriture. Avant d'être mise en présence de Henri N., les Allemands les avertirent de se préparer à la fouille. Ma soeur mit sa main dans la poche de sa veste et trouva un tract Anglais, oublié sans doute, la veille. Elle ne perdit pas son sang froid : elle se pencha pour lacer sa chaussure et mit le tract dans sa bouche, puis le mangea. Cela aurait fait mauvais effet à la fouille. A son retour, elle nous raconta son histoire et on l'appela « la mangeuse de tracts ».

J'avais été requis par la mairie pour monter la garde auprès d'un immense tas de foin stocké à côté de la grande halle de la gare d'Authon. Depuis des mois, les civils Authonnais se relayaient jour et nuit pour garder ce tas de fourrage. Nous avions installé, à l'angle du mur du silo, face à la menuiserie Vilette, un abri confectionné avec des bottes de foin, et qui ressemblait à une habitation du pôle nord. On rentrait à l'intérieur à quatre pattes et l'hiver il y faisait à peu près bon. La nuit, les heures de garde étaient longues et quand notre remplaçant arrivait le matin, il était le bienvenu. Le 14 Juillet 1943, j'étais de garde avec André A. Nous prenions notre service à 20 h. J'avais, comme à l'habitude, emmené un petit casse croûte et une bouteille de vin piquée dans la cave de mon père. Je montrai cette bouteille à mon coéquipier. Il ouvrit sa musette : lui aussi avait amené une bouteille de vin. La garde de nuit s'annonçait bien ! Un ancien d'Authon, qui montait la garde un peu plus loin, nous aperçut, juchés sur le haut du tas de foin en train de boire au goulot la bouteille de vin. Il nous donna une leçon de morale sur notre conduite en présence des jeunes Allemands qui montaient la garde autour du train de munitions, juste en face du silo : Un convoi de 20 wagons bourrés d'obus et de munitions stationnait en face du silo. Il était gardé jour et nuit par des soldats armés de mitraillettes. Il ne faisait pas bon s'en approcher, surtout la nuit. Un nid de mitrailleuses était installé sur le toit du silo et protégeait les wagons. Mais tout était calme et nous attendions patiemment que les Anglais envoient leurs chasseurs pour faire sauter le convoi.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Un autre soir, je discutais à l'entrée de la grande halle de la gare. La nuit venait de tomber. Nous avons entendu un ronflement d'avion volant au ras des arbres. Une masse noire passa juste au-dessus de nous et nous avons entendu un sifflement et un petit choc léger sur les broussailles bordant le convoi de munitions. Les épines, les ronces et les herbes faisaient un tapis de 40 à 50 cm et avaient amorti le choc du colis lancé par l'avion. Les Allemands de garde, qui étaient sans aucun doute rentrés dans le silo, ne s'aperçurent de rien. Le lendemain matin, quand le jour se leva, je suis allé faire une petite reconnaissance le long du convoi. Les sentinelles étaient à leur poste et savaient que nous aussi étions de garde un peu plus loin. Elles nous connaissaient tous et nous laissaient nous balader dans le secteur pour tuer le temps. A 20 mètres de la voie, j'aperçus un paquet de 50 cm de forme carrée, entouré d'un papier verdâtre et d'une solide ficelle. Je compris tout de suite que c'était un paquet de tracts qui ne s'était pas ouvert. Il était tombé au ras du remblai du quai de chargement de l'entreprise Langlois qui, tous les jours, chargeait des camions de sable destiné aux fonderies dans de grands wagons.

Les sentinelles Allemandes n'avaient pas aperçu le paquet, à moitié caché par les broussailles, mais il fallait faire vite pour s'en emparer.

Je réfléchissais sur le problème. Prendre le paquet complet ? pas question. Venir le chercher de nuit près des sentinelles armées ? trop dangereux. Je retournais dans tous les sens le problème et j'en arrivais à conclure que je pourrais peut être m'en approcher et n'en prélever qu'une partie. Il me fallait d'abord un couteau pour couper la ficelle qui l'entourait. Très vite, à la maison, je pris un couteau de poche à lame très coupante et je revins à l'entrée de la halle. Les sentinelles marchaient inlassablement de chaque côté du convoi. Je me suis rapidement rendu compte que je n'avais pas le temps de faire mon travail pendant qu'ils me tournaient le dos. Pendant une heure, je tournais et retournais le problème dans ma tête, sans solution, et pourtant j'étais bien décidé à piquer une poignée de tracts dans ce paquet. Mais que faire ? Il fallait éloigner les sentinelles. J'eus alors une idée un peu farfelue pour les éloigner. C'était un peu risqué, mais je n'avais pas le choix. Je marchai nonchalamment le long de la voie. Arrivé au milieu du convoi, j'allai négligemment dans le fourré en faisant semblant de détacher la ceinture de mon pantalon. La sentinelle me regardait faire, un peu surprise. J'allai à côté du paquet et devant la sentinelle médusée, je baissai mon pantalon et m'accroupissais à côté du paquet, prétextant un besoin urgent. L'Allemand fut très surpris et me regardait en hochant la tête. Il partit au bout du convoi, je le vis traverser la voie et se diriger vers son camarade de l'autre côté de la voie. Visiblement, il était outré de m'avoir vu me déculotter devant lui.

Il rejoignit son camarade et lui expliqua sans doute la situation écoeurante d'un Français posant culotte devant lui. Je surveillai en dessous des wagons leurs deux paires de bottes immobiles. Ils devaient discuter de l'immoralité des Français. Ma petite opération de récupération s'annonçait bien. Très vite, je coupai les ficelles du paquet, déchirai le papier d'emballage et tout le paquet de tracts s'ouvrit d'un seul coup. Au milieu, il y avait une

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

douzaine de livres "accord" et tout autour des milliers de tracts. Je ramassai en vitesse tous les livres "accord" et une bonne poignée de tracts que je glissai dans mon blouson. Les Allemands discutaient toujours de l'autre côté des wagons. Je remis en place mon pantalon en vitesse, agrafai mon blouson et égalisai ce paquet de tracts assez volumineux, tout autour de ma taille. Très vite, je recouvris d'herbe et de broussailles les restes du paquet et revins vers la voie.

L'opération n'avait duré que deux ou trois minutes et tranquillement, les mains dans les poches, je regagnai la grande halle. Je devais passer aux yeux des Allemands pour un beau dégoûtant mais tant pis. J'avais en parti gagné mon pari, un peu hasardeux, j'en conviens aujourd'hui. Personne n'avait remarqué mon manège. La grande halle était remplie de sacs d'avoine sur une hauteur de plusieurs mètres.

Très vite, je gravis la montagne de sacs et camouflai, tout en haut, entre deux sacs d'avoine mes précieux documents récupérés dans des conditions extravagantes et sans aucun doute un peu folles. Je sortis tranquillement de la halle et refis un tour sur la voie. La sentinelle était revenue et marchait comme d'habitude. Il me regardait, un peu écoeuré sans doute, mais comme je n'avais plus de tracts sur moi, j'étais malgré tout très à l'aise.

Je suis revenu l'après-midi. La halle était déserte. Je montai dans le haut du tas de sacs et récupérai mon précieux chargement. Je pris le temps de bien le placer dans mon blouson. Mon retour à la maison fut sans histoire.

Je croisais, dans l'avenue de la gare, beaucoup de soldats qui logeaient dans la salle des fêtes. J'avais la nette impression qu'ils me regardaient bizarrement, mais ce n'était qu'une impression. J'avais enfin à la maison. Les tracts m'avaient malgré tout causé beaucoup de soucis, aussi je m'empressai de les cacher.

J'étais très heureux, j'avais gagné. J'avais réussi à piquer plus de 200 tracts et 12 livres "accord" à une vingtaine de mètres d'un convoi de munitions gardé par deux sentinelles en arme. Il fallait être un peu fou pour prendre de tels risques, mais à 18 ans, rien ne paraît impossible. Le lendemain, mes meilleurs amis possédaient un livre "accord" et je distribuais les tracts à de nombreux amateurs. Je ne parlais à personne de la manière dont j'avais récupéré ces tracts et ces petits livres "accord", peut-être que j'avais peur qu'ils se moquent de moi.

L'année 1943 se terminait. Les troupes Allemandes, à mesure de leurs instructions, étaient dirigées vers les côtes ou la Russie qui engloutissait des régiments entiers, aussi, les soldats étaient-ils très heureux quand ils étaient dirigés vers les côtes Françaises.

Dans beaucoup de dépôts de la SNCF, des wagons de munitions et d'obus attendaient d'être dirigés vers les lieux où le débarquement s'effectuerait. Les Allemands redoutaient cette opération : ils ignoraient l'endroit où elle se produirait, mais nous, nous l'attendions tous avec une impatience mal contenue. Les émissions de la BBC étaient toutes écoutées avec

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

passion. J'avais récupéré le livre de chansons de la BBC. Je les connaissais toutes et nous nous faisons un plaisir de les chanter. Un dimanche, mon copain Gilbert, qui était un peu énervé par des visites aux cafés de Charbonnières, a descendu la rue principale au milieu des Allemands en chantant la chanson « c'est la défense élastique ». Le résultat ne se fit pas attendre. Il fut arrêté et transféré à la prison de Châteaudun pour manque de respect envers l'armée Allemande.

En 1943, une dizaine de jeunes d'Authon jouaient dans les équipes de football de Nogent le Rotrou. Il y avait parmi eux de très bons éléments, dont les trois frères A.. Moi, je me contentais de jouer en 3^{ème} équipe. Un dimanche à la fin de l'année 1943, les trois équipes montèrent dans un bus pour un match de foot à Lucé. A la sortie de Nogent, 2 soldats Allemands arrêtaient le bus et demandèrent la permission de monter. Ils rejoignaient Chartres. Nous ne pouvions pas refuser. Le voyage très sympathique se déroulait sans histoire. Les joyeux lurons présents chantaient des chansons plus ou moins paillardes. Il y avait une bonne ambiance. Entre Courville et Chartres, un chasseur Anglais nous aperçut et piqua sur le car qui stoppa rapidement. Nous sommes descendus tous avec nos ballons et nos chaussures de foot pour les présenter au pilote. Il refit plusieurs passages, piqua sur le car en rase motte de façon très spectaculaire et à son dernier passage, il battit des ailes dans un signe d'amitié et repartit à la recherche de proies Allemandes. L'ami "Tintin" avait eu le culot d'aller trouver les deux soldats Allemands qui étaient restés planqués dans le bus et leur montrant leurs mitraillettes, il leur montrait l'avion Anglais qui piquait sur nous, leur disant :

« Anglais Pan. Pan. Pan. »

Les deux Allemands, qui connaissaient sans doute la puissance de feu des chasseurs Anglais, crièrent :

« Nein ! Nein! Nein! »

Le voyage de retour s'effectua sans autre problème, mais nous étions tous heureux de la présence de cet ami Anglais qui avait compris qu'il avait affaire à un car Français de footballeurs et n'avait pas tiré, sans oublier de nous faire un petit signe d'amitié avant de repartir.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 1 : Equipes de foot de Nogent (Réserve) en 1942 et d'Authon-du-Perche en 1943.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Début 1944, les occupants devenaient très nerveux. Des troupes stationnaient de plus en plus nombreuses dans tous les villages et châteaux. Ils attendaient, anxieux, le fameux débarquement. Mais où se produirait-il ? Les patrouilles étaient de plus en plus renforcées.

Une nuit, vers 1 h du matin, nous avons entendu un remue ménage inhabituel autour du garage et de la maison. Il était évident que notre maison était cernée par la troupe. Les soldats arrivaient en courant et se plaçaient tout autour de la maison et du garage. Nous étions, mes parents, ma soeur et moi, effrayés par ce déploiement de force Allemand. Quelques ordres furent aboyés par leur chef et tous les soldats sautèrent par dessus les grilles et d'autres frappèrent à la porte. Mon père, "en liquette", leur ouvrit rapidement et une dizaine d'entre eux pénétrèrent dans la maison, mitrailleuse à la main et envahirent le couloir où nous étions tous alignés. Il y en avait partout. Ils grimpèrent au premier étage, visitèrent les chambres, descendirent à la cave. Les portes du garage s'ouvrirent brutalement. Pourquoi cette intervention musclée ? Je pensais avec effroi à mes nombreux tracts planqués dans le grenier. Le chef s'adressa à mon père dans un excellent Français :

« Où est le poste émetteur ? »

- Quel poste émetteur ? », répondit mon père.

Mon père avait compris ce qu'il recherchait.

« Pas de poste émetteur, chargeur batterie, accumulateur. »

En effet, un petit chargeur à lampe placé dans le magasin propageait une légère lueur violette et tremblante qu'un soldat en patrouille avait aperçu de la rue et avait immédiatement fait un rapport à ses chefs qui avaient déclenché rapidement l'opération. Mon père leur fit signe de le suivre et les emmena tous au fond du magasin où se trouvait ce chargeur à lampe pour accumulateur. Nous suivions, tous en chemise de nuit, une mitrailleuse dans le dos. La situation aurait pu être comique, mais qui sait avec les Allemands. L'officier se rendit vite compte de sa méprise et ordonna à ses hommes de retourner à leur cantonnement.

Mon père débrancha le chargeur en leur expliquant lentement :

« Recharger, des batteries, des accumulateurs, éclairage quoi ! »

Quand tout fut rentré dans l'ordre, mes parents, ma soeur et moi, avons pris un bon tilleul pour nous reconforter. Mon père et moi étions soucieux. Cette chasse au poste émetteur était un avertissement. Les Allemands avaient repéré dans le secteur des émissions radio qui partaient d'Authon. En effet, il y avait bien un poste émetteur. Il était à cinquante mètres du garage, rue du S/Lt Germond. Il était servi par un ancien radio de la marine, Marcel D. Officiellement, nous ne savions rien de son activité, nous n'en parlions jamais, mais nous savions qu'il émettait régulièrement des émissions pour envoyer des renseignements à Londres. Le lendemain matin, j'allai le trouver et lui demandai de m'offrir un café. Je lui racontai, dans les détails, l'histoire de la nuit : il n'avait rien entendu. Nous avons bu notre café. Il ne me dit rien, se contenta de me serrer la main et, me regardant droit dans les yeux, ajouta :

« Merci quand même ».

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Il avait, en plus du poste émetteur, une cachette dans son grenier et plusieurs aviateurs Anglais et Américains y séjournèrent quelques jours à l'abri des curieux. Nous étions vaguement au courant, mais n'en parlions jamais. Et pourtant, son poste était bien opérationnel, je m'en rendis compte peu de jours après.

Un matin, un gros camion citerne Allemand de 20 ou 25 mille litres stationna à Authon. C'était un gros ravitailleur de chars. Son conducteur rendit visite à ses camarades et il alla cacher son camion dans le chemin de la carrière de sable de Monsieur Langlois. Ce chemin était abrité par de gros arbres qui formaient une voûte au-dessus du chemin : la cachette était idéale pour cette grande citerne vert de gris. J'allai faire un petit tour à vélo de ce côté et aperçus le camion, bien camouflé par des branchages. Je revins chez mon voisin en lui expliquant qu'un gros camion citerne Allemand était planqué dans le chemin. Il me remercia pour le tuyau et partit sans rien ajouter. Une demi-heure après mon entretien avec Marcel D., un chasseur Anglais piquait sur Authon. Il montait très haut et plongeait sur le silo. Il a refait une dizaine de fois son acrobatie, mais n'aperçut pas le camion, protégé par les branches : il y était invisible. A chaque piqué du chasseur, je pensais à Marcel. Il avait sans aucun doute envoyé un message à Londres, qui avait dérouté un chasseur en patrouille dans la région. Il avait vainement cherché ce sacré camion citerne en plongeant sur le silo, seul repère que le pilote possédait. Là je me suis rendu compte que le poste émetteur de Marcel était super opérationnel. Quand je revis Marcel, il me dit simplement :

« Manque de bol. »

Je n'insistais pas.

L'hiver 1943 s'écoulait et les petits problèmes augmentaient avec le froid. A Noël, la neige abondante fit son apparition. Avec une vingtaine de copains et leurs cavalières, nous avons décidé de fêter Noël à la Tuilerie, chez ce brave père Jacquet Maurice. Tous les jeunes participèrent à la préparation de ce petit banquet en apportant, la veille du grand soir, du ravitaillement de toute sorte, et chacun piqua dans la cave des parents quelques bonnes bouteilles. Madame Jacquet nous confectionna un formidable repas de Noël que la vingtaine de couples de jeunes apprécia à sa juste valeur.

A minuit, on fêta Noël en chansons et le père Jacquet, en pleine forme – il avait fait honneur un peu à toutes les bouteilles – s'installa à l'accordéon et nous fit danser dans une ambiance électrisée par le bon repas et les bons vins. La guerre était oubliée et chacun s'en donnait à coeur joie. Vers deux heures du matin, un bruit de moteur troubla la fête. Un camion Allemand s'était arrêté devant la petite cour. Cinq soldats, armés de mitraillettes en descendirent rapidement. N'oublions pas que le couvre feu était à 22 h et qu'il était deux heures du matin.

Leur chef frappa à la porte. Quelqu'un cria :

« Continuez de danser. »

Le père Jacquet reprit la danse et la fête continua. Un copain ouvrit la

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

porte et cinq soldats armés entrèrent dans la salle. Les organisateurs allèrent à leur rencontre et leur souhaitèrent "Joyeux Noël". Pour détendre l'atmosphère, avec quelques amis nous avons pris chacun une bouteille et des verres et les avons offert aux soldats en leur disant, avec un grand sourire :

« Joyeux Noël ! »

Le chef hésitait. Il était en service, mais sur l'insistance souriante de notre part, accepta le verre et fit signe à ses hommes de faire de même. A notre grand soulagement, il posa sa mitraillette et enleva son casque. Ses hommes l'imitèrent et c'est avec plaisir que nous avons constaté qu'ils étaient des hommes de notre âge et qu'ils étaient sans doute heureux d'oublier cette satanée guerre pour quelques instants. Nous leur avons offert à chacun une part de gâteau et rempli plusieurs fois leurs verres. Nous avons oublié tous ensemble nos sales problèmes :

« Joyeux Noël à tous ! »

Et pour la première fois, je trinquai avec les Allemands. A notre grand soulagement, ils partirent sans demander nos papiers d'identité. Moi, j'étais en règle, je pouvais me présenter à eux, mais dans le fond de la salle, quatre ou cinq copains se faisaient oublier en discutant avec leurs cavalières. Ils n'avaient pas de papiers et craignaient une arrestation qui se terminerait à la Gestapo de Châteaudun qui n'avait pas bonne réputation. Quand le détachement eut disparu, un crétin qui n'avait rien compris lança :

« Alors maintenant on trinque avec les boches. »

Je lui répliquais :

« Pauvre con, demande aux copains qui ne sont pas en règle au fond de la salle, ils t'expliqueront le pourquoi de notre fraternisation forcée. »

Et le petit incident qui aurait pu mal tourner fut vite oublié.

Toute la nuit, nous avons dansé et le matin, après 7 heures, nous sommes tous rentrés à Authon à pied sans aucun problème. Nous avons tous passé un Noël inoubliable.

L'année 1944 arrivait enfin. Les Allemands réquisitionnaient de plus en plus de jeunes hommes pour réparer les pistes des aérodromes ou pour déblayer les voies de chemin de fer.

Ça commençait à chauffer dans le secteur. Les Anglais et les Américains avaient la maîtrise complète du ciel Français. Il était interdit de circuler le soir sur les routes, les chasseurs Anglais étaient partout présents. Trois voitures d'Authon sortaient quand même. Celles de M. Alcover, M. Grémillon et le Dr Sédillot. Chacun avait dans sa voiture un drapeau Français et plusieurs fois, ils durent sortir précipitamment de leurs voitures en brandissant les drapeaux. Les chasseurs Anglais, compréhensifs partaient sans tirer. Une camionnette de bourrées, occupée par deux personnes de Châteaudun, eut moins de chance. Ils furent surpris par un chasseur Anglais sur la route après St Lubin. Le chasseur fit deux passes en rase motte et tout sauta. Nous avons retiré deux morts de la carcasse calcinée. Il ne faisait pas bon rouler à cette époque et les camions Allemands qui en savaient quelque chose ne roulaient que la nuit.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Un matin, M. Grémillon vint trouver mon père et lui demanda s'il nous était possible d'aller chercher deux Simca 5 chez un de ses amis de Rémalard. Les roues n'étaient plus sur les véhicules et il faudrait prendre les roues de ma Simca 5, les monter sur une voiture et la ramener en remorque. En deux voyages, les voitures seraient rendues à Authon dans son garage. Mon père accepta d'aller chercher ces voitures. Mais M. Grémillon précisa :

« Il y a un petit problème. Mon ami propriétaire de ces voitures a été arrêté par la Gestapo et il faudra faire disparaître ces deux voitures avant que les Allemands ne s'en emparent. »

Evidemment, ça demandait réflexion...

« Il faudrait que l'opération se fasse de nuit. Vous êtes mécaniciens et une voiture en remorque ça paraît plausible », ajouta notre client.

Le lendemain soir, nous avons rassemblé des crics, des vilebrequins et les 5 roues de la Simca 5 de notre client. Quand nous sommes arrivés à Rémalard, il commençait à faire nuit, le garage était situé dans une petite rue. M. Grémillon nous accompagna pour le 1^{er} voyage. Nous avons descendu le matériel devant le garage et avons ouvert le rideau de fer. Nous avons caché la voiture B14 un peu plus loin. Très rapidement, les quatre roues furent montées sur la Simca 5. Nous avons attendu le passage d'une patrouille et ensuite, nous avons sorti la voiture à la main et nous l'avons poussée derrière la dépanneuse. Nous avons installé une barre de remorquage et en route ! Tout se passa bien. Nous sommes arrivés à Authon sans mauvaise rencontre. Le lendemain, avec mon père, nous avons refait la même opération. La 3^{ème} voiture, équipée de ses roues, fut sortie du garage derrière une patrouille et nous avons refermé définitivement le rideau de fer. A Bretoncelles, nous sommes tombés sur un groupe de soldats qui déchargeait un camion Allemand. Mon père qui me remorquait s'arrêta et essaya de parler à un soldat. Un officier arriva et regarda les deux véhicules en remorque, il nous fit signe de partir. Arrivés à Authon, nous avons rentré la 2^{ème} voiture dans le garage de M. Grémillon. Une semaine plus tard, il nous informa que deux Simca 5 avaient disparu à Rémalard chez un ami qui avait été arrêté. Les Allemands recherchèrent en vain les deux voitures qu'ils avaient réquisitionnées. M. Grémillon était satisfait. Il avait joué un bon tour aux Fridolins.

Le 10 Avril 1944, en fin de matinée, c'était le jour de Pâques. De nombreuses forteresses volantes, venant de la direction de la Bazoche, passaient très haut en direction de Béthonvilliers. Il faisait très beau. On distinguait autour d'eux des petits chasseurs qui tournaient autour des formations. Ils revenaient de bombarder l'Allemagne. Je les regardais avec admiration. Beaucoup d'Authonnais, sur la place de la Tour, suivaient leurs évolutions.

Soudain, un chasseur, poursuivi par plusieurs autres, exécuta un grand looping très haut dans le ciel. C'était un chasseur Américain qui tentait d'échapper à trois chasseurs Allemands qui le poursuivaient. Un combat avait lieu presque au-dessus de nous. Après avoir terminé sa boucle pour échapper à

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

ses poursuivants, il piqua à toute vitesse vers le sol. Le moteur accélérât à fond dans un bruit de sirène effrayant. Il piqua droit en direction de Soizé. Il disparut bientôt derrière les sapins du parc voisin. Un bruit sourd se fit entendre : l'avion s'était écrasé. Je sautai sur mon vélo et pris la direction de Soizé. A la sortie d'Authon, la côte était rude mais j'appuyai de toutes mes forces sur les pédales. Arrivé en haut de la côte, j'aperçus un énorme nuage de fumée noire et j'entendis de nombreuses petites explosions. Je fonçais dans sa direction. A quelques centaines de mètres du village, je pris le petit chemin à droite, qui menait à la ferme du Plessis.

L'avion s'était écrasé à une cinquantaine de mètres de la ferme. Tous les restes de l'appareil étaient en flamme, les balles de mitrailleuse explosaient en crépitant. Une grosse mitrailleuse avait été éjectée à plus de 40 mètres. Plusieurs personnes étant arrivées, à quatre hommes nous l'avons cachée dans la grande haie qui longeait le chemin et nous l'avons recouverte d'herbe et de branchages. Il était naturellement certain que le malheureux pilote, s'il était resté dans la cabine, était mort. Nous avons bien regardé dans tout le secteur, mais aucune trace de lui. Le sol sableux absorbait très vite le carburant et l'incendie se calma très rapidement. Les Allemands arrivèrent, constatèrent la destruction de l'appareil et nous firent circuler. J'avais repéré dans les décombres de la cabine une petite plaque d'identité. Je suis revenu à l'atelier, j'ai pris un burin et un marteau et je suis retourné à l'avion. Les Allemands étaient repartis. J'en profitais pour faire sauter les quatre rivets en alu qui fixaient la plaque sur la carlingue à côté de la porte de l'appareil. Je ramassai quelques morceaux en aluminium et repartis aussitôt.

Ce qui semblait bizarre, c'était l'absence du pilote. Plus tard, nous avons appris qu'il s'était éjecté de sa cabine à pleine vitesse, et que son parachute s'était mis en torche. Il était tombé dans un champ à 1,5 kilomètre du point de chute de l'avion. Il n'y avait plus rien à faire pour le sauver. Le corps fut ramené à la mairie de Soizé. Le pauvre malheureux avait été dépouillé de ses vêtements, de ses papiers et de son parachute. Tout ceci fut retrouvé quelques jours plus tard chez un bûcheron d'Authon qui l'avait vu tomber et avait récupéré ses objets. Il fut détesté par toute la population et arrêté par les Allemands. Le jour de son arrestation, les Allemands le montèrent, menottes aux poignets, dans une voiture de l'armée, escorté par deux sous-officiers qui le surveillaient à l'arrière de la voiture. Avant de le transporter à la prison de Chateaudun, la voiture s'arrêta juste en face de l'atelier, route de Nogent. Les trois gradés Allemands qui l'avaient arrêté descendirent de la voiture pour prendre un rafraîchissement au café de Madame Morin. Le chauffeur du Dr Sédillot était à l'atelier pour une réparation de sa voiture. Il aperçut le bûcheron menottes aux poignets à l'arrière de la voiture Allemande. Son sang ne fit qu'un tour. Il arriva à la voiture, ouvrit la portière et sortit le prisonnier à quelques mètres des trois Allemands qui le regardaient faire sans rien dire. Avec plusieurs voisins, nous avons assisté à la plus belle raclée qu'un homme a jamais reçu dans notre village. Le chauffeur du docteur frappait comme pris de folie. Il cognait de toutes ses forces sur le salopard qui avait détroussé le

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

malheureux pilote. Au bout de quelques minutes, la tête en sang, à moitié mort, le bûcheron était presque assommé. Le plus gradé des Allemands, qui regardait la scène, leva le bras, cria « Halte » et rechargea sans ménagement le bûcheron dans la voiture. Je suis certain qu'il s'est retenu pour ne pas serrer la main du chauffeur du Dr Sédillot. Il devait être heureux d'avoir assisté à ce règlement de compte entre Français et d'avoir laissé tabasser un salaud. Ils refermèrent la porte de la voiture et partirent tranquillement prendre un verre au café. Le prisonnier fut transféré à la prison de Chateaudun. Il avait bien mérité son châtiment et a dû se souvenir longtemps de sa raclée. Le malheureux pilote, CLEMENS A. FIEDLER de FREDERICKBOURG (TEXAS, USA), âgé de 22 ans, fut inhumé au cimetière de Soizé. Sa photo fut reproduite à quelques centaines d'exemplaires. Une cérémonie eut lieu en l'église de Soizé. Elle fut suivie par de nombreux habitants. Un détachement Allemand était aussi présent pour rendre hommage à ce soldat Américain mort au combat le 10 Avril 1944. Une souscription permit de payer la tombe où il fut enterré au fond du cimetière de Soizé.

J'avais récupéré un morceau de son chasseur, une plaque en aluminium de 15cm sur 10. En quelques jours, je gravai au pointeau une croix ornée de deux drapeaux Américain avec l'inscription :

*Ici repose CLEMENS A. FIEDLER
de FREDERICKBURG (Texas, USA),
mort au champ d'honneur le 10 Avril 1944 (Priez Dieu
pour lui)*

Quand elle fut terminée, Armand Clot vint à l'atelier pour voir mon travail et revendiqua l'honneur d'aller la déposer sur sa tombe à Soizé. Le lendemain, tout le monde pouvait remarquer, fixé sur la croix, l'hommage déposé par un inconnu sur la tombe d'un aviateur allié. Les Allemands, bien sûr, virent cette plaque mais respectèrent l'hommage fait à un mort de cette triste guerre. Quelques jours plus tard, un camion grue de l'armée vint récupérer le moteur du chasseur. C'était un chasseur MUSTANG P51B, dernier sorti des chaînes Américaines. Il était équipé d'un nouveau moteur qui lui donnait un rayon d'action plus important que tous les autres chasseurs. Il gardait ses qualités de vitesse à plus de 12000 mètres d'altitude, à plus de 675 kilomètre à l'heure. Ce nouvel appareil était muni de 4 pales actionnées par un moteur Rolls Royce Merlin, fabriqué aux Etats-Unis. Un surcompresseur à deux vitesses donnait le surcroît de puissance exigée par la raréfaction de l'air à haute altitude. Sous les 12m50 de son envergure, le Mustang P51B pouvait emporter, soit deux bombes de 250 kg, soit deux réservoirs auxiliaires d'essence d'une capacité de 350 litres. Il permettait aux chasseurs des missions couvrant 1500 kilomètre, un aller et retour. En combat, avec des avions Allemands, ce chasseur faisait preuve d'une supériorité de l'ordre de 6 contre 1.

Mais le 10 Avril 1944, le chasseur Américain, bien que très supérieur, avait affaire à trois chasseurs Allemands pilotés par des aviateurs chevronnés

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

qui ne lui laissèrent aucune chance. On comprend pourquoi les Allemands récupérèrent très vite ce nouveau moteur et l'envoyèrent en Allemagne pour le faire expertiser par leurs techniciens. Je ne sus malheureusement le dénouement de cette affaire que cinquante ans plus tard, mais ceci est une autre histoire...



Photo 2 : fin mai 1944. Il ne faisait pas bon se promener sur les routes de repli de l'armée allemande, continuellement mitraillée par les chasseurs anglais et américains. Ce groupe de jeunes authonnais s'était regroupé dans ce coin tranquille dans le chemin de la Chesnais.

Le printemps 1944 se passa à attendre le débarquement. Il devenait de plus en plus difficile de circuler de jour et les camions Allemands évitaient de se montrer sur les routes. Les jeunes d'Authon furent convoqués à la mairie pour aller réparer l'aérodrome de Verneuil sur Avre. Le camion à gazogène qui devait les transporter partit d'Authon avec 22 jeunes. Un Allemand était dans la cabine, à côté du chauffeur. A chaque montée, le camion poussif roulait très lentement et un jeune descendait et allait se cacher. En arrivant à Verneuil sur Avre, un seul requis était dans le camion. C'était le fils de notre garde-champêtre qui avait eu peur de représailles pour son père.

Quand à moi, je ne pris pas le camion. J'étais parti à vélo à Miermaigne chez mes grands-parents. En arrivant, je cachai mon vélo dans le garage de mon grand-père et pris possession de ma chambre. J'avais mis mes grands-parents au courant de la situation et ils m'approuvaient. Une heure plus tard, un officier et deux soldats Allemands se présentèrent à la porte de la maison. Je les aperçus et je descendis précipitamment à la cave. Ma grand-mère sortit le vélo et le mit discrètement dans le petit pré au bout du jardin. Je sautai sur mon vélo et regagnai Authon. Nous avions tous pensé que les Allemands me recherchaient pour m'arrêter, mais ils avaient seulement un billet de logement et ils prirent la chambre que je devais occuper moi-même. Il y avait eu plus de peur que de mal. Les jours suivants, je restais planqué dans ma chambre. Pour les

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

copains d'Authon, j'avais disparu, mais rien ne se passa et il n'y eut aucune arrestation, les Allemands étant occupés à des événements plus sérieux qui se précisaient : les bombardiers Américains et Anglais étaient de plus en plus nombreux.

Un matin, alors que nous les suivions des yeux dans le ciel, nous avons vu une forteresse volante décrire une grande courbe et faire demi tour. En passant au-dessus des Montchattons. Elle largua deux grosses bombes de 500 à 1000 kg qui tombèrent à 100 mètres de la ferme, faisant deux énormes cratères de 5 à 6 mètres de profondeur dans le champ voisin. Il n'y eut pas de blessé, mais nous avons appris plus tard que la forteresse s'était abattue dans le région d'Illiers et c'est avec tristesse que nous avons pensé à ses occupants. Nous savions par la BBC que le débarquement se ferait dans peu de temps. Mais où aurait-il lieu ? Sans arrêt, les tracts nous préparaient à ce grand jour. Les messages personnels à la BBC étaient plus nombreux et nous les écoutions sans rien y comprendre. Les Allemand devenaient de plus en plus nerveux.

6 Juin 1944 : enfin, le débarquement sur les côtes de Normandie



ENFIN LE GRAND JOUR ARRIVA !

A 5h30 du matin le 6 Juin 1944 se fit entendre en direction de la Ferté Bernard comme un ronflement inhabituel, un bourdonnement lointain. On avait l'impression que la terre tremblait, c'était comme un grondement, un roulement de tonnerre ininterrompu. On ne savait pas encore où avait lieu le débarquement tant souhaité, mais il se passait quelque chose. Nous écoutions sans arrêt la BBC qui enfin nous apprit que le débarquement avait eu lieu sur les côtes normandes : tout le monde était fou de joie. Les Allemands eux, étaient tous en état d'alerte générale et se tenaient prêts à partir. Ils savaient tous qu'ils monteraient très vite vers les côtes et que le grand combat approchait. Leur départ eut lieu le lendemain. Les colonnes de camions se formaient dans les rues d'Authon. A l'atelier, les camions furent chargés rapidement. Un soldat Allemand d'origine Autrichienne qui nous connaissait bien me confia que pendant la nuit une bagarre avait eu lieu au nid des bois entre des soldats fanatiques et des soldats embrigadés de force. Un Allemand avait été tué d'un coup de revolver et avait été enterré discrètement de nuit à l'angle du petit champ de M. Brunet. Il m'expliqua où il l'avait enterré.

Une vingtaine de camions stationnaient dans le pré de M. Desgrange, avenue de la gare. Ils se mirent en route rapidement. Tous les soldats couraient, criaient. Les chefs hurlaient des commandements que les soldats, surexcités, exécutaient nerveusement. A l'atelier, un soldat géant, aux cheveux blancs coupés en brosse, ne parvenait pas à sortir en marche arrière son camion de l'atelier tellement il était désespéré. Mon père dut prendre sa place au volant et reculer l'engin dans la rue : l'Allemand était complètement affolé.

A midi, tous les camions étaient partis. Ils prirent la direction de Nogent Bellême : ils montaient en renfort sur les côtes de Normandie. Dans la forêt de Bellême, les chasseurs Anglais les attendaient. Les Allemands connurent leur premier carnage car les chasseurs Anglais tournaient sans arrêt sur le secteur et faisaient des cartons sur tous les véhicules. Ils se relayaient au-dessus de cette forêt par escadrille entière et verrouillaient inlassablement les convois qui montaient en ligne, semant la mort et la terreur parmi les troupes envoyées en renfort : la guerre est tout de même une chose horrible.

Dans la soirée, nous avons eu des nouvelles du débarquement : l'opération Overlord était commencée. Nous apprîmes bientôt les noms de code où avaient lieu les débarquements : Utah, Omaha, Gold, Juno, Swad. Beaucoup de divisions et régiments Anglais et Américains débarquaient sur ces plages.

A Ste Mère l'Eglise, des parachutistes par milliers coupaient les routes du Cotentin avec la 82ème et 101ème division US. Plus de 5000 navires participèrent au débarquement depuis les gros croiseurs lourds jusqu'aux petites unités réquisitionnées pour le débarquement. La chasse Allemande était

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

complètement inexistante. Dans ces moments cruciaux et difficiles pour leurs armées, je me suis toujours demandé par quel miracle cette armada de 5000 bâtiments n'avait pas été décelée par les radars ou l'aviation Allemande et par quel miracle les états majors Allemands, qui n'étaient pas des amateurs, ne se s'étaient pas aperçus du départ de ces convois monstrueux et des immenses caissons qui formèrent les ports du débarquement de gros matériel. Il est vrai que le maréchal Romadamel, un des meilleurs officiers supérieurs Allemand, était parti en permission en Allemagne. Il avait jugé que le temps exécrationnel qui régnait sur tout le littoral ne permettait pas un débarquement immédiat. Il en avait profité pour aller se reposer dans sa famille.

A Authon, nous redoutions les combats qui, obligatoirement, se feraient dans la région au passage des troupes alliées : chaque famille creusa sa tranchée personnelle. La nôtre fut creusée le long du mur longeant la route de la Moisantière et recouverte de rondins disposés en travers. Là au moins, on était à l'abri des balles. Elle mesurait 6 mètres de long, avec une sortie et des marches de chaque côté. Les Familles Challier et Morin en creusèrent une dans le jardin de la Tour, rue du Cimetière. La plus belle, sans aucun doute, a été celle construite par les entreprises Alcover. Elle faisait deux mètres de profondeur sur une quinzaine de mètres de long, avec une sortie et des marches aux deux bouts. Elle était située à 50 mètres de la mare de la Moisantière. Elle était recouverte par de gros chênes, disposés en travers, sur une hauteur de 2 à 3 mètres de haut. Cette tranchée aurait pu subir les plus gros bombardements sans aucun risque pour les habitants du quartier.

A chaque passage d'avions, Madame Morin, qui avait une peur terrible, sortait en courant de son café avec son petit sac et un paquet de papiers personnels et courait se terrer dans la tranchée de l'hôtel de la Tour. Pour nous amuser, nous lui faisions souvent une fausse alerte : « attention, les avions, ils piquent, ils piquent » Et on voyait, à notre grand amusement, notre brave mère Morin sortir en courant ses sacs à la main et courir au plus vite à la tranchée.

Nous savions que le train de munitions allait sauter d'un moment à l'autre. Nous savions par M. Duquény, que l'attaque des chasseurs se produirait vers 13h20, avant l'arrivée des ouvriers de la scierie et du silo. Cela ne tarda pas. Le lendemain du débarquement, le 7 Juin 1944 à 13 h 20, 7 chasseurs Anglais, dans un vacarme effrayant, firent plusieurs passages en rase motte au dessus des wagons de munitions. Tout le monde s'écarta de cette zone. A chaque passage, les rafales de mitrailleuses se mirent à claquer dans un énorme bruit. Après quelques passages, les wagons prenaient feu et explosèrent, expédiant à plus de 100 mètres, des morceaux de ferraille et des paquets de poudre de 40 cm de long provenant des obus et mettant le feu partout. Comme tout le monde, je m'éloignais en courant de ce coin devenu dangereux. Je courus par le cimetière et me planquai derrière une grosse trogne, de l'autre côté de la route. Très vite, mon père me rejoignit. Les wagons de munitions sautaient de plus en plus nombreux et plus fort. Nous avons couru dans le champ pour nous éloigner plus loin. Une haie barra ma fuite : trois

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

rangées de fils de fer barbelés. Je pris mon élan et sautai cet obstacle imprévu. Mais je restai accroché par mon pantalon, aux fils de fer. Impossible de me décrocher... Et les avions frôlaient les cimes des arbres en virant. Cela me paniquait encore plus. Je réussis à me dégager et courai jusqu'au chemin de la Chesnaye. Une belle ligne droite s'ouvrait devant moi. Je courais comme un fou. A chaque passage de chasseurs Anglais je me plaquais au sol. J'ai fait une bonne dizaine de mètres de plaquage : j'aurais fait un bon rugbyman ! Je suis certain que les pilotes dans leurs avions devaient bien rire en me voyant et pourtant je n'avais rien à craindre : ils ne venaient pas pour moi. J'arrivai chez la famille Brunet qui était réunie dans leur cuisine. Ils étaient tous très inquiets pour les habitants d'Authon. J'étais complètement paniqué. Je me mis la tête sous le robinet de la cuisine et je repris enfin le contrôle de mes nerfs mais j'avais eu une sacrée frousse. Une violente colique me rappela à l'ordre. Je partis très vite et m'isolai plus loin, sous un gros poirier, dans le champ voisin. J'étais à peine installé, que des nuées de ferrailles, dans un sifflement insupportable, s'abattirent sur le poirier, je repartis aussitôt vers les bâtiments protecteurs.

Au dessus d'Authon, un énorme et lourd nuage noir de fumée s'épaississait. Je refis le trajet dans l'autre sens. L'attaque était terminée mais des flammes immenses s'élevaient au dessus du village. Le chantier des Ets Alcover était en feu, un immense brasier s'élevait dans tout le quartier, gagnant les maisons alentour. Très vite, les secours s'organisèrent. Les pompiers d'Authon, Soizé, la Bazoche et Beaumont arrivèrent et firent la part du feu. La vieille pompe à bras d'Authon fut installée dans la cidrerie Grémillon. Un robinet d'eau existait au pied de la gare, ravitaillé par le château d'eau de la SNCF. Très vite, une chaîne avec des seaux et des arrosoirs se forma du robinet à la pompe à bras. Les éclats d'obus volaient de tous côtés. Nous avions tous protégé nos têtes avec des casseroles et autres objets de cuisine pris à la hâte dans les maisons environnantes. Je me retrouvai au beau milieu de la place de la gare, une écumoire sur la tête et faisant la chaîne avec des dizaines d'authonnais. Tout le monde faisait la chaîne : hommes, femmes, gamins. Toutes les bonnes volontés d'Authon étaient là. A l'instant où je passai mon seau à mon voisin, un morceau d'obus fumant tomba dans le seau, m'égratignant au passage. Malgré cette pluie de ferraille brûlante, qui par terre fumait encore, pas une personne de la chaîne ne partit et, par une chance extraordinaire, il n'y eut aucun blessé.

Le feu de toiture de la cidrerie Grémillon était enfin éteint. Nos efforts se dirigèrent dans le chantier en flamme. Le côté droit du chantier, situé de l'autre côté du chemin de la Moisantière, n'était pas touché par l'incendie. La gendarmerie de la Bazoche rassembla une trentaine de volontaires pour tenter d'écarter les belles billes de bois, bien rangées par piles sur plusieurs mètres de haut. Très vite la chaleur devint insupportable et nous avons dû abandonner cette partie du chantier épargnée jusqu'ici, mais qui très vite flamba à son tour. Les explosions continuèrent, sans cesse, mais semblaient diminuer d'intensité. Tout le chantier brûlait. Les obus, en explosant, projetaient des poignées de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

poudre, grosses comme des spaghettis et longues de 40 cm, par paquets entiers, et qui s'enflammaient à 100 mètres des wagons sautant les uns après les autres. Les explosions se ralentirent et on put avec précaution pénétrer dans le silo. Quelques courageux avaient éteint un début d'incendie dans le haut du silo pendant que les explosions étaient les plus fortes. Toute la nuit, le chantier a brûlé au milieu d'une immense lueur et d'une fumée étouffante pour les sauveteurs venus de partout.

A deux heures dans la nuit, un avion de reconnaissance vint contrôler le sinistre. Il repartit satisfait : le travail des chasseurs Anglais avait été parfait. Toutes les munitions avaient sauté, mais sans un blessé parmi la population. C'était, après tout et malgré les dégâts, du beau travail. Les alliés qui viendraient nous délivrer plus tard, ne seraient pas arrêtés par les munitions stockées à Authon. Pendant plus de 10 jours, personne ne put s'approcher des wagons détruits. De temps à autre, une explosion soulevait encore des débris de ferraille.

Derrière l'atelier, sous un petit hangar en tôle, nous devions retrouver une poule de la maison, tuée par un éclat d'obus de 20 cm de long qui avait découpé, en tombant, la tôle de la toiture. Malheureusement, le dimanche 18 Juin, dans l'après-midi, trois jeunes garçons d'Authon, Jean Galais, Paul Tilly et René Travers, qui voulaient récupérer des douilles d'obus, en tapant sur les rails pour dégrafer l'ogive d'un obus, le firent exploser entre leurs jambes. Ils furent tous affreusement blessés et transportés d'urgence à la clinique St Jean de Nogent-le-Rotrou. Le père de Galais resta avec son fils à la clinique pendant plus de 10 jours. Il subit pendant cette période beaucoup de bombardements qui visaient la gare et le trafic ferroviaire sur la ligne de Chartres - Le Mans. Il dut transporter d'urgence son fils et d'autres blessés dans les abris de la clinique, situés à moins de 100 mètres du réseau ferroviaire.

Le 14 Juin, les chasseurs Anglais mitraillèrent encore la ligne de chemin de fer d'Authon et une voiture particulière, route de St Lubin, faisant un tué et blessant une femme.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 3 : carcasses du train de munitions après destruction par les chasseurs anglais.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

A cette période, rien ne devait circuler sur les routes et toutes les réserves de chasseurs Anglais et Américains, faisaient sauter tout ce qui bougeait sur les routes. Les renforts Allemands eurent beaucoup de difficultés pour rejoindre les plages de débarquement.

Les chasseurs Looked à deux fuselages, étaient certainement les plus actifs et quand quelqu'un criait :

« Attention voilà les deux queues ! », tout le monde se planquait dans les abris.

Dans beaucoup d'endroits, les camions Allemands furent attaqués par des groupes FFI et bien des engins Allemands sautèrent sur les mines disposées sur les routes. C'est à cette époque que tous les jeunes furent réquisitionnés par les Allemands pour creuser des tranchées de chaque côté des routes de repli de l'occupant.

Un lundi matin, nous avons été convoqués par M. Chevreau à la mairie d'Authon. La convocation précisait : "se munir de pioches, de pelles pour des travaux de terrassement". Evidemment, nous n'étions pas d'accord pour travailler pour les "frisés" et nous sommes arrivés une vingtaine de jeunes, à la mairie, à l'heure prévue, munis de petits râtaux et de petites pelles de jardinage pour enfants. M. Chevreau, le maire, remarqua très vite nos outils. Il était très soucieux. Il prit la parole et nous dit simplement :

« Je vous comprends. Je suis d'accord avec vous, mais imaginez que les Allemands vous fassent creuser les tranchées avec vos outils, qu'ils mitraillent quelques récalcitrants et qu'ils en envoient certains en camion vers d'autres secteurs, vous serez bien avancés. Croyez-moi, rentrez chez vous et demain matin à 8h, revenez avec le matériel nécessaire. Il faut à tout prix commencer le travail pour éviter les ennuis. »

Et il continua plein de sagesse en nous disant :

« Il n'y a pas eu trop de problèmes à Authon, évitons à tout prix d'exciter ces messieurs. »

Le lendemain matin, nous étions tous là avec des pioches et des pelles en état. Le travail consistait à faire des tranchées de 2 mètres de long et 2 mètres de profondeur, avec 2 entrées et des marches avec une sortie de la tranchée à 90°. Je faisais équipe avec R. Noël et nous devions faire une tranchée par jour. Elles étaient creusées en quinconce, tous les 100 mètres, du côté droit et côté gauche de la route. C'était un sacré boulot. Je creusais la première à la sortie d'Authon, au bout du jardin de l'hôpital. Nous étions d'accord, avec mon collègue qui était maçon, pour faire du beau travail.

Avec l'aide d'une équerre, d'un niveau et d'un outil à lisser, nous avons bien équerré notre tranchée, bien lissé la terre et tracé les marches bien régulièrement. Bref du travail bien fait.

Evidemment, nous avons mis huit jours à la faire, mais nous désirions faire savoir aux Allemands que les Français savaient faire du beau travail. Nous étions dirigé par Monsieur Galoup, chef cantonnier et le brave père Chevée notre cantonnier. Il avait coupé une baguette de coudre de 2m de long et

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

traçait à l'endroit voulu la tranchée à creuser. A chaque tranchée, la baguette était coupée de 4 à 5 cm. Au bout de quelques jours, il constata, avec étonnement, que les tranchées à 1 Kilomètre paraissaient moins longues que les premières. Il mesura avec sa baguette la dernière tranchée tracée et il dut reconnaître que ce n'était qu'une illusion. La deuxième tranchée que je dus creuser était située dans le champ en face de la ferme de Monsieur Bourguet, à la Blottière. Il y avait dans le champ, une dizaine de vaches bien paisibles qui broutaient au loin. Je revins, quelques moments plus tard, trouver ce brave père Chevée, le prévenant qu'il y avait un taureau dans le champ et que j'avais dû sauter la clôture en vitesse pour ne pas être encorné. Il fut très surpris et me dit simplement :

« Bon, ben on va la faire un peu plus loin. »

Nous nous sommes aperçus très vite que les Allemands ne nous surveillaient pas.

Un après midi, tout le groupe est parti "en vacances". Nous avons décidé de visiter toutes les fermes des alentours et nous sommes tous partis en direction de Soizé, abandonnant notre travail. Dans toutes les fermes, nous étions invités à boire un coup de cidre, un café, ou une petite goutte. A la fin de la journée, nous étions tous très gais et nous terminions la ballade chez Monsieur Pigéard à Malaise. Il remarqua tout de suite que nous étions tous "bien partis" et nous offrit à tous un verre de vin :

« Ça vous donnera des forces pour faire les tranchées », ajouta-t-il.

Mon ami Claude était "très échauffé". Il courut après un canard et le suivit au milieu de la mare. Il avait de l'eau jusqu'au ventre. Il sortit de la mare et ce n'est qu'après plusieurs centaines de mètres qu'il s'aperçut qu'il était tout mouillé. Sans hésiter, il enleva ses vêtements et les fit sécher au bout d'un bâton. Il est revenu ainsi complètement à poil jusqu'au chantier. Il portait ses vêtements comme une bannière et nous le suivions tous en chantant des chants religieux. Jamais procession ne fut si bizarre dans la commune de Soizé. Le lendemain, nous avons tous décidé de faire prendre une bonne cuite à notre brave père Chevée.

Un fermier, monsieur Bourguet, avait du bon cidre. A tour de rôle, nous lui achetions un litre. Nous en buvions un bon coup, à même le litre et en offrions à tour de rôle à notre surveillant, qui avait toujours très soif. Au bout d'une heure, il avait trinqué avec tous les terrassiers : il était complètement ivre. Il venait toujours avec une petite remorque à deux roues et nous l'avons chargé dans la remorque ; comme il était très grand, les jambes et les bras dépassaient de chaque côté. C'est dans cet équipage que nous sommes tous rentrés à Authon, en chantant à tue-tête. Arrivés à la porte de sa maison, nous l'avons transporté dans sa chambre, complètement inanimé et l'avons mis au lit, prétextant une maladie subite. La brave Madame Chevée était désolée de voir son pauvre mari si malade. Plus tard, il raconta à sa femme qu'un avion Anglais avait piqué sur le chantier et nous avait mitraillé. C'est ce qui l'avait rendu malade. Je ne pense pas que Madame Chevée ait été dupe de cette explication...

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Un autre matin, nous avons confectionné des mirlitons dans de petites branches de saule. Après une rapide mise au point de nos instruments, nous sommes tous rentrés dans la grange de monsieur Bourguet. Une grosse poutre centrale supportait la toiture. Tous se hissèrent sur cette estrade improvisée et nous avons organisé un petit concert de mirlitons. En bas, je dirigeais l'orchestre qui produisait une cacophonie épouvantable. Nous étions en pleine répétition quand la porte de la grange s'ouvrit. M. Galoup, notre chef des terrassiers, apparut rouge de colère. Il nous cherchait depuis une heure et nous retrouvait en pleine répétition musicale. En l'apercevant, je mis un doigt sur ma bouche et lui chuchotais :

« Chut, silence, nous répétons la 4^{ème} symphonie de Mozart en ut mineur. »

Tout le monde éclata de rire et il partit furieux, nous menaçant de sanctions terribles.

Le 6 Juillet 1944, dans la matinée, un bombardier léger Anglais fit un passage en rase motte au-dessus de la gare d'Authon. Un copain, qui le regardait passer, vit nettement le pilote lui faire de grands signes de la main. Il fit un tour et revint de la direction de Coudray. A plus de 1500 mètres de son objectif, il lâcha sa bombe qui tomba en plein dans le mille, dans la cave de la gare qui fut réduite en un amas de pierres de un mètre cinquante de haut. Un véritable artiste ce pilote. Une seule bombe et l'objectif était atteint. Madame Perrault et sa fille, qui avaient eu le temps de se réfugier au café de la gare, ne furent pas blessées. Vraiment du beau travail. Mon copain, "Microbe", qui regardait l'avion Anglais survoler la gare, n'eut pas le temps de se planquer. Il vit celle-ci dans un nuage de poussière et il reçut dans le dos la brouette de fer de la gare : c'était mauvais la curiosité à cette époque là !

La famille Perault était sauve, mais elle avait tout perdu dans ce bombardement. La gare était détruite avec son central téléphonique. Les communications SNCF étaient définitivement interrompues, gênant les transports de troupes Allemandes qui se dirigeaient vers les plages de débarquement.

Mon ami Georges, qui travaillait à cette époque dans un champ entre Coudray et St Lubin, m'a affirmé qu'il avait vu la bombe se détacher à plus de 2 kilomètre de la gare. Elle avait plané jusqu'à son objectif au ras du mur du bâtiment, ce qui expliquait sa destruction complète. Quelle précision, quel artiste ce pilote Anglais. J'aurais bien voulu le connaître pour le féliciter de son incroyable adresse. C'est au retour de notre travail aux tranchées, le midi à Authon, que nous avons appris ce bombardement. Nous n'étions pourtant qu'à 2 kilomètre, mais nous n'avons absolument rien entendu. Un avion Anglais nous avait bien survolé en rase motte, mais il en passait si souvent, que nous n'y avions pas prêté attention.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 4 : 6 juillet 1944 - Bombardement de la gare d'Authon (photos avant et après)

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Notre équipe de terrassement ayant terminé ses quinze jours de travail, une autre équipe nous remplaça, à notre grand soulagement. Nous n'avons jamais été payés de nos travaux. Il est vrai que le rendement était médiocre et je classai ces 15 jours de travail dans la catégorie « vacances ». Des centaines de tranchées furent creusées sur le bord des routes, mais elles ne servirent à rien dans notre région. Les Allemands se retirèrent très vite, sans combattre, de notre secteur.

Pendant plus de deux mois, des combats acharnés entre soldats alliés et Allemands se poursuivirent. Des milliers de soldats, de toutes nationalités, tombèrent entre les côtes de la Manche et notre région. Des camions Allemands, en repli, roulaient toute la nuit. Un soir un convoi de chars Allemands Panzer, traversa le village. Ils montaient, en ligne, par les petites routes. Ces chars étaient les derniers sortis des usines Allemandes. Le convoi passa sans encombre dans un bruit infernal. C'était la fameuse division Panzer Leer, stationnée au Mans, qui fonçait vers les plages.

Le lendemain, trois soldats Allemands se présentèrent à l'atelier. Ils nous demandèrent des feuilles de joints et de la pâte à joint. Ils s'expliquaient par signe ou par dessin. Très vite, j'appris qu'un gros char PANZER était en panne et qu'il était camouflé dans le chemin de M. Vasseur, route de Nogent. J'allais discrètement le voir. Il était tout neuf et faisait partie du convoi passé la nuit. Les trois occupants du char bricolèrent toute la journée sur le moteur qui, soit disant, avait des fuites d'huile. Le chef du char et ses deux camarades cherchaient à parler mais comment se comprendre quand on ne parle pas la même langue ?

J'avais la nette impression qu'ils gagnaient du temps et n'étaient pas pressés de rejoindre la colonne de chars qui se dirigeait vers les côtes. Ils cherchaient à se planquer définitivement et à plaquer l'armée Allemande. Mais c'était très délicat. J'imaginai déjà me mettre d'accord avec eux, leur dire de me suivre, prendre mon vélo, leur indiquer une planque dans les bois de la commune et les cacher tous dans les fermes en attendant l'arrivée des alliés dans notre pays. Quel beau coup ça ferait. J'en parlai à mon père qui n'était pas très emballé par mon idée de planquer un char tout neuf et son équipage. Mon petit plan n'avait que peu de chance de réussir. Pourtant les trois Allemands insistèrent. Mais comment connaître leurs intentions réelles ? C'était très délicat, très tentant et très risqué.

Je me voyais déjà remettre ce char tout neuf aux Américains quand ils arriveraient dans notre région. Je n'eus pas ce mal. Une voiture d'officiers Allemands repéra le char. Il fut très rapidement réparé, et pour cause : il n'avait rien ! Le char repartit direction Nogent, sous la surveillance de leurs officiers. Comme j'ai regretté de ne pas savoir parler Allemand : j'aurais pu faire un beau coup. Piquer un char Allemand tout neuf avec ses trois occupants qui ne demandaient certainement pas mieux.

Fin Juillet 1944, la débâcle Allemande se précisait. Des véhicules de toute sorte défilaient chaque nuit en direction de Chartres et Paris. Une nuit, un

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

convoi s'arrêta dans les rues d'Authon, lesquelles étaient envahies de camions pleins de soldat, de canons, d'automitrailleuses. Ce convoi était arrêté au milieu du village. Heureusement qu'il faisait nuit, sans quoi les chasseurs Anglais auraient fait un carton en pleine ville. Nous les regardions, cachés dans le hangar, derrière les grilles donnant sur la route de Nogent.

Mon père, en chemise, s'était planqué derrière un gros pilier d'entrée du garage et il les observait, très satisfait de leur débâcle.

Un ordre bref et tous les Allemands descendirent des camions et vinrent s'asseoir sur le petit mur qui fermait le garage. Ils bavardaient tranquillement. Il faisait un clair de lune superbe. On voyait presque comme en plein jour. Ma mère, ma soeur et moi avions eu le temps de rentrer à la maison. Mon père, derrière le pilier, n'osait plus bouger. Si les Allemands, devant la grille, à quelques centimètres de lui, l'avaient aperçu, ils lui auraient sans doute demandé quelques explications. Il resta figé derrière ce pilier pendant plus d'une heure, dans une immobilité complète. Il était en liquette et il commençait à avoir froid. La situation était plutôt cocasse. De temps à autre, un soldat Allemand allumait une cigarette, bavardant avec ses copains. Au bout d'une longue heure d'attente, les soldats remontèrent dans leurs véhicules et le convoi repartit sans histoire vers un destin qui n'était sans aucun doute pas très brillant pour eux. Mon père put enfin quitter son pilier et rentrer à la maison. Il pestait contre les soldats qui lui avaient fait monter, une garde involontaire, en chemise, derrière ce pilier. Nous avons malgré tout bien ri de sa mésaventure.

Les troupes Allemandes se repliaient sans cesse dans une pagaille qui s'amplifiait d'heure en heure. Où était donc la brillante armée Allemande qui défilait au pas de l'oie sur les champs Elysées à Paris en 1940 ? Au début, ils passaient en camions, en voitures militaires, puis vinrent des voitures civiles, volées en cours de route. La pagaille s'accroissait sans cesse. Ils passèrent en carriole à chevaux, à vélo et même à pied. Beaucoup avaient abandonné leurs armes et se sauvaient à tout prix. Tous les jours, ils rentraient à l'atelier par dizaines. Ces soldats indisciplinés, fourbus, abandonnés par leurs chefs, cherchaient partout des bicyclettes.

« Fährad, Fährad », criaient-ils menaçants.

Ils fouillaient partout, dans les ateliers, dans les jardins, j'avais pris la précaution de cacher nos trois vélos sous les grosses branches des artichauts, au fond du jardin. Ils étaient vraiment invisibles et restèrent bien tranquilles, attendant des jours meilleurs et le départ des "Frigolins".

Un soir, un groupe d'Allemands arriva à l'atelier, en poussant une voiture civile en panne.

« Auto kaput, reparatur bitte. »

C'était une 301 Peugeot. La dynamo ne chargeait plus. Mon père brancha le chargeur sur la batterie et fit semblant de bricoler la dynamo. Les Allemands attendaient anxieux et impatients de repartir. La batterie s'était un peu rechargée et le moteur démarra au quart de tour. Tous s'engouffrèrent dans la voiture. Le chauffeur remercia mon père avec des "Dankeschen, Dankeschen"

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

sans fin...

« Pas de quoi, mon Con ! », répliqua mon père avec un grand sourire, y a pas de quoi ! »

Et la voiture repartit à toute vitesse. Comme par hasard, quelques kilomètres après, la voiture retomba en panne de batterie et les Allemands reprirent la route à pied, comme beaucoup d'autres.

Un après midi, un officier escorté de deux soldats en armes, fit irruption dans le bureau. C'était un officier de haut grade. Il parlait un Français impeccable. Il salua mon père et dit calmement :

« Je cherche une carte de la région s'il vous plait. »

Evidemment nous n'en avons pas. Il regarda les papiers et catalogues rangés sur une petite étagère à l'entrée du bureau et aperçut un paquet de cartes routières.

« Ah, voilà ce que je cherche », et il prit le paquet de cartes de la région.

Mon père les lui retira brutalement des mains.

« Ces cartes sont personnelles et ne sont pas à vendre. »

Poliment, l'officier dit à mon père :

« Je vous les achète, et il sortit de sa vareuse son portefeuille

- Elles ne sont pas à vendre » répéta mon père et il reprit les cartes.

L'affaire ne s'arrangeait vraiment pas.

Mon Père était têtu comme une mule. Alors, l'officier sortit calmement son revolver et sans se départir de son flegme, dit froidement :

« Monsieur, c'est la guerre, j'ai besoin de ces cartes pour sauver mes hommes et les ramener vers Paris. Je les prends. »

Mon père était de plus en plus furieux. Avec ma mère, je m'interposai entre mon père et l'officier, pris les cartes et les lui donnai. Mon père, fou de rage, lui cria :

« Et bien prenez les mais c'est bien contre mon gré. Vous me les volez, vous êtes un voleur. »

L'officier sortit, très calme, ramassa son revolver et alla rejoindre un groupe de soldats qui attendait dans la cour, tout en consultant les cartes.

« Tu es complètement fou de tenir tête à ces soldats, dans les conditions actuelles. Pour quelques cartes, cela n'en valait pas la peine, tu aurais pu te faire descendre », dit ma soeur furieuse.

Si nous étions tombés sur des SS, ils auraient trouvé la solution très vite avec leurs armes. Il fallait vraiment être idiot pour tenir tête dans ces jours difficiles à des groupes de soldats pris de panique et se sauvant par tous les moyens devant l'avance irrémédiable des alliés.

Toute la journée, des troupes sans chef, indisciplinées, se replièrent en direction de Brou et Chartres. A l'entrée d'Authon, une carriole chargée de quatre soldats armés, et tirée par un gros percheron montait lentement vers le milieu du pays. Un F.F.I., M. Duquesnay, revolver au point, sauta sur le marche pied de la carriole et menaçant, leur cria :

« Haut les mains ! Rendez vous ! »

Très calme, un soldat le regarda et, brandissant sous le nez de M.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Duquesnay un énorme pistolet, le fit descendre rapidement de son marche pied. Le 6-35 ridicule ne l'avait même pas effrayé et le brave monsieur fit une retraite instantanée sans demander son reste puis tranquillement la carriole et son chargement continua son chemin. En face, sur la place du Puit de la Botte, une quinzaine de soldats, avec un tas de valises, attendait un camion pour les évacuer. C'étaient des Allemands de la gare du Mans qui s'étaient sauvés à pied devant l'arrivée imminente des Américains. Les alliés n'étaient plus très loin et les chars de Patton fonçaient sur les territoires libérés par les troupes en fuite. Le gros de l'armée Allemande était passé. Quelques petits groupes, en désordre, s'éparpillaient encore sur les routes.

Le 11 Août, les choses devinrent plus sérieuses. Les Allemands braquèrent aux carrefours d'Authon des canons anti-char de 88. Les fameux canons à tir rapide anti-char. L'un prit position au carrefour de la Tour et contrôlait l'avenue de la Gare et la route de Nogent. Une quinzaine de soldats s'activait autour de l'engin et les caisses d'obus se déchargeaient. Le coin devenait mauvais. Cette nuit là, tous les habitants d'Authon, partirent coucher en campagne. Je me retrouvais dans une ferme, la Grande Norière, avec une trentaine de personnes d'Authon. Nous étions tous très heureux de l'arrivée prochaine des Américains, mais soucieux de la tournure que prendraient les prochains jours et des combats qui se produiraient sans doute possible dans notre région. Tout le monde mangea à la même table de batterie, installée dans la cour de la ferme, le repas servi à la hâte par les fermiers. La nuit fut malgré tout très calme et tous les gens d'Authon, en général des jeunes, passèrent une bonne nuit dans le foin du hangar. Mes parents couchèrent avec la famille Sarthous à l'Aulnay des Guinniers.

Le lendemain, je revins prudemment à la maison. Les Allemands s'étaient replié en toute hâte vers d'autres positions. Un silence lourd, angoissant, pesait sur le village. Les derniers Allemands avaient disparu.

Le 12 août, Authon fut délivrée par la résistance qui, mitrailleuse au point et fusil en bandoulière, s'empara du village. Il n'y avait plus un Allemand dans le coin et la prise d'Authon en fut facilitée. Ils prirent position à la mairie et déclarèrent que le village était libéré. A chaque fenêtre, les drapeaux furent sortis et la joie régnait dans tout le village.

Le lendemain matin, des bruits coururent qu'une colonne de chars Allemands se dirigeait vers Authon et qu'ils traverseraient le village. Comme par enchantement, tous les drapeaux disparurent sans exception. Ce 13 Août se passa dans un calme relatif. Quelques petits avions de reconnaissance Américains survolèrent à basse altitude la région, sans aucune riposte de l'armée Allemande qui avait complètement disparu.

On parlait des Américains que l'on avait vus au Mans, à Connéré et même à la Ferté Bernard. Les bruits, les rumeurs les plus folles circulaient sans cesse. La libération était proche. Sans combat, cela semblait invraisemblable. Une patrouille de Jeeps Américaines avait, paraît-il, été aperçue à Courgenard. A Montmirail, on en avait vu un peu partout, et les commentaires allaient bon

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

train.

Enfin, le 14 Août 1944, vers 5h30, trois jeeps d'avant garde, suivies au loin par un char, se présentèrent une à une, sur la route de St Bomer. Elles arrivaient silencieuses, séparées par une centaine de mètres. Les éléments d'avant garde étaient très prudents et craignaient, à juste titre, qu'un SS Allemand se trouve planqué dans un bosquet ou un repli de terrain, ce qui s'était produit à une dizaine de kilomètres de la Ferté Bernard où un char avait été détruit. La première jeep, occupée par un seul conducteur et une mitrailleuse placée sur le capot, fit son entrée à Authon vers 6h. Elle prit la rue de la Gare et alla prendre position au croisement de la route de Nogent et de Beaurmont. Le conducteur en descendit et installa sa mitrailleuse sur le haut du fossé. Bien à l'abri, il pouvait se défendre. Une seconde jeep pris position route de Soizé et une autre à côté de l'hôpital, route de la Bazoche. Le village était inoccupé par les Allemands et le char de tête prit position à l'entrée de la place du pont des Bordes. Rien ne bougeait à Authon, les alliés arrivaient en douceur et attendaient en silence la suite des événements.

Un voisin tambourina à la porte de la maison et cria :

« Les Américains sont arrivés place du Pont des Bordes. »

Je m'habillai en vitesse, fixai mes sandalettes, me coiffai de mon éternel béret et je fonçai en courant par le boulevard des écoles. En débouchant place du Pont des Bordes, j'aperçus un énorme char SHERMAN, qui attendait. Les habitants d'Authon commençaient à entourer le char. La trappe du char s'ouvrit. Deux sous-officiers Américains sortirent du char. Ils étaient sales, mal rasés, fatigués par de longues heures de route, mais heureux. Devant tous ces visages amis, souriants, qui manifestaient une joie folle, les Américains étaient heureux et soulagés. Il n'y aurait pas de combat pour prendre ce village.

Embrassades, poignées de mains, bouquets de fleurs, cris de joie, la population manifestait son bonheur dans une joie indescriptible. J'aperçus un ouvrier de l'atelier, Maurice Laillet et son copain Gilbert Lecomte, qui arrivaient en courant. Je les invitai à venir avec moi sonner les cloches de l'église pour fêter l'arrivée des Américains. Et nous voilà partis, tous les trois, au plus vite vers l'église ! La porte de l'escalier étant ouverte, nous avons grimpé quatre à quatre les marches et sommes arrivés tout essoufflés au pied des cordes. Les cloches se mirent à sonner à toute volée, le plus joyeux carillon de leur longue vie. Pendant une heure, nous avons sonné les cloches, nous étions en sueur, mais tellement heureux ! Une autre équipe arriva, elle nous remplaça et le joyeux carillon continua, pour annoncer aux alentours la merveilleuse arrivée des Américains à Authon.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 5 : arrivée des Américains à Authon-du-Perche, le 14 août 1944.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Vite, nous sommes revenus place du Pont des Bordes. D'autres chars étaient arrivés, des automitrailleuses sur chenilles et des camions remplis de soldats. Un char est parti faire une reconnaissance à Soizé où il fut accueilli à bras ouverts par toute la population. Ce matin là, de nombreuses bouteilles de champagne furent vidées sur le capot des camions et sur les tourelles des chars. Tout Authon fut bientôt envahi par des centaines de véhicules de toutes sortes et par une population folle de joie et reconnaissante pour ses libérateurs. Ces derniers faisaient tous partie de la fameuse division Patton, qui repoussa les Allemands jusqu'à la frontière. Une colonne de chars et de camions prit la direction de la Bazouche et une autre celle de Beaumont. Le flot de véhicules s'écoulait sans discontinuer. Des milliers de chars, de chenillettes et d'énormes camions de ravitaillement défilaient dans les rues.

Au carrefour de la Tour, M. Grémillon avait installé deux grandes bassines, remplies de bouteilles de cidre bouché. Les chars chargés de troupes d'infanterie ralentissaient au virage. Tous ces véhicules étaient chargés d'une dizaine de soldats fatigués, mal rasés mais heureux de leur prouesse et de l'avance très rapide effectuée dans la région où ils ne rencontraient aucune résistance. Avec deux copains, la distribution de bouteilles de cidre commença. Il fallait courir à côté des chars et des camions et lancer les bouteilles que les soldats recevaient avec grand plaisir. Au début, ils hésitaient à les déboucher, mais très vite ils prévenaient les copains par radio et à chaque passage de Sherman ou de camion, les mains se tendaient et on avait besoin de toute notre souplesse et de notre jeunesse pour ravitailler tous ces soldats Américains qui, ce 14 août 1944, crevaient tous de soif.

A un moment, nous avons vu arriver un aviateur Américain en tenue de vol. Il était très fatigué et descendait à pied la rue du cimetière. Il rejoignit une jeep qui stationnait au carrefour et se présenta à l'officier. Il devait être caché dans les bois des Monchattons depuis quelques jours et était très heureux de retrouver ses amis. Nous n'avons jamais connu son histoire. Il monta dans la jeep et se mêla au convoi. Encore un aviateur qui avait eu de la chance de s'en tirer et d'échapper aux Allemands !

Les premiers chars Américains qui arrivaient, avaient tendu à l'avant de l'engin, une grande toile rouge qui se voyait de très loin pour les avions de reconnaissance qui suivaient la progression des avant-gardes alliées.

Chaque jour, la couleur changeait : rouge, vert, bleu, blanc. Chaque équipage avait sa petite collection de toiles. Les petits avions de reconnaissance pouvaient ainsi repérer plus facilement les chars ennemis et les signaler. Quatre petits avions atterrirent dans le champ de M. Guibert. Ils atterrirent sur 50 mètres, se faufilaient entre les arbres et les clôtures. Les pilotes étaient tous des as de l'acrobatie. Comme rien ne se passait dans le secteur, ils se reposèrent un peu. Ils n'avaient pour se défendre qu'un énorme revolver fixé à l'intérieur de la cabine. Evidemment, ils devaient trinquer avec tous les fermiers du coin. Le petit Alinger, qui habitait à côté, eut la joie de faire un petit tour au dessus d'Authon, mais là se termina le baptême de l'air, à notre grand regret.

Toute la journée, une partie de la division Patton traversa notre village.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le virage de la Tour, à côté de notre maison était complètement labouré par les chenilles et à chaque passage un nuage de poussière se soulevait. Le soir, des centaines de Jeeps et de camions stationnèrent dans le grand champ à la sortie d'Authon. Les soldats nous distribuaient des cigarettes, des boîtes de conserves et nous, de notre côté, nous les ravitaillions en bonnes bouteilles, ce qu'ils appréciaient.

Parmi les premiers éléments arrivés à Authon, beaucoup de soldats étaient des noirs. Le soir, on a fêté leur arrivée à l'hôtel de la Tour et chez Madame Morin en buvant bouteille sur bouteille. Les bistrots, ce jour là, firent fortune, et tout leur stock de boisson disparut. Je me souviens entre autre d'un grand soldat noir qui portait un collier d'oreilles qu'il avait coupées aux soldats Allemands, "comme souvenir"! Dans les endroits difficiles, ces soldats devaient être terribles et étaient sans aucun doute envoyés pour dégager les points de résistance. Ça devait être effrayant.

Nous avons eu aussi beaucoup de mal à calmer un colosse qui buvait comme un trou et voulait, à tout prix, se bagarrer pour nous prouver sa puissance. Je lui disais : « Américains et Français, amis, nous ne nous battons pas ensemble ! » Mais il ne comprenait rien et ne voulait rien savoir. Nous l'avons endormi avec quelques verres d'eau de vie du perche. Après, il était doux comme un agneau et voulait embrasser tout le monde. Je n'aurais pas voulu me retrouver en face de lui comme adversaire ! Heureusement, le lendemain, ces premiers détachements repartirent pour d'autres aventures en première ligne.

Après la libération d'Authon, la vie reprit son cours normal

Après la libération, il y eut quelques règlements de compte avec des femmes qui avaient fréquenté les Allemands, ou des personnes qui parlaient trop en bien de l'occupant par peur ou par bêtise. Mais ils furent peu nombreux. Il n'y eut à Authon aucun mouchard ou mauvais Français qui ne dénonça qui que se soit. Le 20 août, j'appris par hasard à la radio la libération de Paris. A l'aide d'une craie, j'annonçai la bonne nouvelle sur le grand portail de la grange de M. Desgrange. Aussitôt, il y eut un attroupement et j'expliquai que je l'avais entendu à la radio et que les éléments avancés de Leclerc étaient arrivés à Notre Dame.

Le lendemain, le gros de la colonne Leclerc traversa Nogent. Avec quelques copains, nous sommes partis à vélo pour les voir passer. Je les rejoignis sur le pont de l'église St Hilaire où ils s'étaient arrêtés. Nous avons discuté pendant plus d'une heure avec tous ces héros dont nous suivions les exploits depuis si longtemps. J'avais 19 ans et j'enviais tous ces jeunes soldats qui participaient à cette glorieuse épopée. J'aurais tant aimé me joindre à eux !

Bernard Avisse faisait partie de cette colonne. Les chefs lui ont accordé une permission et, le soir, il était à Authon où il fut fêté par tous ses copains et amis. Le lendemain, il partit rejoindre avec sa jeep la colonne Leclerc à Chartres.

Quelques jours plus tard, s'organisa à Authon l'envoi d'un convoi, par route et à pied, de plus de 100 vaches, destinées au ravitaillement de Paris. Il fallait une dizaine de volontaires pour les emmener. Il y eut beaucoup trop de partants et je ne fus pas retenu sur la liste. Une dizaine de copains partirent donc à pied, avec le troupeau destiné à l'abattoir de la Villette. Ils parcoururent les 150 kilomètres en une dizaine de jours et arrivèrent enfin à la capitale. Le troupeau traversa Paris sous les applaudissements de toute la population et arriva enfin à la Villette. Sur tout le trajet, ils n'avaient perdu que 4 ou 5 bêtes, tombées accidentellement dans les tranchées creusées sur toutes les routes de repli. Elles furent abattues sur place et distribuées à la population. Les 10 convoyeurs et leur chef, G. Galais, revinrent en stop dans des camions militaires Américains. Ils étaient tous ravis de leur expédition et nous racontèrent leur voyage qui avait tout de même été épuisant.

A la fin du mois d'août, avec mon cousin André Challier, nous avons décidé de monter du ravitaillement aux cousins Avisse à Paris. Nous avons chargé nos vélos d'une vingtaine de kilos de poulets, lapins, légumes, beurre, fromages, et le lendemain à 5 heures, nous sommes partis pour Paris, nos vélos chargés à bloc ! Authon, Chartres, Rambouillet, Versailles, Paris. Le long voyage se passa sans incident. Beaucoup d'autres avaient parcouru ce trajet pendant l'occupation en venant chercher du ravitaillement à Authon. La route était longue mais nous étions jeunes et bien entraînés à la pratique du vélo à cette époque. La saison était belle, nous étions à la fin d'août, qui avait été riche

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

en événements heureux. La route avait souffert du passage de l'armée Allemande en repli, et le passage des chars Américains, Anglais et Français n'avait rien arrangé. A Trappes, nous avons été obligés de parcourir 5 ou 6 kilomètres à pied : la route longeant la voie ferrée était complètement détruite par les terribles bombardements de la gare de Trappes et des voies ferrées. D'énormes cratères se succédaient au milieu de la route et sur les voies. Tout le secteur avait été retourné, broyé par des milliers de bombes de très gros calibre. Les camions GMC de l'armée Américaine qui nous doublaient disparaissaient entièrement dans les cratères, creusés par des bombes d'une tonne. La route était devenue un immense toboggan qui serpentait au milieu d'un paysage lunaire.

Toute la région de Trappes était transformée et dans tout ce désordre circulaient de nombreux convois militaires, des civils à vélo ou à pied, tous guidés par des MP en tenue qui réglaient au mieux la circulation. Nous pensions aux pauvres habitants de la région qui pendant des mois avaient dû supporter des bombardements terribles, de jour comme de nuit. Nous avons enfin rejoint l'autoroute de l'ouest qui était très praticable et nous sommes arrivés à Paris. Nous avons longé la Seine jusqu'à la place de la Concorde, sommes passés devant l'église de la Madeleine et avons enfin atteint la rue Godot de Mauroy. Nous étions très fatigués mais heureux de la bonne surprise que nous faisons à nos cousins Germaine et Marcel ainsi que leur Fils Roger.

Ma Tante était dans sa boutique, elle fut surprise de notre arrivée. Une embrassade générale et nous l'avons amenée à nos vélos, chargés à bloc de ravitaillement imprévu. Elle en avait les larmes aux yeux. Rapidement, nous avons déballé toutes les victuailles et bientôt la table de la petite cuisine fut entièrement recouverte de viande, beurre, légumes et autres denrées qui leur avaient tant manqués pendant quatre longues années. Le soir, nous avons fait un vrai festin, accompagné par de bonnes bouteilles et la soirée fut très joyeuse : mon oncle Avisse était caviste et connaissait les bons crus. Après une bonne nuit, nous avons visité un peu Paris et nous nous sommes baladés à pied jusqu'à la Seine. Que c'était beau Paris sans l'occupant.

Les camions militaires, par convois entiers, circulaient dans tous les sens. Beaucoup se dirigeaient vers l'est car la guerre n'était pas finie et les Allemands, à moins de 100 kilomètre de la capitale, organisaient encore des lignes de défense. Le soir, nous avons assisté à une représentation théâtrale : l'opérette "Ta Bouche" qui était reprise depuis deux jours. La lumière n'était pas encore rétablie et les acteurs, pour jouer, devaient faire appel à des bougies et des cierges pour éclairer la scène. Mais ce n'était que le début de la reprise d'une vie normale.

Pendant la nuit suivante, un ronflement bizarre nous réveilla brutalement. C'était un son irrégulier, saccadé, qui s'accroissait sans cesse et qui s'approchait de Paris. Deux énormes explosions ébranlèrent la nuit si calme et le ciel s'éclaira d'une lumière intense. Le lendemain matin, nous avons appris que deux V.I. Allemands s'étaient abattus dans la banlieue parisienne faisant d'énormes dégâts. La guerre était loin d'être finie. Le lendemain matin de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

bonne heure, nous reprenions nos vélos et quittions Paris. Les vélos déchargés nous semblaient très légers et le retour à Authon s'annonçait sans aucun problème. Nous avons fait trois heureux à Paris et beaucoup de voisins profitèrent de notre petite expédition de ravitaillement. Après 9 heures de route, nous sommes enfin arrivés à Authon au soulagement de tous.

La vie continua plus tranquille. Petit à petit, les lignes de chemin de fer reprirent leurs activités et lentement une vie normale s'installait dans notre village. Et pourtant, la guerre continuait. Les troupes Allemandes reculaient sans cesse et se regroupaient avec l'espoir d'arrêter la formidable progression des alliés.

Toutes les troupes Américaines, Anglaises, Françaises fonçaient en direction de l'Allemagne. La division Patton, qui avait libéré notre région, avançait irrésistiblement, bousculant tout sur son passage.

Pendant ce temps, les divisions du Général De Lattre et De Larminat, débarquées sur les côtes de la méditerranée, fonçaient vers Lyon et venaient renforcer les attaques des troupes débarquées sur les côtes normandes. Nous suivions avec passion sur les cartes les exploits de tous ces braves. Plus ils approchaient de l'Allemagne et plus les combats devenaient durs et meurtriers. Des milliers de soldats des deux camps étaient exterminés. La fin de la guerre semblait proche, mais que de morts, que de destructions.



Photo 6 : Gabriel Challier, chasseur au 6^{ème} Cuirassier, mort pour la France le 27/11/1944 sur le front de Mulhouse.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le 27 novembre, une terrible nouvelle arriva à Authon : Gabriel CHALLIER qui faisait partie de la division du Général De Lattre venait d'être tué aux environs de Colmar. C'était le fils de la famille Challier qui tenait l'hôtel de la Tour, en face du garage. Cette terrible disparition nous consterna tous. Ce fut, dieu merci, le seul soldat du village mort au combat. En 1940, il avait rejoint la zone libre et s'était dirigé vers le Maroc où il s'était engagé dans les troupes Françaises qui s'illustrèrent en Afrique et en Italie et enfin il avait participé au débarquement en Provence. C'était terrible de mourir à 24 ans, à quelques mois de la fin des hostilités ! A la fin de la guerre, son corps fut ramené à Authon où il repose désormais avec les siens.

Le 7 février 1945 : engagement à Chartres pour l'armée

Depuis le passage de la Division Leclerc à Nogent, je désirais ardemment les rejoindre. Mon père refusait énergiquement de me signer mon engagement et son refus m'exaspérait. Une tension avait fini par se glisser entre nous. J'avais récupéré tous les papiers nécessaires à cet engagement mais il refusait toujours de me donner son autorisation. Etant mineur, elle était indispensable. Aujourd'hui, je le comprends beaucoup mieux. Cependant, début février 1945, devant mon obstination, il signa enfin ma demande d'engagement.

Je partis donc avec mes papiers en poche le 7 février 1945 pour le bureau d'engagement de Chartres, situé à côté de la gare. J'ai signé ce jour là un engagement de 3 ans et j'étais très fier de pouvoir enfin rejoindre l'armée.

Avec une vingtaine de jeunes de mon âge, je rejoignis la caserne Marceau. Je fus immédiatement habillé avec des vêtements militaires, dans des dépôts de l'armée qui dataient au moins de la guerre 14-18. Je dois dire que pas un de nous ne reçut la même tenue et cela nous vexa un peu. Je fis connaissance avec mon groupe. Là, la vie militaire commença.

La première nuit, dans la chambrée, il faisait un froid auquel je n'étais pas habitué et je n'ai pas fermé l'oeil. Toute la nuit, j'ai admiré par la fenêtre les clochers de la cathédrale de Chartres avec les petites lumières tout en haut de la flèche. Au petit matin, je me plaignis du froid aux anciens qui regardèrent mon lit en riant :

« Demain, fait comme nous. Couvre ton lit avec tes tenues et couvre le tout avec ta capote et tu n'auras plus froid »

J'ai suivi leurs conseils et la nuit suivante j'étais bien au chaud. Un bleu à bien des choses à apprendre à l'armée !

Les journées suivantes se partagèrent entre corvées de pluches, nettoyage de la caserne et balayage de la cour. Où était mon rêve de sauter dans une jeep ou un GMC et de faire un travail utile et intéressant. Quelques jours plus tard, dans un camion bâché, avec une trentaine de jeunes engagés, je rejoignis Orléans. Il faisait très froid, mais tout le monde chantait les chansons à la mode, et blaguait en admirant nos vêtements militaires usagés et disparates. A Orléans, le camion s'arrêta devant une caserne abandonnée, boulevard de Châteaudun. Les bâtiments avaient souffert des bombardements. Les portes et les fenêtres étaient arrachées, tous les carreaux cassés, la moitié des bâtiments étaient effondrés. On nous logea tous dans une chambrée, la moins soufflée par les bombardements.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 7 : photos de la caserne de Chartres.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Pendant plus d'un mois, nous avons déblayé, remplacé les portes et fenêtres, enlevé tous les gravats qui jonchaient le sol dans tous les bâtiments. Chaque jour, d'autres soldats arrivaient par camions entiers et tout le monde se mettait au travail. Tous les jours, des officiers venaient observer la remise en état des bâtiments et je dois dire que tout le monde y mettait beaucoup de bonne volonté.

Un matin, un camion de carreaux arriva dans la cour pour remplacer, aux fenêtres, les vitres qui avaient disparu. La pose des carreaux était très rapide, on nettoyait l'emplacement avec un racloir, on mettait la vitre en place et avec un pistolet spécial on plaçait, de chaque côté, un petit triangle en acier qui fixait le carreau. On posait le pistolet bien à plat, en appuyant sur la gâchette et le petit triangle s'enfonçait dans le bois. Une fois sur cinq le carreau explosait. Le lendemain, un colonel plus très jeune, "bon pépère" vint nous contrôler. J'avais le pistolet en main et fixais avec beaucoup d'application mes petits triangles de fixation. Il me regardait, sans rien dire. A chaque carreau cassé, je n'osais pas le regarder. C'était un colonel très compréhensif car en partant il me tapa sur l'épaule en disant :

« Continue mon petit gars, je connais le problème. Si tu en casses, on t'en amènera d'autres. »

Ce n'est que quelques jours plus tard que j'apprenais que le colonel en question était le patron d'une grosse maison de matériaux à Orléans et que c'était son entreprise qui fournissait les vitres !

Pendant deux mois, de nombreuses équipes s'activèrent pour remettre en état la caserne qui devait recevoir de nouveaux arrivants. Les lits, les armoires, furent extraits des bâtiments effondrés et remis en état. Chaque jour, pendant plusieurs heures, les sous-officiers nous faisaient faire du maniement d'armes, nous apprenaient à présenter les armes aux chefs et à défiler dans la cour en ordre impeccable. Bref, le B.A.BA d'un bon soldat. Le soir, jusqu'à 22 heures, on avait quartier libre. Je fis connaissance avec la ville d'Orléans, qui avait subi de nombreux bombardements. Plusieurs fois, avec les copains, nous avons assisté à des bals organisés dans le centre ville.

Avec nos tenues militaires de misère, nous n'avions guère de succès auprès des cavalières. Les Américains et les Anglais qui stationnaient à Orléans avaient, avec leurs tenues impeccables, beaucoup plus de chance que nous et nous donnaient un sentiment d'infériorité difficile à supporter. Pendant plusieurs semaines, nous avons regardé dans le ciel l'entraînement de l'aviation Américaine qui s'exerçait au remorquage de planeurs. Nous suivions avec beaucoup d'intérêt leurs évolutions. Au début, chaque appareil remorquait un planeur, puis plus tard, deux planeurs étaient pris en remorque. Au bout du stage, on les voyait nettement remorquer trois planeurs en formation impeccable derrière l'avion remorqueur. Je me suis toujours demandé comment ils pouvaient décoller avec trois planeurs accrochés aux câbles. Il fallait des pilotes expérimentés pour accomplir ces exploits.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Les classes terminées, je fus renvoyé avec une dizaine de copains à la caserne Marceau à Chartres. Dès le lendemain, on nous transporta en camion à Maintenon pour rejoindre un groupe de déminage. Je ne connaissais pas du tout la ville de Maintenon. Je savais seulement que les Allemands avaient installé dans les bois, dans le parc du château et même dans les communs, un immense dépôt de munitions.

J'avais assisté de loin, au moment du débarquement à un bombardement de ce dépôt : il était près de minuit, on entendait à Authon un bruit de bombardement intensif venant de la direction de Chartres. Nous nous sommes tous levés et en haut de la côte du cimetière, nous avons assisté à cette opération de nuit. La lueur était immense et le bruit, quoique lointain, était terrifiant. Ce n'est que le lendemain que nous avons appris le bombardement du dépôt de munitions de Maintenon qui était situé à plus de 80 kilomètres. En arrivant à Maintenon, je me rappelai de cet événement.

Nous avons tous été logés à l'entrée de Maintenon dans un ancien bordel de l'armée Allemande, juste en face de la gendarmerie. Ce n'était pas les chambres particulières qui manquaient et nous étions logés comme des rois. Nous avons déposé nos bagages et le sous-officier qui nous commandait nous a conduit à l'entrée du château de Maintenon en plein centre ville. Le grand portail s'ouvrit sur notre futur lieu de travail. Dès notre arrivée, un sergent qui chargeait un camion de petites caisses qui sortaient des communs du château, nous aperçut :

« Salut les gars, c'est vous les nouveaux ? Avez-vous la trouille ? »

Nous nous sommes tous regardés un peu surpris. A ce moment, il balançait du haut du camion, une mine Allemande, dans notre direction. D'un même mouvement, nous avons tous plongé plus loin, tous aussi effrayés les uns que les autres. Le sergent, lui, riait de bon cœur :

« Bon, vous êtes tous des trouillards, mais vous avez du réflexe, vous ferez bien l'affaire. »

Les présentations étaient faites.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

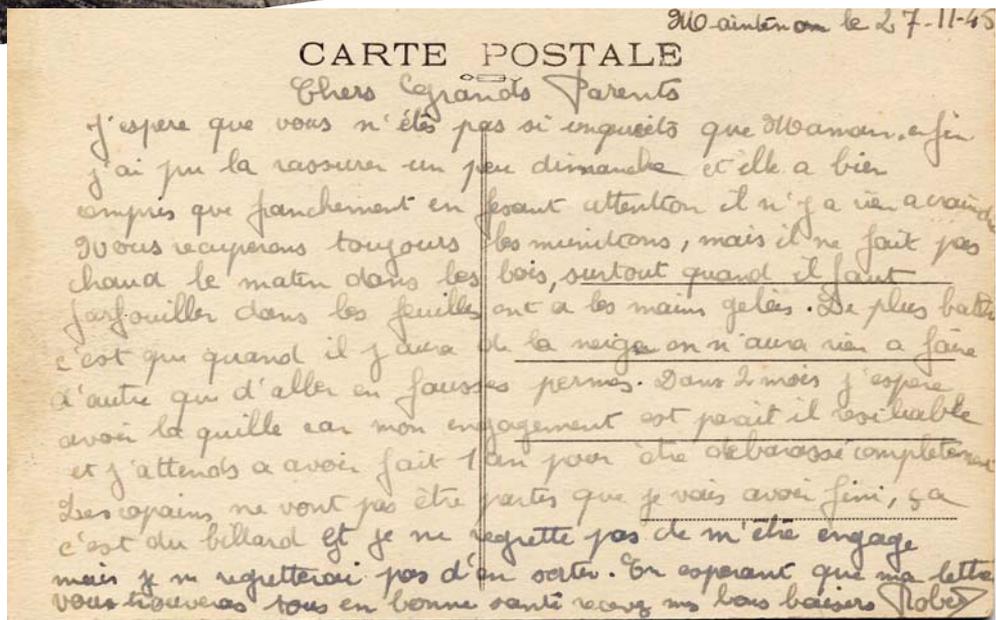


Photo 8 : la région de Maintenon.

Tous les bois sont remplis de munitions, d'obus, de bombes. C'était un des plus gros dépôts de munitions de l'armée allemande.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Il descendit du camion et nous serra la main aimablement, en nous expliquant que la mine n'était pas dangereuse, puisqu'elle n'avait pas de détonateur. Nous avons très peu apprécié la plaisanterie, mais la glace était rompue et très vite nous sommes devenus de bons copains. Il nous a fait visiter le dépôt. Les communs étaient remplis de caisses de munitions, de mines, de grenades à manche, de grenades asphyxiantes... Dans le parc, sous le grand viaduc de Maintenon, des centaines de dépôts de quatre mètres de long sur un mètre cinquante de haut étaient alignés sur plusieurs rangées. Des dizaines de milliers d'obus de tous calibres étaient amoncelés sur des hectares. Dans les bois, des dépôts de toute nature étaient entassés sur les deux cotés du chemin forestier où pouvaient circuler les camions. Quelques uns avaient sauté lors du bombardement et avaient ravagé les alentours, mais le principal était toujours là, innombrable et inquiétant.

Je me suis rendu compte que les violents bombardements que j'avais aperçus quelques mois plus tôt, n'avaient pas servi à grand-chose.

« Vous avez compris ce qu'il vous reste à faire, alors au boulot. Vous pourriez déménager toutes ces saletés. »

Le sergent n'était guère encourageant !

Un autre sous-officier arriva avec un camion plateau Citroën U23 de 2.5 tonnes. Nous étions dans le bain, un peu effrayés, mais nous ne pouvions pas reculer. Le camion se rangea à quelques mètres d'un tas d'obus. Un copain monta sur le plateau et, avec d'innombrables précautions, nous lui passions les obus. Le sous-officier nous regardait avec un sourire amusé :

« Allez les gars, un tous les deux mètres, un deuxième dans le camion. »

Il prit position au pied du tas d'obus et lança son premier obus à son proche voisin qui le rejetait à un autre. Nous faisons la chaîne à une vitesse incroyable. En vingt minutes, le camion était plein à ras bord.

« Voilà comment ça se charge un camion. Vous en avez laissé tomber une dizaine. Vous voyez que ce n'est pas si dangereux que ça, pas un n'a sauté. »

Nous nous regardions, sans rien dire. Ca commençait bien le métier de démineur, mais le baptême n'allait pas s'arrêter là :

« Bon, en route, deux à l'avant, quatre dans le plateau.

- Oui mais il n'y a pas de place ?, dis-je.

- Et bien il faut vous asseoir sur les obus. »

Nous nous sommes regardés sans rien dire.

Et voilà le camion parti. Nous sommes sortis par le porche du château, avons traversé Maintenon en direction de Chartres. Les habitants de la ville connaissaient bien le camion et se rangeaient sagement en l'apercevant.

A 5 kilomètre de Maintenon, en face de Chartrainvilliers, le camion tourna à droite. Un kilomètre après, il y avait un petit bois. C'est là que nous nous rendions avec notre chargement. A 50 mètres dans le bois, se trouvait une clairière avec de grands entonnoirs, tous noircis et roussis par les explosions. C'était dans ce trou que nous déchargions les obus et les munitions. Le camion

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

fut vite déchargé. Le sous-officier tassait les obus à même la terre, lesquels, petit à petit, formaient une petite butte de deux mètres de diamètre où s'empilaient les munitions par rangées.

« C'est là que tout sautera quand il y aura une dizaine de camions déchargés. »

Pendant deux jours, nous avons fait la navette entre Maintenon et le dépôt. Au dernier tour, nous avons emmené un camion de mines, de bandes de mitrailleuses et des milliers de cartouches que le sergent disposait savamment sur le tas de munitions à faire sauter. Un abri de terre avait été aménagé dans un grand talus de terre et de branchages. Il était renforcé par de gros poteaux de bois et des piliers qui rendaient cet abri très solide : Un véritable petit blockhaus.

Le lendemain matin, il brancha plusieurs détonateurs sur le tas de munitions. Il déroula deux fils vers l'abri et le relia à une espèce de magnéto avec une poignée. Les autres soldats étaient restés de garde sur la route en face de Chartrainvilliers. Le sergent vérifia l'installation avec un autre gradé et nous sommes rentrés dans l'abri.

« Tu as déjà fait sauter ? », me dit-il avec un sourire goguenard.

Non jamais.

« Alors, à toi l'honneur. »

Il lança deux fusées vertes qui montèrent droit dans le ciel, attendit 20 secondes et tira une fusée rouge.

« Et maintenant à toi, me dit-il.

- Tourne la poignée. Il y a 15 crans, ça pète au 15^{ème}. »

Je mis une main sur la magnéto, l'autre sur la poignée comme il me l'avait indiqué et je comptais :

« 1, 2, 3,... »

J'avais une trouille terrible. Les deux sous-officiers s'accroupirent, la tête entre les bras, et je comptais quatre, cinq. Arrivé à 13, je tremblais de plus en plus.

« 14, 15... »

Un bruit effrayant, la terre tremblait partout, je fus précipité sur la paroi du petit abri protégé par le talus. Un souffle immense balayait tout.

« Ça y est, tout à sauté », dit calmement le sergent.

Des morceaux de ferraille tombèrent pendant plus d'une longue minute tout autour de l'abri puis tout redevint calme. Nous avons quand même attendu quelques minutes avant de sortir. Nous nous sommes rendus sur les lieux de l'explosion. Le trou s'était encore agrandi, mais il ne restait rien des 8 à 10 tonnes de munitions qui avaient sauté.

Je mesurais au pas la distance du trou avec notre abri : moins de soixante mètres nous séparaient de cet enfer au moment de l'explosion. Je mis plusieurs minutes à retrouver mon calme. Le camion qui était resté sur la route avec les autres soldats revint nous chercher. Les copains me demandèrent mes impressions. Je les rassurais :

« Ne pleurez pas, la prochaine fois, ce sera à vous. Moi je resterai sur la

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

route à 1 kilomètre. »

A tour de rôle, tous les copains goûtèrent au plaisir de faire sauter ces saloperies d'obus. Malgré tout, nous étions heureux : ces munitions ne tueraient plus personne. Le soir, au bistrot avec les copains, j'arrosai copieusement notre première explosion d'obus et mon baptême du feu.

Le lendemain, notre sergent vint nous trouver à notre arrivée dans le parc du château :

« Il me faut quatre volontaires. »

Il en désigna quatre et je me trouvais ainsi "désigné volontaire" pour un travail délicat : pendant les bombardements de la ville, une bombe de 500 kg était tombée au milieu du gazomètre qui avait été déjà à moitié ouvert par un raid précédent et n'avait pas explosé. Cette bombe gisait au fond d'une grande mare de boue, elle avait été découverte par un ouvrier occupé à déblayer le secteur.

Notre sergent avait fait une reconnaissance et estimé qu'il ne pouvait la faire sauter sur place au milieu des bâtiments et des maisons. Il récupéra trois gros madriers, installa une chèvre à trois poteaux, attacha solidement le haut avec des cordages et accrocha un palan. Les alentours furent évacués par prudence. Il réussit à glisser des cordages sous la bombe en creusant dans la terre et la boue et fixa le cordage au palan. Lentement la bombe sortit de son trou. Le sergent remit quelques cordages de sécurité et lentement la bombe monta au milieu de l'échafaudage. Nous nous relayions deux par deux pour tirer sur les chaînes. Il fallut plus d'une heure pour la monter au niveau supérieur du gazomètre. On forma un échafaudage de madriers sur le haut des tôles tordues du gazomètre. On construisit un plan incliné jusqu'au sol et la bombe arriva enfin au pied du camion. L'artificier nous expliqua qu'il n'avait pas pu la désamorcer. La tête avait été légèrement détériorée et le filetage du détonateur était déformé. Il fallait donc la transporter dans son état. Le chargement sur le camion se fit sans problème et avec des cordages, nous l'avons roulée sur le plateau. Et en route pour notre champ de tir ! Avec un copain, j'étais monté sur le marchepied du camion. Le sergent nous fit descendre et nous installa à califourchon sur l'engin, comme un jockey sur son cheval :

« Comme cela, elle sera bien calée et de toute façon si elle saute, dessus ou à côté, le résultat sera le même pour nous tous. »

Nous avons traversé Maintenon très lentement, la route était entièrement libre : les habitants, prévenus par la mairie, avaient tous disparu. Le chauffeur évitait au mieux les secousses et montait en 2^{ème} la côte à la sortie de la ville. Après une heure de route, nous sommes enfin arrivés à notre lieu de destruction. La bombe fut descendue du camion et roulée avec précautions dans le trou. Elle fut recouverte de quelques mines et d'une centaine d'obus. A midi, 2 fusées, une bleue et une rouge traversèrent le ciel et boum, tout sauta ! Il ne resta plus rien au fond du cratère : pas le moindre bout de ferraille. J'aurais pourtant bien voulu garder un petit souvenir de cet engin de mort qui nous avait fait transpirer toute la matinée.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le soir, la municipalité nous offrit le Champagne dans un café de Maintenon. Nous l'avions bien mérité.

Nous sommes revenus le lendemain après-midi pour ranger les madriers et les cordages devenus inutiles. Le Maire de Maintenon avait signalé à notre sergent qu'un obus de gros calibre s'était enfoncé dans le remblai autour du gazomètre. Il désigna deux volontaires qui dégagèrent lentement la terre autour de la douille. Au bout d'une demie heure, ils constatèrent qu'il n'y avait que la douille qui s'était plantée dans le talus. Ils la retirèrent sans crainte et tout le monde fut soulagé.

Un matin, notre sergent nous emmena au pied d'un énorme tas de valises en tôle. Il nous les fit ouvrir une par une. A l'intérieur, 10 grenades à manche Allemande se trouvaient fixées par des sangles. Elles paraissaient presque neuves et l'étanchéité de la boîte en tôle paraissait impeccable. Nous en avons chargés un camion. Le sergent nous expliqua que ces grenades étaient récupérées par l'armée et expédiées par chemin de fer vers Marseille pour être acheminées par bateau en Indochine.

Je réfléchissais à ces problèmes de transport si lointain et je dis au sergent :

« Et si en arrivant en Indochine, les soldats s'apercevaient que ces grenades étaient en mauvais état et ne fonctionnaient pas, cela pourrait être dangereux pour les combattants. »

Le sergent m'approuva.

« Et bien mon gars, le meilleur moyen de s'en rendre compte, c'est d'en faire péter quelques unes. »

Il en prit une au hasard, me la tendit et me dit :

« Vas-y, à toi l'honneur. »

Je dévissai la bague de protection fixée au bout du manche à un cordon. Les copains s'étaient tous planqués à une distance respectable.

Le sergent m'expliqua :

« Tu tires sur le cordon, tu as de 5 à 7 secondes pour l'expédier le plus loin possible et te mettre à plat ventre. »

Pas très rassuré, je balançai ma grenade derrière un talus et comptais :

« Un, deux, trois, quatre, cinq. »

Rien n'explosa. Nous avons attendu quelques minutes. Le sergent en prit une autre, tira sur le cordon et la balança à son tour. Elle n'explosa pas non plus. Nous en avons essayé une bonne douzaine, prises dans différentes caisses et nous nous sommes rendus à l'évidence : les grenades étaient inefficaces. Sans doute le stock était-il trop ancien et avait souffert de l'humidité. Tout le stock fut transporté à notre dépôt de destruction et tout sauta avec d'autres munitions et obus. Le sergent me tapa sur l'épaule :

« Tu as vraiment eu une bonne idée d'en essayer une, tout le stock était défectueux. »

Pendant plusieurs semaines, notre petit groupe travailla à tous ces travaux de récupération et de destruction. Un matin, on nous demanda de détruire un gros stock de grenades fumigènes. Ce n'était pas dangereux mais

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

terriblement polluant. Il y en avait plusieurs milliers. Le stock était entassé dans le milieu du bois à 2 kilomètre de Maintenon. L'équipe se disposa à contre vent, on déballa les caisses et sortit les grenades fumigènes. C'était des petits cylindres de 20 cm de long, du diamètre d'une petite boîte de conserve. Un petit bouchon apparaissait sur le dessus. Il y en avait des rouges, bleues, vertes. Il fallait dévisser le petit bouchon et tirer sur le cordonnet et de violentes fumées de toutes les couleurs sortaient de l'appareil. Au début, on s'amusait à les lancer le plus loin possible : Un vrai concours entre copains. Un nuage de toutes les couleurs s'élevait vers le ciel. C'était un très joli feu d'artifice. Durant cette journée, nous avons détruit quelques milliers de ces engins. Bientôt, un épais nuage emporté par le vent cerna le bois tout entier. L'important nuage de fumée fut aperçu dans toute la région. La préfecture s'inquiéta et téléphona rapidement à Maintenon. Les services de la mairie les rassurèrent. Les habitants de Chartres s'inquiétèrent également de ce nuage inhabituel qui ne se dissipa qu'après plusieurs jours.

Nous avions planqué une vingtaine de ces grenades dans le camion pour faire quelques blagues à Maintenon. Le lendemain, en traversant la ville pour aller au travail, pour s'amuser, une grenade fumigène fut lancée à l'arrière d'une carriole. Le conducteur hurla de frayeur et le cheval partit à toute vitesse dans les rues de Maintenon. Nous en avons balancé une belle rouge par la fenêtre ouverte d'une maison, ce qui provoqua un superbe nuage qui remplit la maison et l'étage supérieur : ce que l'on peut être bête à 20 ans ! Le lendemain, tout le groupe fut convoqué à la gendarmerie où l'on reçut un bon savon par le maire et le chef de la brigade. L'affaire s'arrêta là, après que nous ayons tous promis de ne jamais recommencer.

Quelques jours plus tard, nous avons reçu l'ordre de rejoindre Chartres en fin de semaine. Pour notre dernière journée, nous avons transporté à notre dépôt de destruction deux fois plus d'obus que nous avons l'habitude de faire sauter. Pour fêter notre départ de la région, notre sergent voulait faire un beau feu d'artifice. Le soir même, j'étais de garde à la route, en face de Chartrainvilliers pour arrêter les personnes qui auraient pu s'aventurer dans le secteur. Deux fusées bleues, une fusée rouge. Je me planquai dans le fossé de la route, le casque bien enfoncé. Une énorme explosion secoua la campagne. A 500 mètres de la route, les toits du village de Chartrainvilliers se mirent à frémir. Le souffle d'une explosion inhabituelle semblait soulever les tuiles des maisons dans un crépitement, un crissement qui dura une vingtaine de seconde puis s'atténa. Ce jour là, beaucoup de vieux bâtiments virent des tuiles s'envoler. Il était grand temps que l'on quitte la région. Je crois que notre petit groupe devenait indésirable. Le lendemain, nous quitions Maintenon.

Immédiatement, nous avons été affectés à Lucé pour contrôler un stock important de parachutes. Un gros arrivage de 7500 parachutes tout neufs venant du dépôt de Mautauban arrivait en gare de Chartres. Des camions GMC assuraient le transport des wagons de la gare de Chartres aux grands

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

bâtiments militaires situés à Lucé. A notre arrivée, les officiers formèrent des groupes de 8 Soldats. De grandes tables de 20 mètres de long étaient dressées et on commença tout de suite à déballer les parachutes, bien pliés dans leurs enveloppes de grosse toile verte.

Le travail consistait à déplier complètement le parachute et à le contrôler avec soin. Le parachute déplié, avec ses suspentes en soie tressée et ses mousquetons en acier enrobés de toile occupaient toute la longueur de la table.

Panneau par panneau, nous vérifions chaque parachute, sous contrôle de spécialistes qui nous montraient comment les plier avec soin et les enfiler dans leur sac de toile. La technique fut apprise assez rapidement. Sur le haut du parachute, il fallait replier un petit parachute qui s'ouvrait à l'aide d'une armature à ressort. C'est ce petit parachute qui sortait les parachutes de leur sac.

Le travail s'effectuait avec beaucoup de conscience et le soir même, nous étions tous devenus des spécialistes du contrôle et du pliage de parachutes. Il y en avait de plusieurs couleurs, des blancs, des verts, des bleus et des rouges, pour permettre de reconnaître à la couleur le type d'homme ou de matériel qui venait d'être parachuté. A la fin du 2^{ème} jour, quelques officiers vinrent contrôler notre travail et pour nous récompenser les permissions furent supprimées : nous ne faisons pas notre travail correctement ! D'après les statistiques de "ces messieurs", dix pour cent des parachutes devaient être défectueux et comme nous n'avions pas détecté une seule déchirure ou défaut, nous ne faisons pas bien notre travail.

Le lendemain, tous les dix parachutes contrôlés, avec un couteau, on déchirait légèrement un panneau de soie et on le mettait au rebus. Le soir même, nous étions tous félicités par les officiers pour l'excellent travail que nous faisons. Un capitaine se permit même de nous dire :

« C'est malheureux, il faut sévir pour que vous contrôliez à fond ces parachutes qui doivent être impeccables. »

Plus de 350 furent ainsi mis au rebus et quelques jours plus tard, il était possible d'acheter dans les bars de Chartres ces parachutes mis au rebus pour 80 ou 100 francs.

La nuit, nous montions la garde autour du bâtiment, armés d'un mousqueton et de 5 balles. Le soir même, j'étais de garde et au milieu de la nuit, je vis arriver une voiture de l'armée. J'allais au devant d'elle. Un officier m'interpella :

« Je te donne l'ordre d'aller voir plus loin au bout du hangar s'il ne se passe rien d'anormal. »

Je compris très vite et je partis à l'autre bout du bâtiment. Ils rentrèrent à deux dans le bâtiment, sortirent une dizaine de parachutes et s'en allèrent tranquillement.

Le lendemain, un copain assista à la même scène mais refusa de partir. Les officiers s'en allèrent bredouille, mais le lendemain il y eut une fouille des chambres de la caserne Marceau et un parachute fut découvert sous le lit du copain qui fut condamné à 15 jours de prison et expédié dans un autre

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

régiment. Ce procédé m'écoeura pour longtemps de l'armée. Du coup, le lendemain, je récupérai un parachute. A midi je le balançai par dessus le mur d'enceinte dans le talus de la ligne de chemin de fer. Je le récupérai le soir même, l'enveloppai dans un sac et je demandai à un bistrot de me le conserver jusqu'au lendemain. Le samedi soir, je vins en permission à Authon et je ramenai à ma soeur un superbe parachute blanc. Elle en fit des corsages et je récupérai toutes les surpentes en soie qui firent de très bons cordages.

Notre travail était terminé et à la fin de la semaine nous avons tous été rapatriés vers la caserne d'Orléans pour une nouvelle affectation. Le service du matériel était vraiment un régiment où l'on se tapait toutes les corvées les plus invraisemblables !

Le lendemain, nous étions affecté à la garde des prisonniers Allemands. C'était la fin de la réduction des poches de St Nazaire, de la Rochelle et autres bases qui résistaient encore sur les côtes Bretonnes. Les prisonniers Allemands arrivaient à Orléans par trains entiers. Pauvres loques humaines, sales, les vêtements déchirés, encore couverts de boue, des blessures aux mains et aux jambes. Où était donc cette brillante armée qui défilait en 1940 dans sur l'Avenue des Champs Elysées à Paris au son de la musique militaire ?

Chaque soldat Français, armé d'un mousqueton se voyait attribué une trentaine de soldats Allemands. Comme aux autres copains, on m'attribua un détachement de trente hommes de toutes générations : des gamins de 15-16 ans jusqu'aux plus vieux de plus de cinquante ans. Je devais emmener travailler ce petit groupe à la sortie d'Orléans, route de Chateaudun. Un dépôt de munitions avait sauté et détruit tout un hangar entouré de briques. Mon travail consistait à récupérer les briques, les nettoyer et les mettre en tas. Je traversai Orléans avec mes trente prisonniers. Je partis d'un petit camp situé à côté de la gare, rejoignis la rue du faubourg Bannier et pris la direction de Chateaudun. Les pauvres bougres marchaient en silence, sous le regard des passants, heureux de voir défiler dans ce triste état, cette armée Allemande enfin vaincue.

J'étais très fier de mon nouveau travail. J'avais l'impression que j'étais devenu un vrai soldat et je dirigeais crânement tous ces pauvres types, triste cortège d'une armée vaincue. Arrivé au chantier, je constituai une dizaine d'équipes et organisai le travail de récupération.

Un sergent Allemand parlait un peu le Français. Il appela 5 soldats très fatigués et me montra leurs jambes. Elles étaient couvertes de petites blessures et le sang coulait dans leurs chaussures. Je fus très attristé de voir ces pauvres gars souffrir sans aucun traitement. Je leur ordonnai de s'allonger sur l'herbe en leur disant "*nicht arbeit*". Le sergent me remercia et partit rejoindre son équipe au travail. Plus tard, j'aperçus un très jeune soldat d'une quinzaine d'années prendre son élan et sauter la clôture de barbelé qui entourait le dépôt. Je le vis s'éloigner à toute vitesse dans les champs. Les ennuis commençaient. J'allais perdre un prisonnier. Tous les soldats s'arrêtèrent de travailler, attendant ma réaction. J'avais mon mousqueton à la main et regardais le fugitif s'éloigner. Deux autres soldats sautèrent la clôture à leur tour, et partirent à toute vitesse à la poursuite du jeune soldat. Je les vis le rattraper et le plaquer au sol. Ils lui

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

administrèrent quelques gifles puis le soutenant par les bras, me le ramenèrent. Le pauvre gamin pleurait, et il me fit pitié. Le sergent qui parlait Français me demanda si je ferai un rapport. Je lui dit calmement que non : « si j'avais été prisonnier en Allemagne, j'aurais sans doute fait la même chose. La seule différence, c'est que j'aurais été surveillé par une sentinelle qui n'aurait pas hésité à me descendre comme un lapin ». Le sergent traduisait mes paroles au petit groupe qui s'était formé autour de nous et tous me regardaient avec étonnement.

Je leur montrai mon mousqueton, ouvris la culasse, et je leur présentai mon fusil ouvert. Il n'y avait aucune cartouche dans mon fusil. Je continuai mon petit discours :

« Vous voyez, ici vous êtes en France et on ne tue pas pour le plaisir de tuer comme d'autres l'ont fait. Dans un mois ou deux la guerre sera finie et je souhaite que vous retrouviez tous votre famille. »

Le sergent traduisait toujours mon petit discours improvisé. Ils étaient tous surpris et me regardaient avec beaucoup de respect. Ces soldats redevenaient enfin des hommes normaux.

L'heure du départ arriva. Je les rassemblai. Ils se mirent automatiquement en rang et je les ramenai au camp sans histoire. L'heure de la soupe étant arrivée, je vis dans le camp des centaines de soldats affamés, qui attendaient la distribution. Une énorme cuve sur un feu de bois commençait à fumer. Je m'approchai et je vis quelques centaines de litres d'eau dans lesquels flottaient quelques kilos de patates et de chou.

Chaque prisonnier recevait deux louches d'eau chaude dans sa gamelle. Certains avaient la chance d'y retrouver un morceau de légume. C'était vraiment triste d'être prisonnier et malgré moi je pensais à tous ces pauvres types qui s'étaient battus pour rien pendant de longues années. Le jour suivant, je raflai les restes de pain ou de fruits et les leur distribuai, un peu par pitié.

J'avais à cette époque un sous-lieutenant qui était de la Chapelle Royale. Il avait servi dans les FFI de la région de Thiron, au maquis de Prinville. Mon grand père avait été facteur à la Chapelle Royale. Je lui avais raconté ce détail et nous avions sympathisé. Un matin, il vint me chercher à la caserne et me demanda de l'accompagner au camp où il devait choisir un prisonnier et le ramener à une ferme de St Denis d'Authou pour aider les fermiers dans leur travail.

Nous sommes allés tous les deux dans le camp. Les prisonniers étaient tous alignés, prêt à partir au travail. Nous sommes passés tous les deux entre les rangs. Il regardait les prisonniers un à un, faisant son choix.

Il s'arrêta devant un grand soldat de mon âge et lui fit signe de nous suivre. Le pauvre bougre était très inquiet et se demandait bien où nous allions l'emmener. Il monta à l'arrière de la camionnette, s'assit au fond sur la banquette. Je montais également à l'arrière pour l'empêcher de se sauver, s'il lui en prenait envie.

Le pauvre gars baissait la tête, réfléchissant sur ce qui allait lui arriver. De temps en temps, il me regardait tristement. J'étais un peu gêné de voir ce

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

garçon qui ne savait rien du sort qui lui était réservé.

Il me vint alors l'idée de sortir mon paquet de cigarettes. J'en pris une et lui en offris une également. Il me regarda, surpris. J'insistai :

« Allez, cigarette. »

Il tendit la main et en prit une que j'allumai avec ma cigarette. Nous nous regardions, perdu chacun dans nos pensées.

Arrivés à la ferme, nous sommes descendus de la camionnette. Une brave femme âgée nous attendait à la porte. Elle serra la main du lieutenant et le salua avec un grand sourire :

« Vous n'êtes pas en avance les gars. Entrez, la soupe vous attend. »

Nous sommes rentrés dans la cuisine. Une marmite pleine de bonne soupe nous attendait. Je m'assis avec les autres sur le banc. Le jeune prisonnier était resté à l'entrée de la maison et attendait. La brave mémère le regarda et dit :

« Le grand gars là bas, il mange pas ? »

J'allai le chercher, lui pris le bras et l'amenai à table où il s'assit à côté de moi. Une bonne assiette de soupe lui fut servie, il l'avalait gloutonnement. Je lui en servis une deuxième puis une troisième. Il avalait littéralement cette nourriture qui lui avait sans doute tant manqué depuis bien longtemps. Là, il comprit que pour lui la guerre était terminée et qu'il était tombé chez des braves gens. En partant, je lui serrai la main : ce n'était plus le même homme.

Le lendemain, nous apprenions que notre compagnie partait pour rejoindre la caserne "Baraguay d'Illiers" à Tours. En prévision de ce départ, les officiers organisèrent dans la cour de la caserne un défilé pour présenter les soldats au Général Anselme et à quelques personnalités. Le défilé devait être aux ordres d'un adjudant chef qui nous avait mené la vie dure pendant nos classes au début de l'année. Nous nous sommes tous mis d'accord pour lui jouer un bon tour. L'adjudant chef nous rassembla, vérifia notre alignement et pris le commandement du défilé :

« A mon commandement, garde à vous. »

Tous les hommes se mirent au garde à vous dans un bruit de pieds qui se prolongea pendant plusieurs secondes. Il ordonna :

« Repos, et reprit :

- garde à vous ! »

Le crépitemment de pieds se fit entendre encore plus longtemps.

« En avant, marche ! »

Quelques centaines de soldats démarrèrent les uns après les autres, la moitié à contre pied. Les soldats ondulaient dans une pagaille invraisemblable.

Le Général outré, arrêta le défilé et appela le sergent chef Bois, qui était apprécié de tous les soldats. Celui-ci prit immédiatement le commandement.

« A mon commandement, garde à vous. »

Dans un même claquement de pieds, 700 à 800 soldats se mirent au garde à vous.

« A mon commandement, marche. »

Le régiment, impeccable, les soldats bien alignés, démarra comme un

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

seul homme. Nous avons fait deux fois le tour de la caserne. Le général Anselme était enthousiaste et fier de nous voir défiler. Le sergent Chef Bois fut félicité devant toutes les personnalités. Quand à notre adjudant chef, il avait disparu. Il fut muté dans un autre régiment ! Nous étions tous heureux de ce bon règlement de compte.

Le lendemain, par train, nous rejoignons la caserne à Tours et la vie militaire reprit son cours.

Le premier matin eut lieu un rassemblement dans la cour de la caserne. Un officier nous fit savoir que le Général Delattre de Tassigny viendrait le lendemain pour une inspection générale. Tout le monde se mit au travail. La cour fut nettoyée dans les moindres recoins, les casernements astiqués et lavés. Tout fut vérifié, le matériel et les camions bien propres furent alignés impeccablement dans la cour.

Comme j'étais dans les plus anciens arrivés d'Orléans, je fus désigné pour monter la garde à l'entrée de la caserne et présenter les armes au Général de Lattre. Une garde d'honneur fut rapidement constituée et toute la journée, elle s'exerça à recevoir dignement le grand général qui avait tant fait parler de lui. Le lendemain, à 6 heures, je prenais la garde à l'entrée de la caserne dans une tenue impeccable. Je rectifiai la position à tous les sous-officiers qui entraient à la caserne et présentai les armes à tous les officiers. Ce petit manège se poursuivit jusqu'à 16 heures, sans boire ni sans manger. J'étais complètement usé. En fin de compte, le Général De Lattre ne vint pas et nous avons appris plus tard que la même journée, une dizaine de casernes en France attendaient sa visite. C'était un rusé : il avait d'un seul coup remis dans un état impeccable une dizaine de casernes.

Le lendemain, j'étais encore de garde au poste de police, à l'entrée de la caserne. La prison était située juste derrière le poste de garde et là, une vingtaine de soldats mis en prison pour toutes sortes de méfaits, organisaient un chahut inimaginable. Par de petites lucarnes fermées par des barreaux de fer, des copains leur faisaient passer des bouteilles, du ravitaillement, des couteaux. L'ordre avait été donné de les sortir de leurs cellules où ils dormaient sur des paillasses posées sur un plancher en bois. L'opération était délicate. Ils étaient quatre par cellule et armés de couteaux et de matraques que des amis leur avaient procurés. Le sous-officier de garde nous fit mettre nos capotes, nos grosses chaussures, nos casques, nos gants et nos foulards et nous dit : « quand j'ouvrirai la porte, je fonce et vous suivez. Il faut les bloquer au fond de la cellule. Tapez de toute vos forces et tout se passera bien ». En effet, nous sommes rentrés en force en poussant sans ménagement ces abrutis dans le fond de la cellule. Quand ils virent arriver une douzaine de gars bien décidés, ils se rendirent sans histoire. Les autres cellules subirent le même sort et tout rentra dans l'ordre. Ces fortes têtes furent dispersées dans les casernes de la région et la pagaille cessa dans notre prison.

Notre régiment fut divisé en deux groupes : le groupe A, devait partir

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

pour l'Algérie et le B devait être dirigé sur l'Autriche. Je faisais parti du groupe B et le lendemain, je partis en permission pour quatre jours, avant le départ pour HALL en Autriche. Noël était deux jours plus tard, aussi je passais ma permission en famille. Mes parents étaient désolés de me voir partir si loin, mais à l'armée "on va où l'on vous envoie". Ma mère prépara un bon repas de Noël et à minuit j'allai rejoindre à l'hôtel du Coeur, les copains et les copines qui avaient organisé un réveillon chez M. Machet. Nous avions presque tous déjà réveillé avec nos parents et n'avons guère apprécié les excellents plats préparés par Roland Machet. Cependant, le vin aidant, à deux heures du matin, on se bagarrait avec des cuisses de poulets et des plats pourtant bien appétissants. Le repas se termina dans une bonne ambiance, après que M. Machet ait mis de l'ordre parmi les convives.

Fin décembre 1945 : départ de Tours pour l'Autriche

Le lendemain, je repris le train pour Paris puis Tours où je rejoignis les copains. Le lendemain, de bonne heure, nous nous entassions avec nos bagages dans des camions qui nous conduisirent à la gare de Tours. Un convoi nous attendait et prit la direction de Paris. Le soir, nous arrivions à Strasbourg où l'on nous logea dans les forts de la ligne Maginot. On nous dispersa dans des chambres situées dans de grandes alvéoles de béton, après avoir suivi des couloirs interminables. Je fus désigné avec 5 copains pour effectuer, en ville, une corvée de pain qui nous donna l'occasion de visiter un peu cette fameuse ville de Strasbourg qui avait connu tant de bombardements et de combats pendant la libération.

Le lendemain, on prit un train qui avait beaucoup souffert de la guerre. Les wagons n'avaient plus de porte ni de carreau et à la fin décembre 1945, avec le froid qu'il faisait, c'était très pénible. Le convoi, rempli en majorité de soldats Français, traversa le Rhin sur un pont de bateaux. Le convoi roulait au pas en traversant ce pont de fortune qui s'enfonça sous la charge.

Le convoi traversa Kehl. Nous étions en Allemagne. Tout le long du trajet, ce n'était que gares bombardées, villes rasées. Nous avons traversé la forêt noire qui était enneigée. La ligne serpentait entre des forêts magnifiques, remplies d'immenses sapins qui pliaient sous le poids de la neige. De nombreux tunnels furent traversés par le convoi. Il faisait un froid glacial et nous nous blottissions tous les uns contre les autres. Le convoi longea enfin la Suisse, au bord du lac de Constance. Le paysage était magnifique. En gare de Rodolfzell, le convoi s'arrêta. Nous étions juste au bord du lac et nous apercevions les lumières de la Suisse. Nous avions deux heures d'arrêt. Avec une quinzaine de copains, nous sommes descendus du train et entrés dans le bistrot de la gare. On commanda tous une bière. Une charmante jeune Allemande vint nous servir. Ce fut, bien sûr, avec des sifflements d'admiration qu'elle fut accueillie. Des propos plus ou moins grivois, fusèrent de toute part.

« Elle est bien roulée la môme !

- T'as vu ses lolos superbes. Si elles sont toutes comme ça en Allemagne, vive l'occupation. »

Toutes les plaisanteries, de plus ou moins bon goût, y passaient. L'adorable petite serveuse Allemande continuait son travail, sans sourciller. Nous lui avons réglé l'addition, mais avant de nous laisser partir, la petite serveuse est partie d'un grand éclat de rire :

« Alors les gars, on part en vacances ! Vous êtes tous de sacrés baratineurs, mais attention je suis Française. Il y a trois semaines, je servais encore dans un grand café à Paris où je m'ennuyais, j'ai trouvé du travail ici et je m'y plais beaucoup. »

Nous nous sommes tous regardés, très très gênés et nous sommes tous partis dans un grand éclat de rire. Le premier contact avec une femme, soit disant Allemande, n'était pas en notre faveur. A l'avenir nous serions plus prudents et délicats !

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Dans le compartiment, nous avons un ancien qui parlait un peu Allemand. Il nous apprend les quelques mots les plus courants et les plus utiles de cette langue : Trinken (boire), Essen (manger), schlaffen (dormir). Il nous apprend aussi une phrase clef :

« Artung, Bitte, Ich spreche viel deustch » (Attention S.V.P., je parle très bien l'Allemand). Si un jour on se moque de vous là-bas, placez cette petite phrase et vous verrez l'effet qu'elle fait. »

Pendant longtemps, nous nous sommes entraînés à parler ces quelques mots en Allemand, au grand amusement de tous.

Le voyage était long. Nous avons tous très froid. A chaque gare le convoi ralentissait, on traversait sans arrêt de nombreux tunnels. La montagne enneigée était magnifique. Pour tout ravitaillement, nous n'avions qu'une grosse boule de pain pour six. La neige se mit à tomber et à notre réveil le lendemain matin, nous étions tous couverts de neige fraîche. Il faisait très froid et nous avons tous très faim. Je regardais tristement les copains :

« Quand je pense qu'il y a trois jours je me battais au réveillon de Noël avec des cuisses de poulets pendant ma permission.

- Ta gueule Biat, tu nous l'as déjà dit et tu nous donnes la fringale avec tes histoires! »

Bregenz, St Anton, Imst et enfin Innsbruck. Nous sommes tous descendus à Hall, petit village montagnard situé à quelques kilomètres d'Innsbruck. Il faisait un froid intense. Nous étions le 31 décembre 1945 et à 7 heures du matin, il fait très froid dans ce pays de montagne. Là, nous avons pris contact avec la terre Autrichienne, sur un sol gelé et glissant, une vraie patinoire ! Devant la petite gare de Hall, une petite place très en pente et verglacée nous attendait. Pour la traverser, impossible de se tenir debout, nous faisons glisser nos valises et elles s'arrêtaient toutes de l'autre côté de la place, après quelques pirouettes qui nous amusaient tous. Notre petit détachement de 30 soldats dut s'accroupir à son tour et c'est en glissant sur le derrière que nous avons traversé la place et rejoint nos valises dans une rigolade et un chahut bien digne des jeunes de 20 ans que nous étions tous !

Situé à quelques kilomètres d'Innsbruck, en plein Tyrol Autrichien, Hall est un très joli village de montagne, de chaque côté, nous pouvions admirer les chaînes de montagne enneigées d'un blanc immaculé. Notre détachement venait remplacer les anciens de la division Leclerc qui étaient stationnés en Autriche.

Notre groupe s'installa à 1.5 kilomètre de Hall, dans des baraquements désaffectés et réquisitionnés pour la troupe. Il faisait un froid terrible, -20°C et les baraquements n'étaient pratiquement pas chauffés. Les anciens de Leclerc étaient tous très heureux de notre arrivée et nous reçurent très amicalement. Ils pouvaient enfin partir pour une permission longue durée qu'ils méritaient bien.

Le lendemain, j'étais désigné comme chauffeur d'un capitaine de la division Leclerc. J'en fus très heureux.

Un matin, à 7 heures, un sergent réveilla notre groupe en nous priant gentiment de le suivre pour faire notre toilette en vitesse :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Allez, allez, en vitesse, suivez moi tous. »

Torse nu, il alla vers la porte, l'ouvrit en grand et courut se laver à un robinet situé à 50 mètres des baraquements et qui coulait sans arrêt pour éviter le gel. Rapidement, il se frictionna à l'eau glacée, en plein vent, et il revint en courant vers le bâtiment :

« Allez au suivant. »

J'étais torse nu et je fonçai à mon tour vers le robinet, je me frictionnai, l'eau était glacée, la température ce matin là était de -25° , j'avais l'impression d'une brûlure sur tout le corps. Très vite, je repris la direction du bâtiment.

« Allez au suivant », et tous les copains suivirent le même traitement. Pas un ne se dégonfla et c'est dans des éclats de rire que se termina notre première toilette, un peu rapide peut être, mais nous étions bien réveillés.

« Vous n'aurez plus froid de la journée », nous affirma le sergent déjà habitué à ce climat très dur.

Le matin même, je pris mon paquetage et me dirigeai vers Hall, que j'apercevais au loin. Le chemin était recouvert d'une bonne couche de neige. Ma respiration provoquait un petit nuage blanc qui crépitait et grésillait à chaque respiration. Je me sentais bien et arrivais bientôt à ma nouvelle affectation. C'était le P.C. du village de Hall. Il occupait la grande villa d'un docteur, avec un grand parc et des sapins très hauts. Elle était occupée par une vingtaine de gradés et des soldats de la division Leclerc. Quelques marocains étaient parmi eux. Tous étaient enchantés de l'arrivée des "bleus" pour les remplacer. Rapidement, ils me firent visiter la villa. Un gros central téléphonique mobile de l'armée occupait une salle du 1^{er} étage. Au sous-sol se trouvaient la cuisine et le réfectoire. Tout était impeccable et bien organisé. Là au moins, il y avait un bon chauffage. Un sous-officier me montra rapidement le fonctionnement du central téléphonique et m'indiqua les numéros des responsables du secteur. Il y avait des fiches et des fils un peu partout mais assez vite, je compris le fonctionnement du standard. Je reçus une demi douzaine de messages que j'inscrivis sur un grand cahier et tout se passa bien.

L'après midi, je visitais Hall, petit village du Tyrol avec de vieilles maisons construites en grosses pierres, magnifiques, entourées de grands balcons ouvragés protégeant des tas de bois bien coupés et bien tassés, ce qui protégeait tous les bâtiments du froid.

J'aperçus le magasin d'un "friseur". C'était une petite boutique en plein centre de Hall, située en haut d'un escalier en pierre ravissant. J'avais du temps libre et je décidai de me faire couper les cheveux et raser, pour faire bonne impression au Capitaine, que je devais conduire. J'entrai dans la boutique. Elle était occupée par quatre habitants du village et par le "friseur" qui rasait un client.

« Guten Tag. »

Je saluai poliment mes voisins, qui répondirent gentiment à mon salut et je m'assis à leur côté. En attendant mon tour, j'observai avec curiosité mes quatre voisins. J'admirais leur pantalon de velours et leur veste, ornée de motifs de chasse, de tête de cerf, d'armoirie du village et de boutons dorés. Eux aussi

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

m'observaient en silence. Comme c'était triste de ne pas pouvoir se parler et se comprendre !

Le friseur ayant terminé avec son client, il se tourna vers moi et me fit signe de m'installer sur le fauteuil. Je refusai poliment en montrant les quatre personnes qui étaient arrivées avant moi.

« Nein, nein, soldats Français camarades », et mes quatre voisins m'installèrent malgré mes protestations sur le fauteuil, me cédant leur tour.

J'étais très gêné de leur gentillesse. Le "friseur" me savonna copieusement le visage, il prit un grand rasoir à main et l'affûta, avec application sur un appareil en cuir. J'eus un petit frisson quand le rasoir effleura ma joue. Un petit vent de panique me parcourut quand le rasoir glissa sur ma gorge. Je regrettais d'être rentré seul dans cette boutique où cinq "anciens ennemis" me tenaient à leur merci. Bêtement, je pensai :

« Il va me couper la gorge, me transporter dans la cave et je disparaîtrai à jamais. »

C'était mon premier contact avec la population tyrolienne, je n'étais que depuis deux jours en occupation et me faisais des idées fausses sur les habitants de ce merveilleux pays. A mon soulagement, le "friseur" termina son travail et me coupa les cheveux impeccablement. Rien ne se passa, mais je dois le reconnaître, avec mes pensées stupides, j'avais eu très peur. Je quittai le fauteuil soulagé et je vis mes quatre voisins qui discutaient paisiblement sur leur chaise. Je sortis mon portefeuille et pris quelques schillings. Le "friseur" les refusa avec un grand sourire :

« Nein, nein, soldat Français sind freund. »

Je sortis un paquet de cigarettes et j'en offris à tout le monde, je refis une deuxième distribution et je laissai le paquet au "friseur". Tout le monde me serra la main avec des "*Dankeshen, Dankeshen*" sans fin. Je compris que les habitants de Hall étaient des amis qui étaient aussi heureux que nous de la fin de cette guerre interminable.

Le soir, j'appris que le capitaine que je devais conduire, était rappelé à Paris. C'est avec beaucoup de tristesse que je vis partir le grand officier qui avait fait toutes les campagnes, depuis l'Afrique jusqu'au Tyrol.

Le lendemain, un camion citerne de 10000 litres d'essence se rangea dans le parc, derrière la villa du P.C. Un sergent me demanda de venir et de le suivre au pied de la citerne. Des dizaines de jerricans vides, étaient entassés dans un hangar :

« Tu remplis tous les bidons et tu les ranges en bon ordre. »

Vous ne pouvez vous imaginer le froid qu'il faisait par -25°C en remplissant des jerricans d'essence ! Au bout d'un quart d'heure, j'avais les doigts glacés par le froid et j'étais frigorifié. A la fin de la matinée, les bidons étaient tous remplis et impeccablement rangés sous le hangar. Jamais je n'avais eu aussi froid de ma vie !

La villa était située à 50 mètres d'une scierie qui travaillait sans interruption. Les sapins étaient traînés par un cheval, qui toute la journée faisait la navette entre les arbres stockés dans un dépôt et le banc de scie. Je revois

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

toujours le charretier qui conduisait le cheval. C'était une jeune femme en sabots, pauvrement vêtue, un vieux châte sur la tête, des chiffons dans les sabots, et malgré le froid terrible, toute la journée elle ravitaillait le banc de sciage. C'est avec beaucoup de tristesse et pitié que je la regardais travailler. Je ne m'expliquais pas comment on pouvait scier des sapins gelés par une température de -20°C ou -25°C et comment une femme pouvait résister à ce froid. Devant cette misère, je m'estimais heureux de mon sort.

Je retrouvais dans notre petit groupe un ancien soldat que j'avais connu à Orléans. Il n'était là que depuis quelques mois. Il était de Nogent le Rotrou et était mécanicien. J'étais heureux de retrouver "un pays". Il était chargé du ravitaillement du groupe et buvait sec. Un soir, il arriva avec deux grands bouteillons de vin blanc. Il s'assied sur sa chaise, un bouteillon entre les jambes, un quart à la main. Il buvait, buvait, buvait sans arrêt, avec un visage épanouit. Le résultat ne se fit pas attendre longtemps. La chaise bascula et il roula sur le plancher de la cuisine. Il fallut le transporter dans la cave où il cuva son vin pendant toute la journée.

Le lendemain, il était frais et dispo. Il m'emmena en ville pour me montrer l'installation de recharge d'accus qu'il avait réalisé, très ingénieusement d'ailleurs. Il avait installé, dans un hangar situé dans une petite rue en plein centre du village, un gros moteur diesel à 2 cylindres d'une cinquantaine de chevaux et une petite dynamo de voiture entraînée par une courroie et il rechargeait les batteries des camions du groupe.

De l'autre côté de la rue, dans la maison d'en face, une petite fenêtre était ouverte. Il me dit :

« Regarde bien et écoute comme une femme Autrichienne gueule quand elle est en colère. »

Il dirigea le tube d'échappement du gros moteur diesel en direction de la fenêtre et accéléra à fond le moteur. Une épaisse fumée noire sortit du tuyau d'échappement, se dirigea vers la fenêtre et entra dans l'appartement. Une dame âgée sortit de la maison en criant et injuriant mon camarade qui riait aux éclats en regardant cette pauvre femme hurlant très fort dans un épais nuage de fumée qui empestait le gazole.

Le lendemain matin, je fus désigné pour la corvée de lait. Je partis à pied avec mes deux laitières et me dirigeait vers une petite ferme située à la sortie de Hall. Au milieu du village, je vis s'arrêter une belle Mercedes, dotée d'un fanion à deux étoiles. C'était la voiture du général commandant le secteur. Le chauffeur n'était autre que mon copain de Nogent, qui ramenait la voiture après avoir fait le plein de carburant. En m'apercevant avec mes deux laitières, il s'arrêta et me dit :

« Monte, je vais te conduire à la ferme. »

Et me voilà installé dans la belle Mercedes du général, sur de beaux sièges en cuir, mes deux laitières entre les jambes. Malheureusement, il s'arrêta dans une montée et la voiture se mit à patiner dans la neige et sur le verglas. Je descendis et aperçus de nombreux soldats qui circulaient à pied. Je les appelais :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Venez vite nous aider, nous sommes enlisés avec la voiture du général. »

A la vue du fanion à deux étoiles, tous poussèrent avec ardeur et la voiture repartit. Pas un ne se douta un seul instant que la voiture du Général ne transportait que deux soldats de 2^{ème} classe, dont l'un allait simplement chercher deux grandes laitières de lait dans une ferme de Hall. Nous avons fait une entrée très remarquée dans la cour de la ferme et les paysans ont pu admirer à leur aise, la belle voiture d'un général Français, venant en toute simplicité chercher du lait pour la consommation de la troupe. Nous nous sommes bien amusés de cette anecdote et c'est dans une franche rigolade que mon copain me descendit devant la maison du P.C.

Tous les gradés et soldats du P.C. se retrouvaient à la même table pour déjeuner, dans la grande salle à manger de la villa. Nous nous retrouvions à une vingtaine autour d'une grande table où anciens et bleus se restauraient dans une ambiance bien sympathique. Dans ce groupe, un soldat marocain qui avait participé à toutes les campagnes, fraternisait avec tous les autres camarades. A un repas, un bleu nouvellement affecté au groupe, interpella amicalement le soldat marocain, en lui disant :

« Alors chez toi on ne mange pas de cochon ?

- Non, lui répondit le marocain, notre religion nous le défend et je n'en ai jamais mangé.

- Et tu es sûr de n'en avoir jamais mangé ?

- Absolument sûr, j'aimerais mieux mourir de faim que de manger cette viande de cochon que ma religion m'interdit formellement.

- Et bien moi, je suis sûr que tu as déjà mangé du cochon à un repas. »

Le visage du soldat marocain commençait à se durcir. L'autre continua :

« Aujourd'hui, par exemple, tu as mangé du cochon, j'en ai mélangé un gros morceau coupé en petits bouts dans notre rata et je suis bien sûr que tu en as mangé. Et tu vois, tu n'en es pas mort. »

Le soldat marocain était devenu blême. Il se leva de table et sortit de sa tenue un poignard marocain qu'il planta dans la table, devant son stupide camarade qui commençait à paniquer. Il le prit à la gorge :

« Tu as de la chance. J'ai suivi l'armée Française pendant plus de deux ans et à son contact j'ai beaucoup appris, sinon tu aurais déjà la gorge tranchée car aucun musulmans ne t'auraient pardonné ton imbécillité : Ma religion, mes croyances m'auraient ordonné de te trancher la gorge et je n'aurais pas hésité une seule seconde à le faire. »

Il reprit son poignard, le glissa sous sa tenue et partit furieux, blessé dans son amour propre et sa croyance religieuse. La conduite du jeune crétin, qui avait organisé ce sacrilège, fut critiquée par tous et c'est avec beaucoup de gentillesse que nous avons tenté de reconforter le petit soldat marocain qui avait mangé, malgré lui, une viande interdite. Depuis cette anecdote, je me suis promis de toujours respecter les croyances et les religions de tous les individus que la vie mettrait en ma présence.



Photo 9 : carte postale de Hall en Autriche

Le lendemain matin, je fus convoqué au bureau du lieutenant avec cinq autres camarades :

« Nous avons besoin de six mécanos pour un atelier de réparation à Vienne, départ demain matin 6 heures. Vous avez quartier libre jusqu'à ce soir. »

Vienne, aller à Vienne ! Nous étions enchantés de cette nouvelle affectation. Vienne était située en pleine zone russe, et était occupée symboliquement par les quatre alliés : russes, Anglais, Américains et Français. La ville était coupée en quatre secteurs. Pour l'atteindre, il fallait quitter la zone Française du Tyrol, traverser la zone Anglaise et la zone Américaine, arriver en zone Russe et enfin entrer dans la ville de Vienne, occupée par les quatre vainqueurs.

Je profitais de ma dernière journée à Hall pour visiter le pays. On m'indiqua un atelier qui fabriquait des cadres, des colliers, des petits bijoux ornés de pierres du Rhin. J'admirai tous les chefs d'oeuvre. J'en achetai et en expédiai un colis à mes parents et à ma soeur qui furent ravis de mes achats.

5 janvier 1946 : départ pour Vienne

Le lendemain, ce fut le départ en camion avec tout le "barda" pour la gare d'Innsbruck où nous avons pris le train en direction de Vienne. Ce fut un voyage sans histoire, avec passage par Salzbourg, Linz, traversée des zones Anglaises, Américaines et russes. Beaucoup de soldats, de retour de permission nous racontaient la vie à Vienne, leurs contacts avec la population que tous appréciaient pour sa gentillesse. Tout le long du trajet, nous avons admiré les merveilleux paysages de l'Autriche. Nous avons tous hâte d'arriver dans cette ville merveilleuse que tous les anciens vantaient tant. Enfin, une grande gare apparut. Un grand panneau "Vienne", nous indiqua que nous arrivions enfin au bout de ce voyage de plus 400 kilomètres. A la sortie de la gare, un camion GMC et un sous-officier nous attendaient.

La nuit était tombée depuis longtemps et le camion nous fit traverser la ville, que nous pouvions contempler. Le camion s'arrêta enfin devant un grand collège réquisitionné par l'armée. Nous avons été accueillis à bras ouverts par les anciens de la division Leclerc. Pour certains, notre arrivée signifiait leur retour en France après des années difficiles et souvent très dangereuses. Un sous-officier nous conduisit dans une grande salle de cours transformée en chambre. Des matelas à même le sol étaient disposés côte à côte. Je me débarrassais de mon "barda". Un ancien me serra les mains et me désigna un matelas à côté de lui. Nous étions les bienvenus. Tous attendaient avec impatience la relève pour retourner chez eux.

« Tu n'aurais pas une cigarette ? »

Je sortis un paquet de ma valise et lui en offrit une.

« Tu ne fumes pas toi ? Tu as de la chance, moi je ne peux pas m'en passer. »

Je lui offris le paquet qu'il hésita à prendre.

« Non, garde le, j'en ai d'autres. »

J'avais conservé toutes mes cigarettes dans une petite caisse en bois et je lui montrai ma réserve. Il fut débordant d'admiration.

« Merde, et tu as combien de paquets ? »

- Je ne sais pas. »

Nous les avons comptés : 52 en tout.

« Tu sais, tu possèdes une petite fortune. Ici, au marché noir, ça se vend entre 50 et 60 schillings le paquet »

Je lui en offris quelques paquets qu'il glissa avec satisfaction dans son blouson. J'avais un nouveau copain.

« Si tu veux, on ira vendre ton stock demain matin et tu seras "plein au as". »

Le lendemain, je le suivis. J'avais bourré mon blouson avec tout le stock que je possédais. Il m'emmena dans une grande avenue où circulaient des centaines de soldats et civils et la vente commença. Mon copain discutait avec les civils. Il montrait un paquet de cigarettes et les civils accouraient de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

partout :

« 45 schillings, nein, 50 schillings, nein, 55 Schillings. »

Une main se tendait avec des billets Autrichien. Tout mon stock fut liquidé en moins d'une demi heure. J'avais bourré mes poches de billets et la vente se termina dans une brasserie où je payais de bon coeur une tournée générale à la satisfaction de tous. En moins d'une demi heure, j'avais ramassé 2300 schillings, une vraie petite fortune. Moi qui le matin encore étais fauché, j'étais riche.

A cette époque, début janvier 1946, il existait à Vienne un vrai marché noir de cigarettes. Les jours suivants, je m'aperçus que les anciens trafiquaient les paquets qu'ils vendaient eux aussi : ils découpaient habilement le paquet et enlevaient discrètement deux cigarettes qu'ils remplaçaient par du coton et recollaient la petite ouverture. D'autres sortaient habilement du paquet, une dizaine de cigarettes et les remplaçaient par des cigarettes confectionnées avec du coton et un peu de tabac aux deux extrémités : de vrais artistes, on ne voyait rien !

Je pensais à la déception des pauvres types qui achetaient plus de 50 schillings des paquets trafiqués.

Le lendemain, avec mes 5 copains, nous étions convoqués dans le bureau du capitaine commandant la compagnie. C'était un officier d'une quarantaine d'années qui avait fait toute la campagne avec le général Leclerc. Les anciens nous avaient raconté son histoire. Il était parti du Tchad et avait connu, avec ses camarades, toutes les bagarres et tous les exploits accomplis par les troupes de Leclerc en Afrique et en Europe. Nous étions, mes camarades et moi, au garde à vous, impeccable, devant le bureau où il était assis. Nous étions tous plein d'admiration pour ce grand officier. Il regardait amusé ces bleus tout impressionnés par ses exploits. Tout de suite, il nous mit à l'aise.

« Repos les gars. »

Longtemps, il parla, nous racontant l'histoire de son régiment, son long cheminement vers la victoire et sa dernière affectation à Vienne. Il respectait ses adversaires d'hier :

« Le soldat Allemand est un bon soldat, discipliné et courageux. Pendant quatre ans, avec mes hommes, depuis le Tchad, nous nous sommes battus contre eux et je suis heureux que tous ces carnages soient enfin terminés, pour les uns comme pour les autres. Tout au long de ces quatre années, j'ai vu disparaître, dans des conditions épouvantables, de nombreux camarades tués ou blessés, dans des combats horribles. »

Il s'arrêta de parler un long moment, plongé dans ses pensées envers des camarades disparus. Il sortit enfin de ses rêves et nous regarda avec beaucoup de tristesse.

« Il ne faut jamais revivre ces guerres avec les Allemands ou d'autres peuples. Il faut à l'avenir tendre la main aux ennemis d'hier et parler avec eux. Vous ne connaissez, Dieu merci, rien de la guerre. Vous pourrez donc plus facilement que nous, entamer un dialogue avec les jeunes Allemands, Autrichiens et autres. Faites connaissance avec les jeunes de Vienne, entrez en

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

contact avec eux et leurs familles, ne les considérez plus comme des ennemis mais comme des êtres qui vous ressemblent et respectez-vous mutuellement. Ils deviendront des amis. Estimez les et cherchez l'amitié de ces hommes avec qui nous nous sommes tant battus depuis des générations. Il faut enterrer définitivement cet esprit de revanche et amorcer un début de paix avec tous nos anciens adversaires. C'est ce que je souhaite de tout coeur et je suis certain que tous les anciens combattants de ces batailles horribles le souhaitent autant que moi. Dès demain, soyez très amical avec tous les habitants de Vienne que vous allez côtoyer. Liez des relations avec tous les jeunes de votre âge. En un mot, tendez la main à nos adversaires d'hier. Seuls les jeunes comme vous, qui n'ont pas connu les combats, peuvent le faire. »

Il se leva, marchant lentement dans son bureau et nous regarda droit dans les yeux :

« Il m'est impossible de faire tout ce que je vous demande. Trop d'amis, trop de soldats morts au cours des campagnes m'en empêchent. Vous seuls pouvez le faire, vous les bleus et si vous réussissez, vous aurez fait autant de travail que nous pour le rétablissement de la Paix. Faites le, je vous le demande. »

L'entretien était terminé. Respectueusement, nous l'avons salué avec beaucoup d'émotion. Avant de partir, il nous serra la main à tous :

« Allez les gars, au boulot, vous avez un travail impératif à faire. Je vous souhaite une réussite totale et vous en remercie d'avance. »

Le lendemain matin, il quittait la compagnie et Vienne pour prendre en France un repos bien mérité. Pour lui, la campagne 1940-1945 venait de se terminer.

Le soir dans la chambre, longtemps, nous avons discuté des paroles de cet officier qui nous surprenaient un peu, il faut l'avouer. Il avait sans doute raison : la guerre, les combats, les milliers de soldats qu'il avait combattus avec tant de courage l'avaient persuadé de l'horreur de ces guerres qui n'apportaient que ruines et désolations. C'est pourquoi il souhaitait de tout coeur, la fin de toutes ces boucheries abominables. Dès le lendemain soir, nous avons suivi ses conseils et avons cherché à nouer des contacts avec les habitants de Vienne.



Photo 10 : photo prise devant le collège de la Thaka Strass à Vienne. Cantonnement du groupe de la 751/3. Mars 1946.

Le groupement 751/3 en garnison à Vienne était une section de réparation des véhicules et camions de la garnison Française de Vienne. Il était composé d'une cinquantaine d'officiers, sous-officiers et soldats, spécialisés dans la réparation des GMC, Jeeps, et autres matériels de l'armée. Un Vrèker Américain de dépannage, ultra moderne, était le principal engin de remorquage des camions. Les ateliers, assez vastes, comportaient trois grands bâtiments construits en U avec une grande cour goudronnée. Un grillage de deux mètres, protégeait l'établissement et une barrière d'entrée grillagée en fermait l'accès. Un contremaître Autrichien et quelques civils travaillaient avec nous. Un de ces civils était un grand gaillard de 1m80, de mon âge : il était le gardien de but du club de Vienne. Il était très sympathique et mangeait comme quatre avec le contremaître à la même table que nous. Il était sans doute très brillant comme gardien de but mais absolument nul en mécanique et peu courageux au travail. Il avait sans aucun doute été planqué dans notre détachement pour la nourriture que l'on partageait tous ensemble et qui était certainement encore meilleure que chez lui. Là au moins, il mangeait à sa faim. Le contremaître Autrichien, lui, parlait très bien le Français. Il nous racontait tous les événements, la vie à Vienne pendant l'occupation Allemande, car d'après lui, c'était une vraie occupation qu'ils avaient subie avec l'enrôlement de force de tous les jeunes dans l'armée Allemande. Tous ceux qui avaient tenté de résister

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

avaient été déportés ou fusillés sur place. Je lui demandai pourquoi l'Autriche n'avait pas résisté quand les troupes Allemandes l'avaient envahie. Il nous raconta l'arrivée de celle-ci à Vienne avec l'élimination systématique de tous les opposants ou résistants. Il avait vu très souvent des amis creuser des tranchées sur les trottoirs de Vienne. Quand les tranchées étaient terminées, tous étaient fusillés, leurs cadavres jetés au fond et la tranchée était recouverte par d'autres civils terrorisés. Alors personne n'osait se rebeller. D'après des récits, des milliers d'opposants ont été fusillés en public par les troupes d'occupation Allemande en 1938. C'est pourquoi tous les Autrichiens accueillirent avec soulagement l'arrivée des alliés en 1945, qui les libérèrent enfin du joug hitlérien.

En Janvier 1946, l'hiver était très rude à Vienne. La température était souvent inférieure à -15° , -20°C . Dans chaque chambre du collège, un gros poêle à bois ronflait sans arrêt, mais nous n'avions pas de bois pour le ravitailler. Tous les jours, nous arrachions les lambris qui protégeaient les murs des couloirs et des salles de cours. En quelques semaines, nous avions brûlé tout ce qui pouvait l'être et personne ne trouvait rien d'anormal.

Petit à petit, les anciens qui avaient fait toutes les campagnes étaient remplacés par des bleus venus de France. Tous ces anciens étaient très sympathiques avec nous mais n'en faisaient qu'à leur tête. Presque tous avaient récupéré des revolvers de la police Autrichienne et le soir, ils s'entraînaient dans la grande salle de dessin sur des statuettes en plâtre ou des objets divers qu'ils posaient sur un guéridon. Ils visaient l'objet avec leur arme et quand la statue avait éclaté, ils fouillaient dans les placards pour en trouver une autre. Un soir, un ancien trouva un grand thermomètre d'une quarantaine de centimètres de longueur et l'accrocha à un clou avec l'espoir de le faire éclater avec une balle. Je lui proposai de le garder en souvenir et lui offris une cigarette en échange qu'il accepta volontiers. Je possède toujours ce thermomètre qui me rappelle bien des souvenirs !

Les anciens avaient presque tous récupéré la panoplie du policier viennois qui comprenait le revolver, le képi et le ceinturon. Pour se la procurer, ils se promenaient le soir à deux ou trois dans un quartier éloigné de notre cantonnement avec une carte à la main. Quand ils apercevaient un policier en service, ils lui demandaient poliment la route sur la carte. Le policier les renseignait et se retrouvait assommé tout simplement. Ils lui piquaient son ceinturon avec son étui, le revolver et son képi et repartaient heureux de leur coup. Comme il y avait beaucoup de soldats de toutes les nationalités dans la ville, personne ne retrouvait les agresseurs et tout le monde était d'accord pour dire :

« C'est encore un coup des Russes. »

Le soir, dans les piaules, ils racontaient en riant leurs exploits et allaient essayer leur nouvelle acquisition dans la salle de dessin et personne ne trouvait rien à redire.

La semaine suivante, un nouvel officier arriva directement de France. Il

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

décida de faire l'appel dans les chambres le soir à 22 heures. Il annonça cette bonne nouvelle au rassemblement du matin. Tous les anciens protestèrent vivement. Dans la journée, ils lancèrent à tous un mot d'ordre :

« Ce soir, tout le monde se débrouille pour coucher dehors. Le premier qui sera présent à l'appel se fera casser la gueule demain. »

Rien ne pouvait être plus clair ! Le soir, à 22 heures, accompagné de deux sous-officiers, il entra dans la chambre n°1 : tout était silencieux, il n'y avait personne. Chambre n°2, entièrement vide, chambre n°3, vide également. Il reparti furieux et par la suite, l'appel à 22 heures fut supprimé. Je me demande encore pourquoi ...

Quelques jours plus tard, il décida de nous faire aller au travail à l'atelier situé à moins d'un kilomètre du collège, en colonne par trois et au pas cadencé, ce que les anciens n'acceptèrent pas. Le soir, tous les anciens et les bleus se rassemblèrent dans la même chambre et les anciens nous donnèrent les ordres nécessaires pour l'organisation de notre première marche au pas cadencé dans les rues de Vienne. Ils recommandèrent : « les grands devant, les petits derrière ». J'étais dans les plus grands, je dus donc prendre la route avec deux copains en tête du détachement. Le lendemain matin eut lieu le rassemblement dans la cour du collège. Notre nouvel officier commanda "un garde à vous" impeccable, puis un "en avant marche". Notre petite colonne par trois s'ébranla. Les grands, dont je faisais parti, allongèrent le pas et par derrière les petits avancèrent à tout petit pas :

« Une deux, une deux. »

En arrivant au garage, notre détachement se traînait sur plus de quatre vingt mètres dans une rigolade bien scandée par de "une deux, une deux". Il n'y eut plus jamais de rassemblement et de défilé pour aller au travail : notre nouvel officier, si pointilleux sur le règlement, avait compris.

Le soir, nous avions quartier libre et nous nous retrouvions dans les grands cafés, installés sur la Mariathérasstrasse. D'excellents orchestres Viennois nous interprétaient tous les airs à la mode. Nous nous retrouvions avec des soldats de différentes nationalités : Américains, Anglais, Français et quelques officiers Russes. Nous nous amusions et fraternisions dans un merveilleux esprit de camaraderie et tout se passait pour le mieux. Les anciens avaient composé une chanson sur l'air de la Madelon et qui évidemment vantait les qualités des officiers et sous-officiers de notre section 751/3. Elle était reprise en coeur par tous les soldats qui participaient aux soirées. Ceci était facilité par la dégustation de nombreuses chopes de cette bière Autrichienne qui était excellente. Je me souviens encore du premier couplet de cette chanson.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Photo 11 : avec les copains dans la cour du collège, notre cantonnement.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

- « Connaissez vous la compagnie "Bordel".
- C'est la 751/3.
- Elle est commandée par une séquelle.
- d'officiers de premier choix.
- Le lieutenant nous l'appelons Bidasse.
- Et l'adjudant c'est un ancien curé.
- Heureusement que nous avons La Classe.
- Et aussi le sergent Larame. »

Il y avait ensuite quelques couplets très savoureux sur les officiers et les soldats de la 751/3 et ces couplets apportaient une franche gaieté dans toute l'assemblée.

Le collègue où nous étions en garnison était assez loin du centre ville et pour nous y rendre, nous prenions "un Strassbahn". C'était un tramway électrique à deux wagons qui circulait sur des rails. L'arrêt était assez éloigné de notre casernement et très vite nous avons pris l'habitude de le faire arrêter spécialement pour nous juste en face du collège. Une cigarette à la main, nous faisons signe au conducteur du tram qui s'arrêtait immédiatement et nous lui donnions une cigarette. Il nous remerciait avec des "Danke schen, danke schon" sans fin. Que n'aurait-il pas fait pour avoir une cigarette gratuite ?

Pour les armées d'occupation, tous les transports étaient gratuits et j'en profitais pour visiter Vienne qui malheureusement avait beaucoup souffert des bombardements et des rudes batailles pour sa libération. Les strassbahns passaient devant l'opéra de Vienne et se faufilaient à travers les décombres des immeubles qui avaient été détruits. Je me souviens des grandes statues de chevaux et de personnages, encombrants les deux côtés des boulevards, qui avaient subi beaucoup de bombardements et de tirs des chars Russes qui avaient libéré la ville. Nous avons tous une pensée pour les soldats et les habitants de la ville qui avaient connu ces massacres, ces destructions inutiles et s'étaient retrouvés malgré eux au milieu de batailles épouvantables.

Toutes les semaines avec les copains, nous allions assister à des concerts dans un très beau théâtre de Schonbrunn-Keller, situé au 62 Hadeckgasse, XIV^{ème}. C'était un théâtre magnifique qui n'avait pas souffert de la guerre. Il organisait des concerts avec la participation de formations musicales Américaine, Anglaise, Française ou Russe, qui s'efforçaient de nous présenter leurs meilleures formations et tous nous offraient des spectacles admirables et inoubliables. Je me souviens de la formation Américaine qui pendant deux heures nous a tous éblouis avec les partitions les plus modernes de la musique Américaine.

A la fin du concert, un jeune violoniste de l'armée Américaine nous interpréta un solo de violon qui provoqua un silence complet dans toute la salle puis un tonnerre d'applaudissements à la fin de sa prestation. Un officier Américain nous apprit que ce merveilleux artiste avait eu l'honneur de jouer à la conférence de Yalta devant Roosevelt, Staline, Churchill et tout un parterre d'officiers supérieurs. Avant de partir, le jeune violoniste revint nous saluer et

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

obtint une ovation bien méritée.

La semaine suivante, un groupe d'artistes Français venus de Paris nous présenta un concert de variétés et de sketches humoristiques. Nous avons repris en coeur les chansons connues de tout l'auditoire, ce qui nous procura un réel plaisir. Un autre concert nous fut présenté par le grand orchestre de Vienne qui nous transporta, en musique, sur le Danube Bleu et autres valse que nous connaissions tous. Tous les soldats applaudirent ces merveilleux artistes et c'est ravis que nous avons rejoint notre cantonnement enchantés par ces soirées inoubliables.

A la sortie d'un spectacle, avec mes trois copains, nous avons repris un tram. Ce soir là, nous sommes montés dans des wagons qui n'avaient pas encore été réparés. Ils circulaient sans porte, beaucoup de carreaux n'avaient pas été remplacés et, malgré tous ces dommages, ils circulaient. En montant dans le wagon, j'aperçus un officier russe avec une grande vareuse et sa casquette dorée, la poitrine ornée d'un tas de décorations. Il sortait sans doute d'une réception officielle et d'un banquet. Il était appuyé à la cloison du wagon, juste à côté de l'entrée qui n'avait pas de porte. Visiblement, il n'était pas bien et tout de suite avec les copains, nous avons constaté qu'il était complètement ivre. Au moment où le Strassbahnn démarra, il roula sur le côté et s'affaissa à l'entrée du wagon, toujours béante. Déjà ses bras plongeaient dans le vide et le wagon prenait de la vitesse. Tous les voyageurs se mirent à crier d'effroi. Instinctivement, je me jetai sur lui, le plaquai au sol en le retenant avant qu'il ne disparaisse dans le vide. Mes trois copains rapidement m'agrippèrent à leur tour et péniblement nous l'avons remonté dans le wagon. L'officier russe n'avait aucune blessure, mais revenait de loin ! Nous l'avons aidé à se remettre debout, cet incident l'avait un peu dégrisé. Il nous regarda, balbutiant des mots incompréhensibles. Il se rendait peut être compte que nous lui avions sauvé la vie. Il déboutonna sa capote sur sa tenue d'officier. Nous avons alors aperçu un large ceinturon et un gros revolver. Nous commençons à être inquiets. Il sortit de sa poche un paquet de cigarettes russes et nous en offrit une avec un grand sourire pour nous remercier. La station suivante, il descendit péniblement et nous fit signe de la main amicalement. Il avait complètement « décuité », mais il s'était sans doute rendu compte que les quatre jeunes soldats Français lui avaient rendu un fier service et peut être sauvé la vie. Bien que je ne fume pas d'ordinaire, j'ai entièrement fumé la cigarette qu'il m'avait offerte. Elle avait un goût épouvantable, mais j'étais heureux, très fier de moi et de mes copains. Nous venions sans doute de sauver la vie à un soldat qui avait pendant des années risqué sa peau contre les Allemands dans des conditions horribles, et sa mort stupide, un soir de cuite, aurait été vraiment impensable et injuste. De retour à la chambre, nous avons raconté notre petit sauvetage aux copains et tous nous ont félicité de notre intervention spontanée. Sans l'Armée Rouge, qui avait usé des dizaines de divisions Allemandes dans des batailles sauvages et sans merci, le débarquement en Normandie aurait-il pu réussir et notre libération aurait-elle pu avoir lieu...

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946



Vienne le 18-2-46

Cher Grand Père
 et Grand Père

Echte
fotografie

J'espère que ma carte vous trouvera en bonne santé.
 J'ai reçu hier la carte de Sibérie qui m'a fait beaucoup
 plaisir et vraiment elle en a mis un coup 3 pages fin
 reçoit rarement d'aussi longues.
 Ici ça va, mais il fait un vent terrible et dans la rue
 on prend des coups sur la (g...) figure.
 Hier dimanche je me suis bien amusé, j'ai été danser
 au dancing français et la journée a passé très vite.
 Il n'y a pas à dire les français sont assez sympathiques
 mais elles ne dansent pas si bien que les petites françaises

Photo 12 : vues de Vienne.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

A l'atelier de réparation, le travail se terminait à 17h30. Très vite, après une rapide toilette et un changement de tenue, nous nous rendions au centre de Vienne où se tenait le foyer des soldats Français. C'était un ancien restaurant où nous attendaient des membres de la Croix Rouge et de gentilles AFAT qui nous distribuaient à volonté chocolats chauds, bières, gâteaux ou paquets de chocolat, et pour un prix modique. Nous passions une heure ou deux dans cet endroit bien chauffé, installés dans de bons fauteuils. La vie militaire avait quand même du bon !

L'armée russe avait dans ses rangs des petits soldats très jeunes de 9 à 13 ans, vêtus de l'uniforme réglementaire, avec calot et ceinturon. Nous étions étonnés de voir ces gamins habillés comme leurs aînés. Beaucoup d'entre eux portaient des décorations. Ils venaient tous les soirs au foyer Français où ils se gavaient de friandises. Souvent un jeune gamin d'une dizaine d'années venait nous rejoindre à notre table. Les décorations imposaient un certain respect et c'est avec plaisir que nous lui donnions tout ce qu'il désirait. A des anciens de chez nous, je demandais ce qu'étaient ces petits soldats. Une rapide enquête m'informa qu'ils faisaient partie de petits groupes en civil qui se glissaient dans les premières lignes Allemandes avec quelques grenades dans les poches, et faisaient sauter tout ce qu'ils trouvaient. Les Allemands ne se méfiaient pas de ces gamins qui circulaient dans les lignes proches du front et qui leurs infligeaient des pertes non négligeables en chars, avions ou dépôts d'essence et de munitions. Des centaines d'entre eux disparurent dans la fournaise au cours d'opérations et c'étaient les rescapés de ces petits groupes qui venaient tous les jours nous rendre visite. Quand nous avons appris leurs exploits, nous les avons encore plus gâtés. Je me souviens d'un petit gamin d'une dizaine d'années qui venait nous rendre visite : il s'asseyait sur mes genoux et demandait :

« Chocolat, gâteaux », les deux seuls mots de Français qu'il connaissait. Il savourait ces friandises qui lui avaient toujours manqué dans son enfance et il les mangeait avec un réel plaisir. Nous étions devenu copains mais jamais je n'aurais imaginé ce petit bonhomme en train de faire sauter un char, un camion ou un dépôt de carburant avec quelques grenades. Les soldats de l'armée russe avaient vraiment été très courageux, les grands comme les petits.

Souvent le soir, nous nous dirigeons vers les belles avenues du centre de Vienne, non loin du Prater. Beaucoup de cafés, de gasthaus, de dancings étaient ouverts jusqu'à minuit. A l'entrée du dancing, des mères amenaient leurs jeunes filles avec l'espoir qu'elles seraient invitées par un soldat Français. Elles avaient toutes beaucoup souffert de l'occupation Allemande et n'avaient qu'un espoir : se faire inviter par un soldat Français et avec beaucoup de chance, se marier avec lui. Les soldats Français avaient la cote en 1946 à Vienne et représentaient le rêve et l'espoir de beaucoup de familles viennoises. Il faut dire que nous étions tous très corrects avec elles. Avant d'entrer, nous choissions la plus belle, la plus sympathique et sa mère nous la confiait.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Chaque soldat rentrait au dancing accompagné de sa cavalière. Une dizaine de musiciens avec violons, saxos, accordéons, batterie, jouaient des valse, des tangos et jusqu'à minuit nous dansions dans une ambiance de rêve. Tout autour de la salle de danse, dans une cavité d'un mètre de hauteur située au plafond, étaient représentés en miniature les quartiers de Vienne les plus connus, éclairés par des petits projecteurs à lampes multicolores. C'était très joli et très romantique. De nombreux soldats s'amusaient en franche camaraderie. Il n'y avait jamais de bagarre pour les cavalières, nous en avions à volonté à l'entrée du dancing. A minuit, l'orchestre s'arrêtait et après avoir raccompagné nos cavalières qui habitaient dans le quartier, nous repartions tous vers nos cantonnements.



Photo 13 : Vienne, Mars 1946. Les petites cavalières viennoises raffolaient des soldats français. Nous avons tous beaucoup de succès avec elles.

Plusieurs soirs, avec les copains, nous sommes allés danser à Yerzing. C'était un dancing assez loin de notre cantonnement, à un kilomètre de

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Schonbrunn. Pour y accéder, il fallait descendre un large escalier d'une trentaine de marches et une belle salle parquetée bien cirée permettait de danser. Les soldats des quatre zones s'y retrouvaient, accompagnés de leurs cavalières. Un excellent orchestre jouait toutes les danses que nous leur demandions. Une fois, un jeune officier russe très sympathique prit la place d'un violoniste de l'orchestre et sans aucune partition, accompagna remarquablement l'ensemble sous les acclamations de tous les couples qui dansaient. Les moins drôles étaient les soldats Anglais. Ils entraient presque tous avec des bouteilles de whisky dans leurs poches et au bout d'une heure, ils étaient tous ivres, certains s'amusant à tirer des coups de revolver au plafond. Devant ces danseurs peu sympathiques, beaucoup quittaient le dancing devenu dangereux. Le plus ennuyeux, c'était le retour à minuit. Nous n'avions plus de moyen de transport pour retourner à notre cantonnement et il fallait refaire à pied les quelques kilomètres du parcours. Pour rentrer, nous devions traverser une partie boisée, avec de grands arbres (genre bois de Boulogne à Paris). Un soir, avec mon copain Grimaud, alors que nous traversions un grand carrefour, entourés d'arbres immenses et de talus – C'était un coin sinistre- nous avons entendu un grand coup de sifflet et de toute part, nous avons vu arriver une cinquantaine de jeunes, qui nous ont cernés rapidement. Leur chef nous braqua une lampe électrique dans les yeux et examina notre tenue. Sur notre blouson de drap il aperçu le mot "France" cousu sur notre épaule. Aussitôt il nous serra la main : « Français wir Sind freunds ». Il expliqua à ses camarades que l'on était des soldats Français et tous poussèrent des « Hourras, wir sind freunds » et nous applaudirent. Tous les jeunes viennois nous serrèrent la main en souriant et criant « Français Freunds ». Un nouveau coup de sifflet et tous disparurent comme par enchantement. Avec mon copain nous nous demandions si nous n'avions pas rêvé. Le lendemain, nous avons raconté notre mésaventure à un ancien qui ne fut pas surpris. Il avait entendu parlé de ces bandes de jeunes qui tous les soirs s'organisaient pour faire la chasse aux soldats russes qui n'osaient s'aventurer dans ce secteur. Que serait il advenu de nous si nous n'avions pas porté l'uniforme Français ? Heureusement, nous soldats Français, avions la cote et étions traités en amis. Quand nous sortions du foyer, les poches bourrées de chocolat et gâteaux, nous prenions le Strassbahn. Les civils nous offraient leurs places assises, que nous refusions avec un sourire. Quand j'apercevais des enfants, je leur offrais des friandises. Les mères hésitaient à accepter par prudence : j'en mangeai une, les invitant à faire de même et leur offrais une poignée de chocolat et gâteaux. Alors leur sourire revenait et un rayon de soleil apparaissait sur leurs visages. Elles n'étaient pas habituées à tant de gentillesse de la part d'un soldat. Tous ces civils avaient tellement souffert des soldats pendant plus de cinq ans qu'ils n'étaient pas habitués à trouver des hommes corrects et sympathiques. Cela les surprenait. Mais très vite, un peu grâce à nous, ils réapprirent à sourire.

En faisant toutes ces petites choses et ces gentillesse, je pensais toujours à ce brave capitaine qui nous avait reçu à notre arrivée à Vienne et qui nous disait :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Gagnez l'amitié des civils de Vienne et d'ailleurs et vous aurez fait autant de travail que nous pour la paix. »

Un dimanche, alors qu'il faisait beau, avec mes trois meilleurs copains, nous avons décidé d'aller voir le Danube qui coulait en zone russe. En riant, je leur avais dit souvent :

« Avant de partir de Vienne, je ferai l'impossible pour aller "pisser" dans le Danube. »

C'était sans doute une boutade, mais ils me le rappelèrent en riant. Nous voilà donc partis direction la zone russe. Un petit contrôle au passage de la zone et, à pied, nous finissions le trajet qui nous séparait du fleuve. Nous l'avons enfin aperçu, large et majestueux, entre deux rangées d'arbustes et de baraquements. Une petite plage de vingt mètres nous séparait de l'eau. Un copain me dit en riant :

« Alors ton vœux, tu le réalises. »

Sans hésiter, je me dirigeai vers le fleuve et en riant, déboutonnai ma capote, l'ouvrai et heureux comme un gamin j'exauçai mon rêve. L'histoire était peut être amusante, mais tout à coup, je sentis dans le dos le canon de deux mitrailleuses. Je me retournai et aperçus deux jeunes soldats russes de mon âge qui m'avaient suivi et me braquaient avec leurs mitraillettes surmontées du fameux camembert où étaient enroulées les munitions.

La situation était plutôt ridicule pour moi, mais un peu plus loin, je voyais les trois copains qui riaient aux éclats. Les deux jeunes soldats me firent comprendre avec beaucoup de difficultés que je devais leur présenter mes papiers. Je leur montrai mon laissez passer qui nous permettait de circuler dans les quatre zones de Vienne. Je les suivis à une baraque où un sous-officier russe eut bien du mal à garder son sérieux. Il regarda mon laissez passer et en souriant me fit signe de partir sans problème. Nous avons suivi quelques temps la berge et nous nous sommes aperçus que des postes de guet étaient répartis tous les cent mètres. En rentrant au cantonnement, je racontais ma mésaventure à un ancien qui ne fut pas surpris et me précisa que pour les soldats russe, le Danube qui avait vu mourir des milliers de soldats de leur armée, était un lieu sacré qu'ils respectaient tous et que la situation dans laquelle ils m'avaient surpris était irrespectueuse et méritait peut être une petite sanction. Je me promis qu'à l'avenir je réfléchirais un peu plus pour éviter ce genre de mésaventure.

Le lundi matin, avec mon copain Grimaud, nous avons été appelés au bureau du lieutenant :

« Vous êtes mécanos, vous allez partir demain matin avec un sous-officier et deux autres soldats pour convoier un camion à Innsbruck et Bludenz pour aller chercher du matériel. Par la même occasion, vous regarderez dans quelles conditions travaillent les mécanos du groupe de réparation des véhicules de transport de l'armée. »

Nous étions surpris mais enchantés. Il fallait traverser toute l'Autriche pour se rendre à Innsbruck et ensuite rejoindre Bludenz, situé en pleine montagne. Le voyage allait être passionnant. Un coup d'oeil sur la carte pour

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

évaluer les distances et nous avons constaté que Vienne était séparée d'Innsbruck par 450 kilomètres et environ 150 kilomètres de plus pour rejoindre Bludenz. 150kilomètre de montagnes et cols à traverser en plein hiver avec des températures de -15° à -20°C. La petite balade promettait d'être sportive. Toute l'équipe de cinq jeunes soldats était enchantée, et c'est dans l'enthousiasme que nous avons préparé le camion GMC bâché, vérifié les niveaux, la pression des pneus et rempli des jerricans d'essence en réserve. Par sécurité, nous avons prévu un tas de couvertures, au cas où... Nous avons pris une caisse d'outillage de première urgence. La cantine nous attribua deux gros pains et quelques boites de conserves et... « bonne chance... ». Le sous-officier monta dans la cabine avec les deux chauffeurs et nous nous sommes installés à l'arrière du camion sur des banquettes en bois disposées de chaque côté de la caisse. Nous pouvions à l'arrière fermer la bâche pour nous protéger du froid si nous en avions besoin.

A six heures, nous quittions Vienne. Nous étions en février 1946 et le froid était très vif. La neige avait recouvert la campagne et le chauffeur conduisait prudemment. A cinquante kilomètres de Vienne, deux roues arrière du GMC éclatèrent : une grosse pierre s'était coincée entre les deux roues. Il fallait changer les roues dans la neige, par une température de -15° à -20°C. L'opération était très pénible et évidemment elle fut confiée aux deux mécanos d'accompagnement. Le mal réparé, le convoi reprit la route en direction de Lintz, Salzburg. A l'arrière, nous nous étions calés avec les couvertures et bien protégés par nos grosses capotes, le froid était supportable. La route que nous suivions était le début d'une autoroute. Le gros oeuvre était terminé, les bulls et les niveleuses étaient passés, mais la guerre était arrivée et nous roulions sur les cailloux et les terrassements. A treize heures, notre sous-officier repéra une ferme sur le bord de la route. Il arrêta le camion et nous sommes rentrés tous les cinq dans la cour de la ferme. A l'intérieur, le paysan et sa famille déjeunaient sur une grande table. Une bonne odeur de soupe se répandait dans la pièce. A la vue de ces cinq soldats, le paysan s'écria « Français Ya Français ». Il nous fit entrer sans attendre et chuchota quelques mots à sa famille. Tous se levèrent de table. La fermière enleva les assiettes et les verres et remis des couverts propres. Nous suivions son manège avec intérêt. Le patron nous invita à la table avec un grand sourire et s'assit au milieu de nous :

« Français Friends. »

Il nous invitait tout simplement à déjeuner et toute sa famille nous regardait manger leur repas. Nous étions tous un peu gênés, mais comment refuser une invitation si spontanée. Surtout, nous avions tous très faim et cette bonne soupe fumante était vraiment la bienvenue. Nous avons donc avalé la soupe, suivie d'un gros morceau de porc aux choux et carottes. Jamais un repas ne m'a paru aussi bon.

Pour les remercier de leur accueil, nous leur avons offert quelques paquets de cigarettes, un jerrican d'essence et quelques boites de conserves. Avant de partir, la fermière nous offrit un bon verre de Schapps. Nous avons quitté nos nouveaux amis avec regret, mais un peu surpris de l'accueil qu'ils

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

nous avaient réservé. Nous étions tout de même des occupants et pourtant nous étions reçus en amis. Il ne faut pas oublier que les pauvres Autrichiens avaient été enrôlés de force dans l'armée Allemande comme beaucoup d'autres.

Nous avons quitté la zone russe pour entrer maintenant en zone Américaine. A chaque changement de zone, il fallait présenter tous les papiers et feuilles de route. Au loin, nous avons aperçu les faubourgs de Linz. Le voyage continuait, monotone. Les chauffeurs se relayaient et nous somnolions sur nos couvertures, tout en digérant avec satisfaction le bon repas du midi. Les villages se succédaient : Herchdorf, Mandsée,... La route devenait moins bonne.

En traversant un village, nous suivions un camion GMC de l'armée quand, à un carrefour, le camion qui nous précédait freina brusquement et s'immobilisa. Notre chauffeur eut toutes les peines du monde à l'éviter. Nous sommes descendus rapidement pour voir ce qui se passait et nous avons découvert, horrifiés, un petit enfant de 4 à 5 ans, écrasé par la roue avant du camion qui nous précédait. Il avait traversé la route en courant et l'accident avait été inévitable. Nous l'avons transporté dans le café voisin, allongé sur une table mais il n'y avait plus rien à faire, il avait été tué sur le coup. Nous étions tous très attristés. Le chauffeur du 1^{er} camion pleurait, assis sur le marchepied, c'était atroce. Les pauvres parents accoururent, les rues du village furent bientôt pleines de monde, mais il n'y eut pas un cri, pas un reproche pour l'armée Française qui venait d'écraser accidentellement ce pauvre petit enfant Autrichien. Tous les habitants avaient compris que c'était un accident, terrible, mais involontaire. Nous étions aussi peinés que les habitants du village. Nous avons repris notre route, mais nous étions tous profondément attristés par la mort de ce petit gamin.

La route s'étirait lentement, Salsbourg avec son vieux château apparaissait au loin. Puis ce fut St Johan, Schwarz et enfin Innsbruck. C'est avec joie que nous sommes rentrés au foyer du soldat, devant un bon feu et quelques verres de bière. Le soir, les anciens de Leclerc nous invitèrent à une petite soirée au foyer. C'était une superbe salle des fêtes avec de magnifiques boiseries. L'orchestre Autrichien nous invitait à la danse. Beaucoup de ces soldats avaient participé à toutes les campagnes depuis la Libye. Nous avions à faire à la vraie armée Leclerc qui était stationnée dans la région d'Innsbruck et Bludenz. C'était de vrais "durs à cuire" et à côté, nous n'étions que des bleus, ce qui ne les empêchait pas d'être très sympathiques avec nous. Quand ils apprirent que nous étions en garnison à Vienne, notre cote remonta rapidement. Nous avons dû leur raconter notre vie dans cette belle capitale que tous rêvaient de connaître.

Au bar, non loin de notre table, je remarquai deux jeunes femmes accoudées au bar. Leur costume militaire avec l'insigne de la croix rouge était parfait et elles répondaient avec un sourire à tous les militaires qui les saluaient au passage. Elles avaient l'air d'être connues de tous. Mon copain me fit signe :

« On les invite à danser ?

- Pourquoi pas, on y va. »

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Elles acceptèrent gentiment notre invitation. Ma cavalière me dit rapidement :

« C'est vous les gars qui arrivez de Vienne ? »

Et pendant toute la danse je dus lui raconter les soirées, les concerts, les bals et la vie à Vienne. Je vis tout de suite qu'elles nous enviaient. A la fin de la danse, nos deux cavalières s'assirent gentiment à notre table. Au moment de m'asseoir, un soldat me fit signe de le rejoindre à sa table un peu plus loin. Il me dit :

« Tu sais avec qui tu viens de danser ? »

Je lui répondis négativement.

« Ces deux filles là sont deux Rochambelles, alors pas touche, conseil d'ami, ou tous les gars d'ici vous remettront en place et en vitesse. »

Je lui demandai de m'expliquer. Il le fit gentiment :

« Vois-tu ces deux jeunes filles sont des infirmières. Pendant toutes les campagnes, elles nous ont suivis avec leurs ambulances. Elles ont sauvé des centaines de copains dans la boue, sous les bombardements, elles allaient en première ligne chercher les blessés. Les Rochambelles ont fait un boulot formidable. Elles sont toutes sacrées pour nous et malheur à qui leur ferait mal. Compris ? »

Je lui répondis que j'étais très fier d'avoir fait danser une de ces infirmières qui avait l'estime et la reconnaissance de tous les soldats.

Je l'invitais avec ses copains à notre table et les Rochambelles, anciens de Leclerc et bleus de Vienne passèrent ensemble une soirée inoubliable et très sympathique.

Le lendemain matin, nous devions partir pour Bludenz sous une tempête de neige et un froid terrible. Les copains d'Innsbruck nous conseillèrent de ne pas partir, les routes étaient très enneigées et de toute façon le col de l'Alberg à 120 kilomètre d'Innsbruck était fermé et il faudrait prendre la navette qui passait sous le col par un tunnel à 14 kilomètre et qui transportait par wagons les véhicules. Mais nous n'avions pas le choix, nous devions ramener à Vienne du matériel et des pièces détachées et dans trois jours nous devions être de retour avec notre chargement. Le voyage continua donc. A l'arrière du camion, avec mon copain, nous étions frigorifiés. Ballotés dans tous les sens, nous avons fini par nous coucher sur le plancher du camion, enroulés dans les couvertures. Après 4 ou 5 heures de route très pénibles, nous sommes arrivés tant bien que mal à Albergpass. C'était une petite gare d'où partait la navette qui passait sous le col de l'Alberg par un tunnel.

Après bien des glissades et des dérapages sur la neige épaisse, notre camion fut chargé sur la plate-forme d'un wagon et solidement amarré.

Le chef de la station parut inquiet de la hauteur de la bâche de notre GMC. Le tunnel de l'Alberg n'était pas très haut et il avait peur que la bâche touche les parois. Il mesura, remesura et nous fit comprendre par signe que l'on était à la limite de la hauteur de la bâche. Plusieurs wagons de voyageurs faisaient partie du convoi. Ils étaient remplis de civils et de militaires qui s'entassaient dans les voitures. Nous sommes tous restés dans le camion et le

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

convoi partit. La nuit était tombée et il neigeait à gros flocons. Le convoi entra enfin dans le tunnel. Il roulait à faible allure et très vite nous nous sommes aperçus que notre bâche se déchirait au frottement avec le haut du tunnel.

Les barres de soutien se tordaient à chaque petit virage dans une gerbe d'étincelles et un ferraillement inquiétant. Et il était impossible de prévenir le chef de train. Le voyage se termina sans trop de casse, mais nous étions tous soulagés d'être arrivés au bout du tunnel à l'autre station.

A notre arrivée en gare de Langon ; il faisait nuit noire et la neige tombait de plus en plus fort. Le camion fut débarqué. Pendant ce temps je cherchais avec impatience les toilettes dans la petite gare. Une affreuse colique me tenaillait, j'étais dans une situation où il fallait agir et vite... Je sortis de la gare et m'éloignai aussi vite que je pouvais enjambant, à grande peine, quarante centimètres de neige sur la place de la gare. Il faisait nuit noire et m'estimant assez loin je fis rapidement un creux dans la neige ; quittai ma grande capote et je pus enfin, obéir à un besoin tout à fait naturel.

Juste à ce moment, la gare s'illumina complètement, à mon grand désarroi ; j'aperçus une cinquantaine de voyageurs qui, me voyant, dans une situation critique, riaient aux éclats de ma surprise. J'étais très vexé et me rhabillai rapidement. Evidemment, les bons copains du camion participèrent à cette rigolade, mais moi, je n'avais pas envie de rire et je maudissais l'employé qui avait illuminé toute la gare.

Nous avons repris la route, elle était de plus en plus impraticable. Des congères de neige, partout, bloquaient la route ; ce n'était que descentes, montées, virages et le conducteur, malgré son habileté n'était pas toujours maître de la situation.

Nous étions à une vingtaine de kilomètres de Bludenz. Dans les descentes la neige, balayée par le vent, laissait apparaître un verglas terrible. Dans une grande descente en lacets, le camion s'immobilisa enfin après des glissades interminables.

Il était impossible d'aller plus loin. Le chef de détachement jugea sage d'attendre le jour pour continuer notre route. Et nous voilà bloqués à 20 kilomètres de Bludenz, par un froid terrible de -25°C, sur la route impraticable, en pleine montagne du Tyrol, dans une violente tempête de neige. Nous avons passé le reste de la nuit, serrés les uns contre les autres, grelottant de froid et attendant avec impatience que le jour se lève.

La nuit prit fin. La tempête de neige était calmée et nous avons pu, enfin, admirer le merveilleux paysage et la montagne enneigée de la région de Bludenz.

A notre arrivée, le foyer du camp nous accueillit. Avec satisfaction nous avons pu boire du café bien chaud et prendre un bon casse croûte qui fut le bienvenu.

Après la visite des ateliers de réparation, nous avons chargé le camion de toute sorte de pièces qui manquaient à notre atelier de Vienne. Les caisses

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

s'entassaient. A la fin du chargement, on nous fit savoir que le dépôt de Vienne avait besoin de minium. Un fût de 220 litres fut immédiatement monté à l'arrière du camion. Le chargement terminé, nous avons fini la soirée au foyer.

Le lendemain à 7 heures, départ pour Innsbruck. Le voyage de retour s'annonçait difficile. La neige avait repris et des congères se formaient sur le bord de la route. Nous avons repris la navette en gare de Langon, mais c'est avec plaisir que nous avons constaté que le camion chargé avait baissé d'une dizaine de centimètre et le passage dans le tunnel se termina sans dégât pour la capote et les arceaux de soutien. Le voyage fut long et interminable.

Avec mon copain, nous étions couchés sur les couvertures à même le plancher du camion et nous étions ballottés dans tous les sens.

Après sept heures de routes, le camion arriva enfin à Innsbruck, que nous avons atteint sans trop de peine malgré cette maudite tempête.

Le lendemain, c'était dimanche, à 7 heures départ pour Vienne, environ 450 kilomètres à être ballottés à l'arrière du camion, certainement plus de douze heures de route dans les tourbillons de neige et par un froid très vif. Assis à l'arrière du camion, le paysage défilait interminablement. Les odeurs d'échappement devenaient intolérables et un violent mal de tête me prit rapidement. Je grelottai de froid et une violente envie de vomir me rendait très pénible ce voyage de retour à travers la montagne et ses virages sans fin.

Après quatre heures de route, le camion s'arrêta enfin pour une pause. Je descendis en titubant, j'étais livide et grelottai de froid, je sentais une fièvre intense m'envahir. La situation devenait inquiétante. Le sergent se rendit compte qu'il fallait s'arrêter au prochain village pour me réchauffer et me reposer un peu.

Au premier village qui se présenta, le sergent aperçut un « Gasthaus ». A l'intérieur, les lumières éclairaient une grande salle remplie de joueurs de cartes, attablés par quatre. De grands éclats de rire et des coups de poing sur la table fusaient dans toute la salle dans une bonne ambiance. A la vue des cinq soldats français qui entraient, un silence immédiat se fit parmi les joueurs.

Tous nous regardaient avec une curiosité bienveillante. Deux copains me soutenaient. La patronne vint au devant de notre petit groupe et dès qu'elle m'aperçut, elle fit immédiatement évacuer toutes les tables qui étaient installées devant la grande cheminée où pétillait un bon feu de bois.

Aussitôt, elle dressa devant la cheminée un lit pliant, elle y déposa un petit matelas et me fit allonger, ce que je fis avec grand plaisir.

Très vite je sentis la douce chaleur me réchauffer et me sentis beaucoup mieux.

Tous les joueurs de cartes nous entouraient amicalement. La patronne m'apporta aussitôt un grand bol de boisson brûlante que je savourai avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance.

Mes copains s'étaient installés à la table voisine et eux aussi se réchauffaient avec un plaisir évident.

Je regardai les visages des hommes qui nous avaient accueillis. Beaucoup étaient sans doute des anciens soldats de la Werhmart qui avaient traversé la

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

guerre dans des conditions inhumaines, mais je suis certain qu'ils avaient tous de la compassion pour ce jeune soldat malade que j'étais et, ils faisaient tous leur possible pour m'aider à sortir de ce moment de faiblesse.

Je me rendis compte que je perturbais leur soirée cartes et j'étais un peu gêné de leur gentillesse.

Pas un ne manifesta un signe de protestation et très vite je me demandai si nous aurions fait la même chose pendant l'occupation, devant un jeune soldat allemand qui était malade.

Au bout d'une heure j'étais debout, je remerciai chaleureusement la patronne et distribuai aux plus proches toutes les cigarettes que je possédais.

Je voulus régler nos consommations qui nous furent offertes spontanément par toute l'assemblée. Tous voulurent nous serrer la main ; j'étais très touché de leur amical accueil et c'est avec beaucoup de regrets que nous sommes repartis vers le froid, la neige, le verglas.

Je refusai de prendre place à l'avant du camion et, revins m'allonger à l'arrière sur les couvertures.

Il y eut un contrôle à l'entrée de la zone britannique et un autre à l'entrée de la zone américaine. Vienne enfin approchait, nous en étions à moins de 200 kilomètres. La nuit commençait à tomber.

Un poste militaire barrait la route, nous arrivions en zone russe. Ils vérifièrent nos ordres de mission.

Sur le bord de la route, un officier russe accompagné d'un soldat, nous demanda la permission de monter dans notre camion. Ils rejoignaient leur garnison à Vienne et n'avaient aucun moyen de transport.

Un couple de civil, d'une quarantaine d'années, nous demanda poliment de se joindre à nous. Ils habitaient Vienne et, eux non plus, n'avaient aucun moyen de transport pour rejoindre la capitale.

La femme, très belle, portait un magnifique manteau de fourrure et parlait français très correctement. Notre sous-officier n'eut pas le courage de leur refuser notre aide. Gentiment, je lui offris ma place et elle s'allongea sur ma couverture. Nous nous sommes casés sur les caisses et les sacs de notre chargement. Notre camion repartit pour les 200 kilomètres qui nous restaient. La nuit était complète, la neige tombait sans arrêt et l'interminable voyage reprenait. A l'arrière du camion toutes les personnes somnolaient à moitié, engourdis par le froid.

Après deux heures de route, un hurlement de femme se fit entendre à l'arrière du camion. Mon copain tambourina à la glace de cabine et, le camion s'arrêta.

Le sergent descendit et souleva la bâche. En vitesse, il abaissa la ridelle. Immédiatement une peinture rouge, gluante coula du véhicule : le fût de minium s'était percé dans les cahots et, la pauvre femme, allongée sur le plancher, baignait dans plusieurs centimètres d'une peinture rouge, épaisse et nauséabonde. Nous avons évacué très vite le camion, nos pieds pataugeant dans le minium, laissant partout des traces rouges et dégoulinantes. La pauvre

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

femme n'osait plus bouger. Elle se tenait, raide, les mains écartées, son beau manteau de fourrure baignant dans la peinture.

Nous l'avons soulevée et descendue avec beaucoup de peine du camion. Elle se tenait debout, n'osant plus bouger. Je pris une petite pelle dans le camion et raclai cette peinture rouge sur le beau manteau, complètement imprégné. Pas question de quitter ce vêtement, il faisait trop froid. Nous avons, avec beaucoup de difficultés, éliminées le plus gros avec nos moyens de bord, pelle, planches. Petit à petit, il ne resta plus qu'une carapace de minium sur la fourrure qui devenait toute raide et lissée.

Le fût de 200 litres jeté dans le fossé, nous avons nettoyé, au mieux le plancher et le bas des caisses et éliminé toutes les couvertures souillées. Le tout dans une tempête de neige et un froid glacial.

Nous étions désolés pour la pauvre femme qui avait perdu, dans l'affaire, son beau manteau qui était maculé, de toute part, d'une peinture tenace et répugnante.

Tant bien que mal, nous nous sommes installés dans le camion et avons repris la route.

Enfin Vienne approchait. Les deux soldats russes nous quittèrent et le camion se dirigea vers le quartier où habitait notre couple de Viennois.

Notre sergent avait tenu à les accompagner jusqu'à la porte de leur appartement. Il était impossible de laisser cette pauvre femme, dans l'état où elle se trouvait, sur le bord du trottoir.

Malgré leur mésaventure, ils nous remercièrent gentiment et nous avons repris notre route.

Nous étions dans la banlieue de Vienne. A l'arrière du camion, les odeurs du minium et des gaz d'échappement étaient insoutenables. L'envie de vomir me reprenait sans cesse. Je soulevai la bâche du camion et terminai ce long voyage, en aspergeant copieusement les rues de Vienne.

Mon copain Grimaud me tenait la tête hors du camion et c'est dans cette position que nous sommes, enfin, arrivés à l'entrée du collège, où les copains nous aidèrent à descendre.

Ils me transportèrent sur une civière dans un petit local, où nous nous sommes tous déshabillés complètement, car tous nos vêtements étaient maculés de peinture.

Je restai « garde piaule » pendant deux jours, bien au chaud, auprès du gros poêle à bois que je ravitaillais sans cesse, avec les lambris des couloirs et j'en profitai pour écrire à la famille et aux copains.

Le rez-de-chaussée et le premier étage du collège étaient occupés par un détachement de la Garde Républicaine qui, presque tous les jours, participait à des concerts, des réceptions officielles.

Notre groupe de dépannage de la 751/3, habitait le deuxième étage et les communs du collège.

Avec les copains, nous avons remarqué un petit local au fond de la cour, où était stocké un gros tas de belles pommes de terre destinées à la cantine de ces « Messieurs de la Garde Républicaine ».

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Je m'aperçus qu'une petite lucarne était ouverte, je me glissai à l'intérieur, pris une dizaine de kilos de ces belles patates et les emportai dans la chambre, dans un vieux sac.

J'ouvris la porte du poêle et, après avoir confectionné un petit échafaudage avec les chaises et des planches, je coinçai deux fourchettes, où j'avais piqué deux belles patates. Je les fis cuire devant le four improvisé. Toute la matinée, j'ai rôti "à la broche" ces belles patates et, les copains de ma chambre se régalerent tous de ce menu improvisé mais délicieux, qui ne nous était pas destiné.

Après deux jours de repos, je repris le travail à l'atelier. Un peu plus tard, notre lieutenant me demanda de préparer une jeep pour un petit voyage à 100 kilomètres de Vienne. Avant de quitter l'Autriche, me confia-il, je veux rendre visite à une brave femme qui, voilà trois ans, en 1943, ravitaillait les prisonniers parqués dans un stalag, installé à l'entrée du village.

Départ demain à 7 heures, tu conduiras la jeep.

Pendant le trajet, il me raconta qu'en 1943, il était prisonnier dans un stalag, situé en bordure d'un village.

Dans le camp, la nourriture était très maigre et il s'aperçut, avec satisfaction qu'une femme, voisine de l'entrée du camp, leur faisait passer, par-dessus le grillage, des pommes de terre, des rutabagas, des choux, tout ce qu'elle pouvait récupérer dans les champs la nuit.

Au cours d'une corvée en ville, il fit sa connaissance et la remercia vivement pour le ravitaillement qu'elle leur faisait parvenir discrètement.

A cette époque, il préparait son évason du camp et, elle lui promit de l'aider et de lui fournir des vêtements civils, du ravitaillement et une carte de l'Autriche.

Un matin, profitant d'une corvée dans le village, il s'évada. La nuit suivante, il prit son ravitaillement, ses effets civils chez cette brave femme et, après l'avoir remerciée, il partit à l'aventure.

Il traversa toute l'Autriche et, après bien des aventures, put entrer en Suisse avec l'aide de résistants.

Il se fit rapatrier en France, muni de faux papiers et repartit aussitôt pour l'Espagne, qu'il traversa entièrement et se retrouva enfin en Afrique, où il rejoignit l'armée Leclerc.

Il fit toute la campagne avec la deuxième D.B. et termina, à Vienne, sa chevauchée fantastique à travers une partie de l'Europe.

Après deux heures de route, nous sommes arrivés au village. Nous en avons fait le tour et, enfin, il reconnut l'ancien camp d'où il était parti trois ans plus tôt et la petite maison où habitait, à cette époque, sa bienfaitrice.

Un grillage de quatre mètres entourait le camp resté intact. La grande barrière d'entrée était située juste en face de la maison de son amie, logeant au premier étage et séparée du camp par une grande place.

Mon lieutenant me montra la fenêtre :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Regarde, quand elle avait du ravitaillement, elle déposait à sa fenêtre un pot de fleurs vide. C'était le signal que, dans la nuit, elle le balancerait par-dessus le grillage. »

C'était une femme dévouée et courageuse pour oser aider des prisonniers.

Il hésitait à rentrer dans la maison. Habitait-elle toujours ici ? Visiblement, il était très ému.

Je lui proposai d'aller faire un petit tour pour le laisser faire librement sa petite visite. Il refusa énergiquement. Non, je veux te faire connaître une femme merveilleuse qui a certainement sauvé la vie à bien des nôtres. Je l'accompagnai. Il ouvrit la porte, monta un petit escalier en colimaçon et, frappa à la porte du premier étage.

Un bruit à l'intérieur, la porte s'ouvrit. Elle était toujours là. Elle poussa un cri de surprise en reconnaissant, dans son costume d'officier, le pauvre prisonnier qu'elle avait tant aidé.

Très heureux de leurs retrouvailles, ils se jetèrent instinctivement dans les bras l'un de l'autre. Très gêné, je voulus les laisser seul, mais mon lieutenant me retint par le bras :

« Non, ne pars pas. Je te présente Pauldi. Elle s'est conduite d'une manière héroïque pendant la guerre. Elle a aidé à survivre des dizaines de camarades, en les ravitaillant de son mieux, malgré tous les risques que cela comportait. »

Nous sommes entrés, dans une petite pièce, mal éclairée, une table en bois blanc, un lit et un vieux buffet étaient installés dans un intérieur très propre, mais qui respirait la médiocrité et peut-être la misère.

Il parla longuement en allemand à celle qui lui avait permis de s'évader. Elle lui raconta sans doute les années terribles qu'elle avait vécues.

Mon lieutenant m'expliqua que son mari avait survécu à la guerre et était prisonnier en France, dans la région de Bourges.

Il lui demanda l'adresse du camp, son numéro matricule de guerre et lui promit de faire l'impossible pour le faire libérer au plus vite.

L'espoir de revoir son mari très vite, la rendait folle de bonheur. Après cinq années de séparation, une nouvelle vie allait, probablement, être enfin possible.

Pour fêter ces retrouvailles, mon lieutenant lui parla quelques mots d'allemand. Je retins « trinken » et Schnaps.

En riant, elle partit chercher dans le buffet une bouteille d'un liquide blanchâtre. Elle servit trois petits verres de liqueur, un peu visqueuse. Je regardai, anxieux, ce breuvage insolite.

« Goûte-moi ça, c'est du mélange de lait, de schnaps et quelques plantes, c'est délicieux. »

Je dégustai cet excellent apéritif maison et, pour fêter cet événement, nous avons tous trois liquidé la bouteille. Pendant qu'ils parlaient, je regardai la bienfaitrice et mon lieutenant. Elle pouvait avoir trente ou trente cinq ans.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Habillée de vêtements usagés, mais propres, elle avait, tout à coup retrouvé le sourire et était rayonnante à l'idée de revoir enfin son soldat dans un avenir très proche.

Mon lieutenant lui remit une petite enveloppe qu'elle refusa avec énergie. Il la glissa dans un tiroir du buffet avec un grand sourire en disant « pour Pauldi et son mari ».

La visite était terminée. Je me levai et tendis la main à cette brave femme. J'étais heureux et fier d'avoir fait la connaissance de cette personne exceptionnelle. Elle m'embrassa comme un ami et je fus très touché de cette marque de sympathie.

Je descendis dans la rue et me promenai aux alentours du camp. Combien d'hommes avaient souffert ici ? Combien y avaient laissé leur vie ?

Quelques instants plus tard, mon lieutenant sortit de la maison, accompagné de sa protégée. Un dernier regard au camp, un dernier regard à la petite fenêtre d'où étaient partis tant de signaux d'espoir, une longue étreinte à son amie, et il la quitta, très ému.

Il monta à côté de moi, en me lançant un « en route », d'une voix tremblante. Je démarrai aussitôt ; jusqu'au bout de la route, il agita le bras vers elle dans un au revoir ou peut-être un dernier adieu...

Il resta silencieux, plongé dans ses souvenirs.

« Je suis très content de t'avoir présenté Pauldi, à l'avenir, quand on te dira du mal des femmes autrichiennes pendant la guerre, pense à elle et raconte son histoire, elle est si belle et si émouvante. »

Au cours du voyage de retour, il me raconta son évasion.

Après une journée de corvées au dehors du camp, il n'était pas rentré, il s'était caché dans une grange. Son amie lui avait apporté des vêtements civils, un peu de ravitaillement, une carte de l'Autriche et il était parti en pleine nuit, à l'aventure.

Tout au long du voyage, il avait reçu des fermiers une aide discrète et efficace. Pas un ne l'avait dénoncé à la *Polizei*. Tous lui avaient remis discrètement du ravitaillement et offert un toit dans une grange ou une cave.

Il contournait avec prudence tous les villages, ne s'arrêtait que dans les fermes où n'habitaient que de vieux couples ou de très jeunes enfants et, partout, il reçut un accueil discret et compréhensif.

Il traversa, en plus d'un mois, une bonne partie de l'Autriche et arriva à la frontière Suisse sans encombre.

Là, un réseau de passeurs bien organisé lui fit passer la frontière. Il était enfin libre, dans un pays neutre.

En Suisse, il se procura des faux papiers et habillé de neuf, passa la frontière, en train, direction la France qu'il avait quittée depuis plusieurs années. Sans problème, il traversa ce pays et rejoignit l'Espagne pour arriver à Gibraltar puis retrouva les Forces françaises libres en Afrique.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Là, il participa aux grandes victoires de l'armée Leclerc et débarqua en Provence avec la première armée sous ordres du Général de Larmina, un autre nom glorieux des années 42-45.

Des plages de Provence, il remonta, en combattant, la vallée du Rhône et se retrouva à Innsbruck et, enfin, fut muté à Vienne, où j'avais eu l'honneur de faire sa connaissance.

Pendant le voyage du retour, il me raconta toute son épopée. Il avait traversé tous ces moments difficiles sans égratignure et s'était bien juré de retrouver celle qui lui avait permis de se lancer dans une telle aventure.

Je le sentais heureux et soulagé de me raconter ses péripéties.

En conclusion, il me dit :

« Vois-tu mon gars, mets-toi bien dans la tête qu'il existe de par le monde, beaucoup de personnes bonnes et prêtes à aider les hommes dans la misère. Seulement, ces héros anonymes, on n'en parle jamais, à toi de t'en souvenir et d'en parler chaque fois que tu le pourras. »

Nous arrivions à Vienne, aussi heureux l'un que l'autre de ce merveilleux pèlerinage. Je le quittai à l'entrée du casernement avec un salut militaire respectueux et sincère. Il me serra la main en disant :

« N'oublie jamais Pauldi. Il y en a eu des milliers de par le monde, il faut s'en souvenir avec beaucoup de respect et d'admiration. »

Le lendemain, je retournai à l'atelier et racontai mon voyage aux copains qui furent tous très étonnés du comportement de la population autrichienne pendant la guerre, à qui les Allemands avaient pris de force leurs pères, ou leurs fils pour les embrigader dans leur armée.

Quinze jours plus tard j'aperçus mon Lieutenant qui rentrait dans le hangar où je travaillais. Il vint directement à moi, je le saluai avec respect. Il était radieux, il tenait une lettre à la main et me la montra, en me disant :

« Ma dette est payée, le mari de Pauldi a été libéré, il est rentré chez lui après cinq années de séparation. Je suis très heureux d'avoir contribué à son retour et elle t'adresse un amical bonjour. »

J'étais enchanté de ce retour et félicitai mon supérieur pour son intervention auprès des autorités du camp de prisonniers de Bourges. Il avait tenu parole et je l'admirai encore un peu plus.

Le lendemain, il repartit pour la France pour une permission bien méritée et peut-être aussi le départ pour d'autres aventures en Extrême-Orient.

Quelques jours plus tard, un véritable ouragan traversa l'Autriche. Un vent violent culbutait tout sur son passage. Des débris de cheminées, des tôles, des gravas encombraient les routes. Nous avons rejoint l'atelier en prenant la précaution de rester au milieu des voies.

Les grandes portes du garage restaient coincées et pour l'entrouvrir, il fallait se mettre à plusieurs pour les entrebâiller et rentrer en groupe dans le hangar.

Dans la cour, les camions GMC, les dodges bâchés, frein à main serré et en prise, étaient poussés avec force vers les murs et les grillages d'enceinte. Impossible de se tenir debout dans la cour. Au milieu de la tempête, les toitures

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

légères des hangars des ateliers se soulevaient comme de vulgaires couvercles de boîte de conserve et se renversaient dans la cour.

Notre sous-officier occupé à écrire dans son bureau n'a pas eu le temps de quitter sa place. Le toit avait disparu et il regardait ahuri le trou béant au-dessus des murs.

Il nous rejoignit, couchés à plat ventre sous les camions. La tempête dura toute la journée.

La tempête avait fait beaucoup de dégâts en ville et, pendant deux jours, nous avons déblayé les débris de toutes sortes.

Quelques jours plus tard, je relevai mon nom sur la liste de soldats désignés pour monter la garde de nuit autour des installations et des ateliers de réparation.

Cette garde de nuit n'enchantait personne, elle commençait le soir à 20 heures, et se terminait le lendemain matin à 8 heures.

Le soldat de garde devait, pendant 12 heures, surveiller les camions et les hangars. Toute la nuit, il était seul dans l'enceinte grillagée de dépôt de la 751/3 et devait patrouiller, mitraillette en main, autour d'une quinzaine de G.M.C., jeeps, parkés dans la cour.

Je m'habillai en conséquence pour faire face au froid de la nuit, enfilai ma grosse capote, me protégeai avec une grande écharpe et me coiffai du casque réglementaire.

J'étais prêt à affronter une longue nuit de veille, seul, dans ce dépôt, entouré de terrains vagues, à trois cent mètres de toute habitation.

A 20 heures, je relevai la sentinelle à l'entrée du camp. Il me confia sa mitraillette américaine Sten, deux chargeurs et une grosse lampe torche et me souhaita une bonne nuit.

Je refermai derrière lui la grande barrière de l'entrée et installai la chaîne et le cadenas.

Et me voilà parti tout seul, pour 12 heures de garde.

Je fis le tour des hangars, circulai autour des camions. Tout était calme. Les heures passaient trop lentement à mon gré, je m'assis un instant dans un vieux fauteuil qui était dans le bureau d'entrée et, surveillai dans l'obscurité totale tout le secteur.

Des bruits suspects se succédaient dans les bâtiments. Il me semblait entendre des pas feutrés. Je croyais apercevoir des reflets de lumière dans les pare-brise des camions. Je pensais pouvoir discerner quelques chuchotements.

C'était peut-être des soldats russes qui essayaient de pénétrer dans l'enceinte pour voler des camions, ce qui, paraît-il était courant dans les dépôts anglais, américains ou français de Vienne. Les anciens nous avaient mis en garde sur la possibilité de ces opérations.

Les commandos russes, paraît-il, coupaient le grillage, assommaient les sentinelles et partaient en vitesse avec trois ou quatre camions.

J'étais de plus en plus inquiet, ce n'est pas que j'avais peur, mais je n'étais pas rassuré du tout.

Je glissai un chargeur et armai ma mitraillette. Je réfléchissais :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Voyons, le cran de sécurité à l'avant ou à l'arrière ? »

Je ne savais plus. Pourtant je connaissais assez bien le maniement de cet engin pour en avoir appris le fonctionnement.

Le doute s'installait dans mon cerveau. Et si c'était un pauvre bougre qui venait piquer un peu d'essence dans les camions, ce qui était courant, malgré tout à cette époque là. Je n'allais tout de même pas tirer dessus et peut-être le tuer pour quelques litres d'essence. Et si c'était un sous-officier qui faisait une patrouille de surveillance, je n'allais tout de même pas tirer sur un copain. Je me répétais les sommations :

« Qui va là, halte là ou je tire. »

Je ne savais plus que faire. Et pourtant rien ne se passait, rien ne bougeait, tout était calme.

Une pensée traversa mon cerveau en ébullition : « c'est la trouille que tu as, c'est la pétoche qui te prend tout entier ». Cette petite constatation me calma un peu et je quittai mon fauteuil pour une tournée d'inspection.

Sans bruit, sans lumière, je fis le tour du bâtiment, tournai autour des camions, je ne vis absolument rien et, je souriais déjà de mon début de panique qui s'était insidieusement installé en moi.

Je restai immobile pendant un bon quart d'heure, assis sur le marche pieds d'un G.MC., rien ne bougeait. Là au moins, on ne pourrait pas m'assommer par derrière.

L'idée me vint à l'esprit : « Et si je me planquais sous un camion ? Personne ne pourrait m'attaquer et je pourrais tout surveiller sans bouger. Je pourrais tout contrôler sans risque... »

A l'arrière d'un camion, je trouvai une bâche.

Je la traînai sous un camion, m'enroulai dedans et je m'installai le plus confortablement possible, boutonnai ma capote, enfonçant bien mon casque et calai ma mitrailleuse sur un paquet de la bâche. Malgré un froid très vif, je jugeais la situation assez confortable.

Rien ne se passa. Petit à petit, le sommeil me gagna. car veille, j'avais dansé jusqu'à minuit à Yerzing. Très satisfait de mon installation, je m'endormis le plus paisiblement du monde.

Le jour me réveilla, les copains allaient arriver. Je sortis en vitesse de sous mon camion, roulai la bâche que je remis en place et repris ma faction de sentinelle, sans peur et sans reproche, en me baladant autour des bâtiments.

A huit heures, je fus relevé par un copain à qui je rendis sans regret la mitrailleuse, les chargeurs et le boîtier électrique.

Rien à signaler, la nuit a été calme, très froide, mais très calme.

Je ne lui avouais pas que j'avais eu la trouille, j'aurais été la risée de tous les copains du groupement.

Je repris le chemin du casernement où, après un bon café et un bon déjeuner, j'ai rejoint la chambrée pour un repos bien mérité.

Le dimanche, nous avions quartier libre et, avec mes deux meilleurs copains, nous avons décidé d'aller déjeuner au restaurant Kalenberg, situé à quelques kilomètres de Vienne.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

C'était un restaurant panoramique, perché sur une hauteur et situé à l'orée d'une forêt magnifique, entourant Vienne. La journée s'annonçait belle.

Un strassbahn nous transporta tous les trois jusqu'au terminus et il fallut continuer à, pied, les deux kilomètres qui nous séparaient de ce restaurant renommé. L'argent de mes cigarettes me permettait d'inviter mes deux copains à cette petite fantaisie touristique et gastronomique.

La route montait de plus en plus raide et serpentait au milieu des bois et des maisons détruites par la guerre.

Dans chaque lacet de la route, un ou deux chars d'assauts détruits étaient restés sur place après de violents combats où les malheureux tankistes se canardaient à bout portant.

Des chars, à moitié culbutés, gisaient là, chenilles détruites, tourelles fracassées, carcasses brûlées, cela respirait encore l'horreur des combats. Sur chaque char détruit se devinait encore la nationalité : Croix noire pour les allemands et étoile pour les chars russes, encore des camions, des voitures détruites. Toutes ces affreuses carcasses brûlées nous racontaient encore l'intensité des combats. Tout était resté ainsi, au milieu de villas rasées ou détruites par les incendies.

La bagarre avait été terrible dans ce secteur et avait marqué la fin du rêve d'Hitler et de ses comparses.

Nous avons continué notre ascension et après une heure d'efforts, nous sommes enfin arrivés au fameux restaurant Kalenberg, qui, lui, n'avait pas trop souffert des batailles dans la région.

D'une grande plate-forme de boiserie entourant le Gasthau, nous avions une vue superbe. Nous apercevions la grande roue, dressée au milieu des bâtiments. La vue était magnifique et longtemps nous l'avons admirée.

Nous nous sommes enfin installés à une petite table du restaurant.

Petit à petit quelques couples, avec des enfants, des personnes âgées, prenaient place dans la salle. C'était dimanche. Nous avons admiré quelques costumes traditionnels d'Autriche, qui sont ornés de broderies et de garnitures dorées.

Installés à notre table, nous avons, mes amis et moi, été la cible de tous les regards. Les conversations à notre sujet devaient aller bon train !

« Vous avez vu ces trois soldats français ? Ils ont l'écusson France sur le haut du blouson. »

Leurs regards étaient pleins d'admiration pour notre petit groupe. Nous étions très heureux de l'intérêt qu'ils nous portaient, mais nous étions un peu gênés de ne pouvoir comprendre ce qu'ils disaient de nous.

Leurs sourires nous montraient l'estime qu'ils avaient à notre égard et nous en étions très fiers.

Le menu était, malgré tout, très limité. Quelques morceaux de gibier, quelques légumes et de la très bonne bière, dont nous avons fait, une abondante consommation. Une superbe et excellente pâtisserie viennoise termina le déjeuner.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

A la fin du repas, le patron est venu, en personne, nous saluer et nous a offert une petite bouteille de digestif maison, qui finit de nous rendre gais et heureux de vivre.

Avant de partir, pour remercier nos voisins de table de leurs sourires et de leur gentillesse, je leur distribuai, en souriant, tout un paquet de cigarettes, qui furent appréciées par tous.

Je réglai l'addition, qui n'était pas très élevée et après un salut impeccable à l'assemblée, nous sommes repartis, à regret, pour la descente, à pied, vers la ville.

L'armée française avait vraiment la cote à Vienne.

Le retour au cantonnement fut sans histoire et, très heureux de notre promenade, nous avons retrouvé notre chambrée avec plaisir, fatigués mais heureux de notre jolie promenade.

Le lendemain, je pris la garde au bureau des entrées de l'atelier. Je devais contrôler les sorties et entrées des véhicules et camions en notant l'heure de sortie et de rentrée.

Dans la matinée, j'aperçus un civil qui essayait d'entrer dans la cour. J'allai à sa rencontre et, très poliment, il me demanda, dans un français impeccable, si j'avais des cigarettes à lui vendre. Tous les jours, nous étions « tapés » par les civils qui nous réclamaient des cigarettes.

J'étais très surpris de son français, sans accent, et je lui demandai où il avait appris notre langue avec une telle perfection.

Il me répondit :

« C'est une très longue histoire :

En 1914, mes parents, autrichiens, travaillaient en France. A la déclaration de guerre, ils avaient été regroupés avec beaucoup d'autres Allemands et Autrichiens dans des camps. J'avais 16 ans et avec d'autres jeunes nous avons été dispersés dans des villages de France, où nous avons vécu en liberté surveillée pendant quatre longues années. »

Je lui demandai, curieusement :

« Dans quelle région de France étiez-vous placé ? »

Il me répondit :

« J'étais dans le département de l'Eure-et-Loir. »

Je fus surpris et amusé à la fois.

« Mais moi aussi j'habite en Eure-et-Loir... et dans quel village vous étiez placé ? »

A mon grand étonnement, il me rétorqua :

« J'étais dans un petit village, à côté de Nogent-le-Rotrou, qui s'appelle St-Bomer. »

Je lui répondis :

« Eh bien, moi, j'habite à Authon-du-Perche, à six kilomètres de St-Bomer. »

Nous étions aussi surpris l'un que l'autre et avons tout de suite sympathisé.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Il me raconta qu'il avait gardé un très bon souvenir de ses quatre années. Qu'il avait trouvé les habitants formidables et accueillants, malgré sa nationalité.

Il me parla longuement du Maire de l'époque, Monsieur Rouleau chez qui il travaillait à la ferme de la Charmoie. Au bistrot du village, où tous les soirs il se retrouvait avec quatre autres jeunes comme lui.

Il me parla Authon-du-Perche, où il prenait le train le dimanche, pour aller se promener à Nogent et du patron du café de la gare où il prenait un café avant de sauter sur son vélo et rejoindre St-Bomer.

Il habitait, avec quatre jeunes autrichiens comme lui, dans une petite maison juste à côté de l'église et, le dimanche, ils allaient à la messe où tous les gens du village les accueillait sans arrière pensée et avec beaucoup de gentillesse.

Tous les jours, ils se rendaient à la Mairie pour signer leurs feuilles de présence au pays et leurs promenades se limitaient à un rayon de vingt kilomètres.

Il devenait intarissable et revivait avec beaucoup de plaisir ces années qu'il avait vécues à St-Bomer, en résidence surveillée.

Des camions arrivèrent, je repris mon travail de contrôle. Il me quitta et nous nous sommes serré la main. Il était très troublé. Je lui offris de bon cœur un paquet de cigarettes en lui disant de revenir me voir.

J'aurai aimé discuter avec lui de cette période difficile, où il avait fait la connaissance de braves gens, qui étaient tous des personnes connues de mes Parents et de moi-même.

Nous avons, sans le savoir, des amis communs.

A regret, je le regardais partir. C'était tout de même une rencontre invraisemblablement. Retrouver à Vienne un homme qui avait habité, voilà 25 ans, le même pays que moi et j'étais justement, ce jour là, de garde à l'entrée de l'atelier au moment même où il est arrivé.

Il n'y a vraiment que les montagnes qui ne se rencontrent pas...

Les jours suivant, il ne revint pas et pourtant je lui avais préparé trois paquets de cigarettes que je lui aurais offerts de bon cœur.

Mon séjour à Vienne s'écoulait paisiblement.

Le travail à l'atelier était intéressant, nous disposions de matériels américain à profusion. Il était de qualité et déjà je planquais discrètement des séries de clés à 6 et 12 pans que j'espérais pouvoir emmener à ma prochaine permission.

La principale panne des G.M.C., dodge et jeep était l'arrivée d'essence bouchée par des glaçons qui se formaient dans les tuyauteries.

Il faut bien dire que l'essence stockée dans des fûts de 200 litres, contenait un peu d'eau et que par des températures de -15 - 20°, les tuyauteries placées sous les véhicules se bouchaient facilement. Les filtres à essence se remplissaient d'une pâte de cristaux de glace et, souvent, il fallait les nettoyer et chauffer la tuyauterie avec des lampes à essence.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Nous nous étions tous habitués au froid et à 17 heures le travail terminé, on se précipitait au casernement ; une rapide toilette, vite nos tenues de sorties et, tous les soirs on retrouvait nos petites cavalières dans un bal de la Maria-Thérèse-Strasse, où nous les emmenions au théâtre ou au concert. La vie d'occupant à Vienne était vraiment la vie rêvée.

Pourtant, depuis quelques jours, des bruits alarmants circulaient. Des rumeurs parlaient d'officiers supérieurs du haut commandement Américain qui souhaitaient profiter de l'affaiblissement des troupes Russe, pour les obliger, par les armes, s'il le fallait, à se replier jusqu'à la frontière naturelle Russe.

Il était évident que les armées Russes, épuisées par les longues campagnes contre les Allemands, sur tous les fronts depuis des années, étaient à cette époque assez vulnérables.

A Vienne, les commentaires allaient bon train. Les petits noyaux d'Américains, d'Anglais et Français, qui se partageaient les secteurs de Vienne, étaient bien isolés des troupes alliées qui stationnaient à 200 kilomètres de la ville.

Si un conflit démarrait, les Russes auraient vite fait de nettoyer la ville des quelques groupes de soldats alliés qui occupaient des secteurs plutôt symboliques, dans la capitale Autrichienne.

Les rumeurs de toute sorte et les plus folles circulaient. Les Russes avaient parait-il, 2000 chars parkés à dix kilomètres de Vienne.

Les jeunes autrichiennes que nous faisons danser le soirs s'inquiétaient pour notre sort qui, en cas de conflit, n'aurait pas été très brillant.

Elles avaient même prévu, avec leurs Parents et amis, qu'en cas d'urgence, ils étaient prêts à nous faire évacuer, discrètement, par les souterrains d'évacuation des eaux dont Vienne était parait-il truffé. Qu'ils nous aideraient à sortir de la ville pour nous cacher dans les montagnes des alentours.

Ce n'était guère encourageant mais, malgré tout, nous gardions espoir et confiance en la sagesse du haut commandement Américain.

Le lendemain, au casernement, l'inquiétude grandissait encore. Il fut interdit de sortir en ville. Quelques armes furent distribuées aux soldats et des dispositifs de défense furent préparés. Les sous officiers affectèrent les emplacements de chaque soldat aux fenêtres.

Je fus envoyé à la fenêtre de notre grande chambre qui dominait la Thalia-Strasse et je reçus un mousqueton et deux boites de cartouches. La situation devenait sérieuse.

Je demandai à mon sergent :

« Qu'est-ce que je fais, si un char Russe se pointe? »

Il me dit avec un sourire, un peu forcé :

« Tu vises la tourelle ou la baie de guidage du conducteur. »

Je lui répondis ironiquement :

« Et je vois la tourelle et son canon se mettre en direction de ma fenêtre et pof... plus de piaule... »

Il partit sans faire de commentaire.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Pendant quatre jours, nous avons attendu, isolés, dans notre collège qui n'était guère prévu pour constituer un îlot de résistance...

Rien ne se passa, le calme revint et nous avons repris avec plaisir le chemin des ateliers. L'alerte était passée et Vienne reprit une vie normale, mais tout le monde avait eu très chaud et très peur.

Une semaine auparavant, notre Capitaine avait eu un accident avec sa jeep.

Il avait, sur le verglas, loupé un virage et s'était offert un fossé très profond. Le châssis était vrillé, mais la carrosserie n'avait pas trop souffert. Elle rentra à l'atelier et un camion déchargea un beau châssis tout neuf pour la remettre en état.

Le Capitaine m'appela au bureau et me demanda si je me sentais capable de changer ce châssis. Je lui répondis affirmativement et lui promis que dans une semaine au plus, sa jeep serait réparée et rendue en parfait état. Je lui demandai seulement de choisir les deux mécanos qui m'aideraient à effectuer le travail.

Evidemment je choisis mes deux bons copains Grimaud et Leproust et le lendemain matin la jeep était en chantier.

C'était un véhicule très bien construit. La caisse fut démontée en quelques heures. Je repérai consciencieusement l'installation électrique et le châssis fut mis à nu avant la fin de la journée.

Le soir, le Capitaine fut très surpris de voir sa jeep en pièces détachées et nous félicita pour notre rapidité au travail. Je pensais que dans deux jours la réparation serait terminée et j'étais très heureux de cette petite opération que je n'avais jamais faite auparavant.

Le lendemain, je posai le châssis sur quatre chandelles et commençai son habillage. Dans la matinée, avec trois autres copains nous étions appelés au bureau.

L'Officier semblait gêné et ne savait comment nous annoncer cette mauvaise nouvelle qui nous concernait tous les quatre. Il tenait un papier à la main et se décida à le lire :

« Les Caporaux Leproust, Grimaud, les soldats Biat et Laroche sont désignés pour rejoindre le camp de Caïs à Fréjus et sont affectés à la 45ème Compagnie du train en formation pour le départ en Indochine... »

Tous les quatre, nous nous regardions un peu suffoqués par celle nouvelle affectation qui n'était pas du tout prévue.

Nous allions quitter Vienne, les copains, les amis et amies avec qui nous avons vécu des semaines dans l'amitié et l'insouciance pour aller se bagarrer dans cette Indochine inconnue et lointaine, contre des populations qui étaient chez elle et qui ne souhaitaient que le départ des occupants. Nous nous regardions tous les quatre sans un mot. C'était une vraie bombe qui explosait entre nous. Je quittai immédiatement l'atelier, sans un mot, une colère profonde montait en moi.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Je rentrai furieux à notre cantonnement, dans le collège à la Thalia-Strasse et au lieu de pénétrer par le porche qui nous était destiné, je rentrai par l'escalier d'honneur réservé à la Garde Républicaine.

Il était visible que, dans ma fureur, je cherchai quelqu'un sur qui passer ma colère. Je continuai à monter les marches de l'escalier d'honneur, les mains dans les poches de ma combinaison américaine, toutes souillées de graisse et de cambouis, les chaussures pleines de terre et la casquette de laine enfoncée jusqu'aux oreilles. Je ne devais pas être beau à regarder.

Juste à cet instant, un jeune Lieutenant de la garde Républicaine, avec sa tenue de gala et son képi à plume sortait de son cantonnement, situé au premier étage du collège.

Il me regarda, surpris de ma présence dans ce hall d'honneur qui leur était réservé, dans une tenue insolite et incorrecte dans ce lieu de prestige. Il me regarda avec dédain :

« On ne salue plus les officiers chez vous ? »

Mon sang ne fit qu'un tour, et ma colère explosa :

« Chez nous, on ne salut pas les guignols ! »

Il sursauta, surpris :

« Garde à vous ! » me lança-t-il.

Je continuais à le narguer :

« Jamais devant un pantin.

- Votre matricule ?

- Pour quoi faire ? Je pars demain pour le camp de Caïs et l'Indochine. Maintenant, si tu veux m'accompagner, je serais heureux d'avoir un bel officier comme toi pour me commander. »

Nous étions comme deux jeunes coqs aussi furieux l'un que l'autre, j'aurais tant voulu qu'il me gifle pour lui faire sauter son beau képi à plumes et lui mettre une bonne raclée, mais la colère est toujours mauvaise conseillère.

Il avait compris.

« Calme-toi, me lança-t-il, et bonne chance quand même. »

Il disparut, troublé par ma conduite très critiquable mais compréhensible.

Une tristesse infinie m'envahissait. J'allais quitter Vienne, quitter les copains, dire adieu aux soirées à l'Olympia, aux petits bals à Yerzing et à la Thérèse-Strasse et surtout quitter la bande de jeunes filles avec qui nous avions lié une solide amitié. Quitter mon travail à l'atelier qui me plaisait beaucoup. Ma jeep en chantier serait-elle remontée ?

Toutes ces pensées traversaient tristement mon esprit. Enfin, midi arriva, les copains rentraient du travail. Tous étaient désolés de notre départ et manifestaient leur amitié avec des paroles réconfortantes.

Tous les quatre, nous devions partir dans 48 heures au train de 10 heures 30, direction Innsbruck.

Grâce à la vente de mes cigarettes, j'avais un petit pécule assez rondlet, et l'après midi, j'allai rendre visite aux magasins de Vienne pour dépenser les schillings qui n'avaient aucune valeur en France.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

J'aurais voulu acheter des souvenirs pour toute la famille, mais les boutiques étaient toutes vides de cadeaux que j'aurais voulu emporter.

J'ai fait l'acquisition de quelques gravures de Vienne, des paysages de montagne, des cartes postales des environs, mais je ne pouvais pas dépenser toute ma « cagnotte ».

Je rejoignis le collègue de la Thalia-Strasse où j'avais remarqué, en face de l'entrée une petite boutique qui vendait des timbres de collection et de la papeterie.

Depuis l'occupation du collègue par l'armée française, leur petit commerce ne devait pas être très florissant.

J'avais plus de 3500 schillings à dépenser et gardais en réserve 1000 schillings pour les deux soirées d'adieu. J'entraî dans la petite boutique. Deux vieilles dames étaient au comptoir, toutes souriantes, d'avoir à servir un soldat français. Je leur montrai les timbres qui étaient exposés.

« Kaufen, bitte, ya »

Elle alla chercher un gros livre où étaient rangés, bien en ordre, des timbres de tous les pays, mais je voulais surtout acheter des timbres autrichiens et Allemands de la guerre.

Beaucoup n'avaient plus cours, mais pour ma collection, je préférais.

Elle me montra de belles séries de timbres à la gloire des armées allemandes et Autrichiennes, représentant toutes les armes et engins motorisés les plus divers : chars, aviation, infanterie, usines d'armement, bref tout l'arsenal à la gloire des dirigeants du « Grand Reich » avec des surtaxes souvent supérieures à la valeur du timbre. Pour un collectionneur, ces timbres seraient sans doute recherchés à l'avenir.

« Wie wollen sie ? »

Je sortis de ma poche mes 2500 schillings. Jamais sans doute, elles n'avaient vendu tant de timbres à un seul client.

Je m'amusais de leur étonnement.

« Ya Ales ! »

Avec une petite pince, une dame me montrait les timbres et les détachait. Elle donnait le prix à l'autre dame qui inscrivait et l'addition s'allongeait sur le papier. A chaque colonne, elle additionnait, un peu ahurie, par cette vente inespérée.

En remerciement de mon exceptionnel achat, elles continuèrent à détacher une dizaine de timbres qu'elles m'offrirent avec un grand sourire.

Le tout fut mis dans une pochette que je glissai dans ma poche.

J'étais enchanté de mon achat, peu encombrant et heureux à la fois d'avoir fait plaisir à ces deux petites vieilles très frustrées par l'occupation du collègue par les Français.

Toutes deux me reconduisirent jusqu'à la porte du magasin en me remerciant de ma visite et de mes achats avec des « Danke schon, danke schon » sans fin...

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Je possède toujours ces timbres qui me rappellent de bons souvenirs et, sans aucun doute, la période la plus heureuse de ma « carrière militaire ».

Le soir, avec tous les copains, nous sommes retournés au dancing, où nous avons rendez-vous avec nos petites cavalières Viennoises.

A l'annonce de notre retour en France et notre prochain départ pour l'Indochine, toutes furent surprises et profondément attristées. Toutes avaient connu des départs de parents, d'amis, de frères, qui étaient enrôlés de force dans l'armée Allemande pour aller se battre dans de lointains pays. Pour toutes ces jeunes filles, notre départ leur rappelait de tristes souvenirs.

Jusqu'à minuit, nous avons arrosé notre départ, toutes ces amies voulaient faire une dernière danse avec les jeunes soldats Français qui leur avaient offert l'amitié et la joie, dont elles étaient depuis si longtemps privées. Malgré la tristesse de notre départ, une bonne ambiance régna toute la soirée.

Avant de les quitter, toutes promirent de nous accompagner à la gare pour, sans doute, un dernier adieu.

Le lendemain, je retournai à l'atelier pour une dernière visite.

Je regardais avec tristesse la jeep qui attendait d'être remontée à côté de son beau châssis tout neuf. Serait-elle remontée un jour ?

Je retrouvai tout le bel outillage qu'on m'avait affecté et brusquement, un désir de vengeance me monta à la tête ; je vais faire tout mon possible pour emporter chez moi tout le petit outillage et me venger un peu de ce départ inattendu.

Très vite, je rassemblai dans une boîte en carton tout ce qu'il était raisonnable de transporter et je quittai discrètement, mais avec beaucoup de regrets, cet atelier où j'avais travaillé avec beaucoup d'ardeur.

Je montai dans ma chambre, enveloppai chaque clef dans un journal et fis un beau paquet bien disposé, bien ficelé, qui ressemblait à un paquet cadeau plein de souvenirs de Vienne. Le soir, nous sommes resté à la chambre pour discuter avec les copains et avons préparé les valises pour le départ du lendemain matin.

Un camion devait nous prendre à 8 heures 30, pour nous conduire à la gare.

A 8 heures, nous étions tous prêts, dans la petite cour intérieure du collège.

Le camion arriva et nous sommes montés, avec nos bagages, à l'arrière.

Nous étions à peine installés sur la banquette qu'un sous-officier nous pria de descendre avec nos bagages et nos valises pour une fouille.

Cette opération nous suffoqua un peu et c'est avec un peu d'angoisse que je pénétrai dans le bureau avec mes quatre copains. Un capitaine et deux sous-officiers étaient assis derrière leur bureau.

« Ouvrez tous vos valises. »

Les quatre copains pensèrent immédiatement à mon petit colis d'outillage que j'avais piqué à l'atelier. Je déballais mes deux valises.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Mon paquet d'outillage était rangé dans le fond d'une valise. Je le sortis discrètement et le plaçai sous le couvercle de ma valise ouverte et recouvris le tout avec de petits paquets souvenir que j'avais acheté la veille. L'autre valise ne contenait que du linge de toilette et des effets personnels.

Une fouille systématique commença. J'étais au bout de notre rangée et attendis très calmement mon tour. De tout façon, ils ne pouvaient pas m'envoyer plus loin que l'Indochine et cette pensée me réconfortait un peu.

Les trois premières fouilles ne donnèrent rien, puis arriva le tour de mon copains de droite. Les deux sous-officiers ouvraient tout, paquets, vêtements, tout était passé au crible. Un sous-officier trouva enfin un petit chasse goupille de 10 millimètres de long et le donna au capitaine.

Il devint furieux :

« Et voilà comment l'outillage s'en va de l'atelier, un chasse goupille d'un côté et une clef de l'autre et tout disparaît ! »

A côté, je ne bronchais pas, je me disais :

« Quand tu vas tomber sur mon paquet d'une trentaine de clefs, ça va être ma fête... »

Enfin mon tour arriva, et je commençai tout de suite mon petit baratin :

« Ce paquet, c'est un cadre avec des vues de Vienne pour ma mère, ça, ce sont des pipes autrichiennes pour mon père. Dans cette boîte, c'est un petit chapeau tyrolien pour ma sœur... »

Les copains me regardaient avec anxiété faire mon petit numéro de camelot.

Un sous-officier s'aperçut que j'avais trois chemises américaine presque neuves (nous n'avions droit qu'à deux). Il choisit la plus neuve et la déposa sur le bureau du Capitaine. Ils étaient satisfaits. Ils avaient trouvé quelque chose qu'il ne fallait pas emporter...

Le Capitaine mit fin à la fouille :

« Remballez-moi tout ça, vous allez louper votre train. »

Je m'agenouillais face à mes bagages, soulevais le couvercle et glissais mon paquet d'outillage (qui pouvait peser deux kilos) au fond de cette valise. Je recouvrais le tout discrètement avec les paquets souvenirs et refermais, avec soulagement, cette sacrée valise qui m'avait causé tant d'angoisses.

Personne n'avait aperçu le paquet, tout de même assez volumineux. J'avais eu une chance inouïe et un drôle de culot.

Très vite, nous sommes montés avec nos bagages à l'arrière du camion et en route pour la gare.

Notre petit cantonnement disparut. Je regardais défiler avec beaucoup de tristesse les rues et les boulevards où nous avions passé près de trois mois dans cette merveilleuse ville et c'est avec beaucoup d'émotion que nous la quittions pour une destination qui nous inquiétait tous.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Sur le quai, un petit groupe de jeunes filles nous attendait. C'était nos amies, nos petites cavalières avec qui nous avons tant dansé. Nous étions tous très triste et c'est avec beaucoup de regrets que nous avons dû nous quitter.

Malgré moi, je pensais au Capitaine qui nous avait accueilli à Vienne et qui nous avait dit :

« Liez-vous d'amitié avec la population de Vienne. Tendez la main à nos anciens adversaires, contribuez à construire une paix durable avec tous nos voisins Européen avec qui nous nous sommes tant battus et vous aurez fait autant de travail que nous pour la paix. »

En regardant nos amies, je pensais avec satisfaction « mission accomplie, mon Capitaine ».

L'heure du départ arrivait. Avec beaucoup d'émotion et beaucoup de regrets, nous quittions cette belle ville et tous ces jeunes, si sympathiques, avec qui nous étions liés par une solide amitié.

Une dernière embrassade avec toutes nos amies et le train démarra ; le quai disparut avec un petit groupe de jeunes filles qui nous faisaient de grands signes d'adieu de la main.

Pendant très longtemps, nous sommes restés silencieux. Notre long voyage commençait.

A 250 kilomètres de Vienne, nous quittions la zone Russe. Au passage de la ligne, les nombreux militaires qui occupaient les wagons furent priés de descendre sur le quai, avec tous leurs bagages, pour une fouille par les troupes Russe de la garnison.

J'ouvris rapidement ma valise et planquai mon paquet d'outillage dans un coin du porte-bagages au-dessus des sièges de notre compartiment et je descendis avec mes deux valises.

Nous étions en pleine campagne et les soldats Russes nous firent ouvrir tous nos bagages pour les contrôler. En peu de temps, le long de la voie ferrée, ce fut un déballage de vêtements, paquets cadeaux et de ravitaillement. On se serait cru à une brocante où des dizaines de soldats Russes fouillaient tout.

Nous avons vite compris qu'ils cherchaient surtout des armes que nous aurions pu acheter à Vienne, pour ramener dans notre pays, comme trophée de guerre.

Ils ramassèrent beaucoup de baïonnettes, poignards SS, revolvers d'officier, ceinturons et insignes militaires, que les civils avaient récupérés pendant les hostilités et qu'ils revendaient pour se faire un peu d'argent et acheter de la nourriture au marché noir.

J'avais été à même d'acheter tous ces souvenirs, mais j'avais, en fin de compte préféré acheter des timbres relatant les événements de ces longues années de guerre, c'était moins encombrant.

La fouille terminée, on refit les valises et nous remontions dans notre wagon où je retrouvais, avec plaisir, mon paquet d'outillage, qui m'aurait certainement été confisqué.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le train repartit sans encombre. Il traversa la zone Américaine, la zone Anglaise. Nous apercevions, au loin, quelques villes, Linz, Salsburg et enfin, le soir, nous arrivions à Innsbruck, où nous avons attendu le lendemain pour prendre un train pour Strasbourg. On passa toute la nuit dans un camp de passage et j'en profitai pour visiter la ville et faire un petit tour à Hall, situé à sept kilomètres et retrouver des copains.

Ils nous invitèrent tous à la cantine et nous leur avons raconté notre trop court séjour à Vienne, que nous regrettions tous.

Le lendemain, le train repartit pour Strasbourg. Le temps était magnifique, nous étions fin mars et le froid était moins vif.

Le voyage s'effectuait de jour et nous avons enfin pu admirer à notre aise les jolies paysages du Tyrol et longer la frontière Suisse.

Pendant le voyage, quelques civils circulaient de wagon en wagon et proposaient de jolies bracelets, des montres Suisse et des objets divers. Sans doute des marchandises passées en fraude ou volées en Suisse.

J'admirai une magnifique montre chronomètre vraiment très belle et combien désirable. Je demandais le prix :

« 2000 francs, elle t'intéresse ? »

- Certainement, mais je n'ai pas les moyens.

- Combien disposes-tu ? »

Je regardais dans mon portefeuille et comptais :

« 850 francs, c'est tout ce que je possède.

- Tu es trop fauché pour acheter un tel objet Suisse que tu trouverais en magasin pour 4000 francs au moins. »

Mon vendeur de montre partit, vexé, de n'avoir pas fait affaire. Une heure plus tard, il réapparut dans le wagon.

« Où est le grand gars qui voulait m'acheter une montre ? »

Je levais la main.

« Je suis là.

- Tu es toujours d'accord pour les 850 francs ?

- Puisque je les possède, je suis d'accord. »

Et je sortis mes 850 francs.

« Tu sais, tu fais une bonne affaire à ce prix là.

- Et toi, combien l'as tu payée ? »

Il n'insista pas. Je lui remis les 850 francs. Qu'elle était belle cette montre Suisse, qui marquait les 1/10 de seconde avec deux petits crans de départ et d'arrêt du chronomètre. C'était bien sûr un objet de valeur. Elle passa de main en main. Un soldat me fit remarquer :

« Et bien mon pote, t'es plein aux as. »

Je lui répondis en riant :

« Tu vois, c'est le prix de 10 paquets de cigarettes à Vienne. Cette montre ne m'a rien coûté.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

- Ben mon pote, t'as de la veine de ne pas fumer. »

Mais par la suite, cette montre, sans doute volée en Suisse ne me porta pas bonheur, elle me fut, à mon tour volée à un match de foot à la Bazoche. Je l'avais laissée dans ma veste, au pied d'un poteau de but et le match terminé, je m'aperçus à mon grand regret, qu'elle avait disparu.

Le voyage continuait. L'ambiance dans le wagon était bonne. Tous les permissionnaires étaient ravis de rentrer chez eux pour une perpe tant attendue, mais les copains et moi, nous pensions à notre départ dans un mois, pour le camp de Caïs et sans doute l'Indochine, et cette idée gâchait notre voyage et le plaisir de rentrer chez nous.

Enfin, nous approchions de Strasbourg où la neige nous accueillit à nouveau.

Une heure plus tard, nous repartions pour Paris. Les wagons s'étaient remplis de soldats qui s'entassaient dans les couloirs et qui s'allongeaient pour dormir à même le sol.

C'est avec plaisir que, le lendemain matin, nous arrivions à Paris, après ce long et fatigant voyage de deux jours.

De la gare de l'Est, le métro nous transporta à la gare de Montparnasse.

Dans le hall de la gare, avec mes trois copains, nous nous donnions rendez-vous dans un mois pour notre nouveau départ pour Caïs. Nous devions nous retrouver devant le buffet de la gare, à la descente du train de neuf heures.

Nous avons repris le train pour Chartres, où mes trois copains Laroche, Grimaud et Leproust descendaient. Moi, je continuais seul pour Nogent-le-Rotrou.

La neige tombait à gros flocons en cette fin mars 1946, et c'est dans une épaisse couche blanche que mes trois copains descendirent à Chartres, où ils se mêlèrent à la foule.

Le train repartit, il faisait dehors un temps épouvantable, une vraie tempête sibérienne.

Courville, La Loupe, la neige tombait de plus en plus fort. Des congères se formaient sur les côtés de la voie. Enfin, après La Loupe, le train s'arrêta entre deux congères de plus de deux mètres. Ces talus bloquaient le convoi en pleine campagne. Il fallut plus de trois heures pour qu'une machine à vapeur, de secours, et des équipes de déblaiement parviennent à nous dégager.

Enfin, la ligne fut rétablie et j'arrivai à Nogent. Je téléphonai à mon père qui une heure après arriva à la gare avec sa Citroën C4.

J'étais très heureux de retrouver mon père que j'avais quitté voilà trois mois. Je ne lui parlai pas de ma future affectation.

Tant bien que mal, après quelques glissades sur la neige très épaisse, nous sommes arrivés à Authon où je retrouvai ma mère et ma sœur.

J'étais très heureux de retrouver mes parents, ma maison et l'atelier que j'avais quitté quinze mois plus tôt.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Tout de suite, je déballai mes valises et sortis les cadeaux pour mes parents. De beaux cadres, ornés de pierres du Rhin, des colliers, des bagues que j'avais achetées à Hall, dans la petite fabrique tyrolienne. J'offris à mon père deux belles pipes en bruyère, sculptées avec des personnages et qui possédaient un couvercle chromé.

J'avais acheté quelques vues de Vienne, du Tyrol, de Hall et des paysages de montagne que tous admirèrent avec envie.

La distribution terminée, j'allais rendre visite à mes grands-parents à Miermaigne et leur fis cadeau de vues superbes.

Je leur racontais mes petites mésaventures de la vie militaire. Tous, étaient heureux de me revoir en pleine forme.

J'évitai de leur parler de ma prochaine affectation au camp de Caïs et de mon probable départ pour l'Indochine où la guérilla faisait de nombreuses victimes.

Pendant tout le mois de ma permission, je repris le travail à l'atelier et retrouvai, avec plaisir, le dimanche soir, les copains et amies dans des bals des environs.

Le mois de permission, hélas, passa très rapidement et j'envisageais, avec tristesse mon départ.

Ma mère depuis quelques jours ne dormait plus, ne mangeait plus et la veille de mon départ elle me demanda de l'accompagner à Charbonnières, chez une vieille amie, la "mère Charron" qui la soignait pour ses insomnies et ses maux d'estomac.

Dès notre arrivée à la petite maison de cette brave petite vieille, qui était un peu "guérisseuse", celle-ci remarqua tout de suite le trouble et la tristesse de ma mère.

« Germaine, quelque chose ne va pas ! Tu es triste et nerveuse, qu'est-ce qui se passe ? »

Ma mère lui expliqua mon départ pour le camp de Caïs et de ma probable affection pour l'Indochine.

La petite vieille écoutait, silencieusement, en me regardant.

« Mais pourquoi veux-tu aller en Indochine ?... »

- Je ne désire pas y aller, mais tous les engagés sont envoyés d'office là-bas et je dois me rendre à la base de départ, au camp de Caïs, où sont formées les unités qui partent là-bas.

- Et toi, tu ne désires pas aller là-bas ?

- Non, je ne suis pas volontaire pour l'Indochine et mon plus grand désir est de retourner à Vienne. »

La petite vieille réfléchissait.

« Ecoute-moi, je puis t'assurer que tu n'iras pas là-bas contre ta volonté et je vais te donner le moyen de te rendre inapte. »

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

J'étais très surpris de ces paroles qui, pour moi, n'étaient que de simples paroles de réconfort. Malgré moi, je souriais de la prétention qu'avait cette brave petite vieille d'aller à l'encontre des intentions de mes supérieurs.

Elle continua :

« Tu peux te rendre inapte pour les colonies. Tu emmèneras avec toi un tube de cachets d'aspirine. Quand tu voudras te faire porter malade, tu écraseras, le plus fin possible, un cachet d'aspirine que tu mélangeras à ton tabac et tu rouleras une cigarette que tu fumeras, en entier et devant les services sanitaires qui t'examineront, ils te reconnaîtront inapte, tu seras surpris du résultat !... »

Tu fais ce que je te dis, tu seras reconnu inapte et tu ne partiras jamais en Indochine. Ta tension montera à plus de 24,25, tu auras des étourdissements, tu leur raconteras que depuis l'âge de cinq ou six ans, tu as très souvent des troubles de cette espèce et que tu en es très malheureux. »

Je ne croyais pas un mot de la recette médicale de cette bonne vieille mais, je lui promis d'essayer à la première occasion.

Malgré moi, un espoir naissait. Ma mère aussi reprenait courage et déjà son mal d'estomac s'estompait.

Avant de partir, j'embrassais cette bonne vieille qui avait l'air tellement sûre d'elle et de ses "remèdes de bonne femme".

Sur le pas de la porte de sa maison, elle me prit la main en disant :

« Quoi qu'il arrive, garde confiance. Il se produira des événements imprévus, des circonstances inattendues et si tu suis, à la lettre, mes recommandations, si tu le désires, tu n'iras jamais en Indochine. »

Avant de partir, elle me glissa dans la main une petite médaille et me demanda de la conserver toujours sur moi et de garder confiance, quoi qu'il arrive.

Je n'avais plus envie de sourire de sa médecine. Elle m'avait simplement redonné espoir et j'en étais un peu suffoqué.

Sur le chemin du retour, ma mère me dit toute la confiance qu'elle avait envers cette femme guérisseuse qui avait fait, maintes fois, preuve de ses pouvoirs étonnants.

Je promis à ma mère que je suivrai à la lettre les recommandations et c'est plein d'espoir que nous sommes arrivés tous deux à la maison.

En rentrant, ma mère remplit mes deux valises de vêtements et de ravitaillement. Le soir, un bon repas réunit toute la famille et le lendemain matin, avec beaucoup d'émotion, je prenais, avec mon père, la route de Nogent, puis le train qui me conduirait vers mon destin.

A Paris, je retrouvais, comme prévu, mes trois copains, en face du buffet de la gare. J'étais très heureux de les revoir. Depuis le début de ma vie militaire, nous ne nous étions jamais quittés et c'est avec un réel plaisir que nous nous retrouvions.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le métro nous transporta à la gare de Lyon. Avec tous nos bagages, dans le métro, il fallait se frayer un passage à travers la foule qui partait au travail.

A la gare de Lyon, nous sommes montés dans le même wagon, nous avons casé, tant bien que mal nos grosses valises et en route pour le midi de la France, que nous ne connaissions pas. Plongés dans nos pensées, nous n'étions guère bavards. Dix heures plus tard, nous arrivions en gare de Marseille où nous avons passé la nuit dans la salle d'attente en dormant sur des bancs. Le lendemain matin, nous reprenions le train direction Nice et Cannes.

C'est avec beaucoup d'admiration que nous regardions défiler la côte méditerranéenne et très vite FREJUS en grande lettre nous indiqua la fin de ce voyage. Nous sommes descendus du wagon avec de nombreux soldats qui, comme nous, arrivaient.

Un petit bistro, situé en face de la gare nous attira tous.

« Pastis pour tout le monde ! »

Il fallait se remonter le moral. Nous avons tous les quatre payé notre tournée et c'est en chantant que nous avons pris le camion qui nous emmenait au bureau d'entrée du "camp de Cais".

Le bureau des entrées du camp se situait à une cinquantaine de mètres de la route.

Le copain Grimaud qui était caporal, rassembla nos quatre dossiers qui nous avaient été donnés à Vienne et pénétra dans le bureau pour régulariser notre situation militaire et nous inscrivit sur la liste du camp.

Il ressortit avec nos papiers d'affectation et, en nous les remettant, il s'aperçut qu'il nous avait fait inscrire, par erreur, au "service du train auto" à la place du "service du matériel" à qui nous avons toujours appartenu. Il ajouta :

« Après tout, ce n'est pas grave, c'est à peu près le même service. »

Et pourtant, par la suite, j'ai pu constater que cette petite erreur d'affectation allait avoir des conséquences bénéfiques pour nous quatre.

C'est en chantant que nous avons rejoint les bâtiments du camp de la Lègue. Les quatre pastis double commençaient à faire leur effet !

Les nombreux soldats qui nous voyaient arriver en chantant nous regardaient surpris, en disant :

« Profitez-en les gars, ici vous ne chanterez pas toujours. »

Le soir arrivait, nous avons dîné au grand réfectoire du camp de la Lègue.

Comme il était trop tard pour nous installer dans les nombreuses baraques qui parsemaient les bois, nous avons tous les quatre couché au réfectoire, sur les tables.

Cette nuit là, je m'aperçus très vite qu'il était difficile de dormir sur une table, c'était très dur et je risquais de tomber de chaque côté, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Où était notre chambre du collègue de Vienne ?

Le lendemain matin, un sous officier nous affecta à une section et nous avons fait connaissance de nos nouveaux copains.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Dès le lendemain, les choses sérieuses commencèrent. Les exercices se succédèrent : maniement d'armes, marche à travers les bois, courses d'obstacles, lutte à main nue.

Personne n'avait le temps de s'ennuyer.

De jeunes sous-officiers et de jeunes lieutenants nous prirent en main. Tous étaient très sympathiques et d'excellents sportifs. Notre lieutenant n'avait pas trente ans et, toujours, donnait l'exemple dans tous les domaines.

Presque tous venaient de l'armée Leclerc et avaient participé à la grande épopée de la 2^{ème} D.B. et presque avec plaisir, nous participions aux exercices.

Le jeune sergent qui commandait ma section bégayait sans arrêt et, malgré nous, ses commandements saccadés nous incitaient tous à de franches rigolades.

Il remarqua très vite :

« Oui les gars, je bégaye et ce n'est pas drôle, croyez-moi. »

Il continua :

« Je conduisais à El Alamein un camion Dodge de transport de troupe, mon camion sauta sur une mine allemande, beaucoup de copains furent tués et je fus blessé très grièvement. Le bégayement qui vous fait rire a été provoqué par l'explosion de la mine. »

D'un même élan, nous nous sommes tous excusés et plus jamais nous n'avons souri de ses difficultés d'élocution.

Le midi et le soir, nous mangions tous sur de grandes tables installées autour des cuisines. La nourriture était vraiment mauvaise. Courgettes, courgettes et encore courgettes. Elles nageaient dans un grand chaudron et bouillaient en provoquant une odeur plus que désagréable.

Un jour qu'il y avait quelques morceaux de viande (distribués avec parcimonie à la troupe), je trouvai un beau milieu d'un morceau un superbe asticot, bien blanc, bien gras. Immédiatement, j'allai jeter ma gamelle à la poubelle sous les rires des copains.

Quelques jours plus tard, j'en retrouvai un autre. J'avais très faim, je retirai simplement l'asticot et mangeai le morceau de viande sans aucun dégoût.

Plus tard, quand j'en trouvais un, je faisais comme les copains, je n'y attachais aucune importance. Après tout, c'était de la viande aussi et, à 20 ans, lorsqu'on a faim, on devient moins délicat.

Pour partir en Indochine, chaque soldat devait recevoir une bonne dizaine de piqûres pour nous protéger de maladies dues aux moustiques et autres bestioles.

Très vite, je remarquais que personne n'embarquait s'il n'avait pas reçu son contingent de piqûres réglementaires. Je loupais systématiquement tous les vaccins en oubliant d'aller à l'infirmerie tous les trois quatre jours et personne ne s'en apercevait.

Je m'habituais petit à petit au rythme de la vie au camp.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Tous les quinze jours, un contingent de 700 à 800 hommes partait pour l'Extrême-Orient.

Ils partaient en camion, après un défilé à travers le camp où les journalistes prenaient des photos. Je remarquais qu'à chaque départ, une dizaine de soldats bien équipés, prenaient la tête du défilé, des fleurs au fusil ou à leurs calots. Ils étaient tous très gais et heureux de partir.

Ils revenaient le soir même au camp, après avoir embarqué les centaines de soldats, qui eux, partaient sur le Pasteur où autres bateaux de transport.

Le lendemain, sur les journaux, des photos nous montraient "le joyeux départ pour l'Indochine de nos troupes" avec en tête, des soldats heureux et fiers de partir là-bas...

Je fus écœuré de ces mises en scène qui cachaient vraiment la vérité sur le départ de ces hommes pour l'Extrême-Orient.

Après un mois, avec mes trois copains, nous avons pris le rythme de la vie au camp.

Pour couper court aux exercices, qui étaient quand même un peu fatigants, mon copain le caporal Grimaud imagina une "corvée de balais" en dehors du camp.

Il regroupa un petit détachement de quatre soldats, prenait le commandement et "garde à vous, en avant marche". On passait le poste de garde.

« Où allez-vous ?

- Corvée de balais... »

Et le petit groupe partait dans les bois à la recherche de branches pour confectionner des balais. On choisissait un petit coin bien tranquille, bien à l'ombre, on sortait le jeu de cartes et jusqu'à l'heure du repas, on se tapait d'interminables parties de belote, bien reposantes et bien agréables.

Le manège dura une bonne quinzaine de jours, mais un matin, ou nous partions, un sous-officier nous demanda :

« Où allez-vous ?

- Corvée de balais.

- Pour qui ?

- Pour le camp.

- Où déposez-vous les balais que vous fabriquez ?

- Derrière la cantine.

- Montrez-moi ça. »

Evidemment, il n'y avait pas de balai, nous avons été consignés pendant quinze jours au camp...

Mais, chose positive, nous avons gagné quinze jours, ce qui reculait notre départ.

Un matin, j'arrivais au rassemblement avec un retard de quelques minutes. Le sous-officier de service me punit immédiatement :

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Vous là, corvée de chiotte pendant cinq jours ! »

Je sortis du rang, pris un petit balai, un seau, une petite pelle et commençai la tournée des latrines du camp. Il y en avait une bonne vingtaine que je nettoyait avec conscience professionnelle.

Très vite, je m'aperçus qu'en deux heures j'avais terminé le travail. J'avais découvert un nouveau filon.

Au bout de cinq jours, ma punition était terminée.

A l'étonnement général, quand le sergent voulu désigner un autre soldat pour cette corvée, je fis un pas en avant.

« Volontaire pour cette corvée sergent. »

Deux heures de ce petit travail, pénard, valaient bien mieux que six à huit heures d'exercices exténuants.

Dans la journée, quand un supérieur s'apercevait de mon inaction, je lui disais, tout simplement :

« Corvée de chiotte. »

Et il n'insistait pas. J'avais mis au point une belle petite planque.

Tous les soirs, dans la chambrée, on organisait avec les copains des petits matches de lutte, il fallait tout simplement renverser son adversaire et le plaquer le dos au sol.

Je mesurais 1 mètre 80 et très vite je suis devenu un spécialiste de ce sport.

J'enroulais mon bras autour du cou de mon adversaire et me laissais tomber de tout mon poids sur le copain qui ne pouvait pas se défendre. J'étais devenu le grand spécialiste de ce jeu et bien des copains refusaient de se frotter à moi.

Deux mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée.

Toutes les unités du "service du matériel" étaient parties en Indochine et les "unités du train autos" étaient toujours là à attendre que l'on ait besoin de leurs services. J'étais conscient que la petite erreur d'affectation à notre arrivée, de mon copain Grimaud, nous avait sauvés provisoirement de notre départ.

J'entrais dans le 16^{ème} mois de service et je savais que les militaires qui avaient passé 18 mois sous les drapeaux et qui étaient engagés pendant les hostilités pouvaient être libérés. Je calculais que je devais encore patienter deux mois pour prétendre à la quille.

La prophétie de cette vieille de Charbonnières allait-il se réaliser ?

Nous arrivions au mois de juin 1946 et la vie au camp s'écoulait, triste et monotone.

Un soir qu'il faisait très lourd, les nuages se firent menaçants. Ils tourbillonnaient dans le ciel en feu. Les éclairs zigzaguaient de partout. Un terrible orage montait sur le camp de la Lègue.

A 20 heures, un vrai déluge s'abattit sur nos baraquements en planches. L'eau rentrait partout. Les éclairs se succédaient sans interruption, dans un vacarme terrible. Le ciel se vida sur le camp de la Lègue.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Au début de l'orage, tous les copains riaient de ce déluge, mais petit à petit, les plus courageux pâlissaient. La lumière s'éteignit dans notre baraquement et le ciel en feu devenait très inquiétant.

Pendant plus de six heures, nous avons subi un vrai bombardement de foudre, de grêle et un déluge d'eau.

A trois heures du matin, l'orage se calma enfin et je découvris, avec stupeur, qu'une bonne dizaine de copains s'étaient planqués sous les lits, pris de panique par cet orage exceptionnel.

Au petit jour, nous avons trouvé le camp couvert de boue, de branches cassées et de rigoles qui avaient vu dévaler des trombes d'eau.

Toute la journée, nous avons réparé les dégâts dans le camp.

Tous les jours, des groupes, d'une vingtaine de soldats partaient à l'exercice qui devenait de plus en plus sélectif. Il fallait courir, ramper, sauter, en un mot, il fallait endurcir nos muscles.

Devant un petit ravin de 5 à 6 mètres de profondeur, une corde était attachée à un arbre qui bordait le ravin. Il fallait attraper le cordage qui nous était présenté au bord du vide et traverser une quinzaine de mètres, accroché à la corde et sauter de l'autre côté.

Le pauvre gars qui ne lâchait pas à temps se retrouvait suspendu au-dessus du marécage gluant et nauséabond en contrebas.

Quand il lâchait prise, il prenait un bain forcé dans un bon mètre de boue et de bestioles de toutes sortes, à la grande joie des copains.

Quand notre sous-lieutenant faisait le parcours avec nous, il laissait pendre la corde au milieu du ravin. Il prenait alors son élan, se lançait dans le vide, attrapait le cordage et bondissait sur l'autre bord. Un vrai sportif que cet officier là.

Un kilomètre plus loin, le petit sentier qui serpentait au milieu des broussailles se terminait par un énorme rocher.

Cinq mètres plus bas, une plate forme de quatre mètres de côté, permettait de se recevoir très brutalement et le petit sentier repartait à travers les broussailles.

Au début de l'entraînement, tous les gars se dégonflaient et stoppaient leur course au bord de ce précipite, assez impressionnant. Au bout de quelques jours, les plus courageux sautaient en se recevant lourdement.

Notre instructeur nous fit quelques démonstrations de saut et expliqua la réception sur le rocher du bas avec un roulé boulé savant, qui amortissait la chute des cinq mètres. Au bout de quelques jours, tout le monde devait sauter, sans exception. Mon tour arriva, mon cœur battait à tout rompre. Je ne voulais pas me dégonfler devant les copains qui avaient sauté avant moi.

Pour la première fois, je sautai, effectuai un magnifique roulé boulé et me retrouvai la tête dans les buissons. Tous les jours des soldats se retrouvaient à l'hôpital de Caïs, pour des entorses ou fractures des chevilles.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Au bout d'une dizaine d'entraînements, nous sautions tous en courant au bord du rocher et sans hésiter nous sautions sans dommage.

Pour nous rassurer, notre lieutenant nous fit remarquer que cet exercice nous serait profitable si un jour les circonstances nous obligeaient à sauter en parachute en Indochine.

Cette remarque ne rassura personne dans notre petit groupe. Les semaines s'écoulaient avec une lenteur épouvantable et nos estomacs presque vides criaient famine.

Un soir, au retour d'un exercice, je dégringolais à toute vitesse un grand escalier de pierre d'une vingtaine de marches qui descendait à nos baraquements.

En chahutant avec les copains, je bousculais accidentellement un soldat d'un autre groupe.

Il se releva rapidement et s'approcha de moi, me menaçant de ses poings :

« Toi le grand, approche ! »

En riant, je lui tendis la main.

« Excuse-moi, en chahutant avec les copains, et sans le vouloir, je t'ai bousculé.

- On va régler cette histoire tout de suite. »

Et il se mit en garde menaçante.

« Fâche-toi pas, mon gars, je m'excuse !... »

Très vite un rassemblement d'une cinquantaine de soldats faisait cercle autour de nous.

Les copains s'approchaient à leur tour, prêts à nous séparer, mais les copains de mon adversaire l'encourageaient :

« Vas-y, descends-le, fous-lui la raclée !... »

Le gars tenait toujours la garde, prêt à frapper.

« Je suis champion de boxe catégorie léger au Maroc et je vais te donner une leçon. »

Je gardai tout mon calme. Je lui répondis, en souriant :

« Et moi petit, je suis ceinture noire de Judo, toute catégorie, je n'ai pas le droit de frapper en premier, sinon ma licence me sera retirée, mais si tu attaques, j'ai le droit de me défendre. Alors, vas-y, je t'attends. »

Devant le bluff énorme, mon adversaire devenait plus hésitant, je sentais qu'il mollissait.

Pour le narguer, je mis mes deux mains sur les hanches :

« Tiens, je te donne une chance, essaie de me toucher après, je ne réponds de rien. »

Un silence complet régnait parmi la centaine de soldats qui s'était réunie autour de nous.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Mon champion de boxe hésita quelques secondes, puis baissant la garde, s'approcha la main tendue.

« Entre champion, entre sportifs, on ne se bat pas, on se serre la main. »

Et devant l'assistance médusée et un peu déçue, nous nous sommes serrées la main.

« Alors, tu es ceinture noire de judo ? A quel club appartiens-tu ? »

Sans hésiter, je lui répondis :

« Au Sporting Club de Paris. Si je ne m'étais pas engagé, je serais sans doute devenu champion international. »

Il me regardait admiratif, je continuai à le bluffer :

« Tu vois, si tu m'avais frappé, en moins de dix secondes, je t'aurais brutalement expédié au sol. Vois-tu, au Club de Paris, je ne trouve plus de partenaire pour m'entraîner et je n'ai jamais eu de défaite aux matches. »

Devant mon calme et mon assurance, ses idées belliqueuses avaient complètement disparu. C'est un petit soldat, bien gentil que je raccompagnai jusqu'au haut de l'escalier devant tous les copains stupéfaits.

Avant de partir, il me dit :

« Je suis bien content d'avoir fait ta connaissance. »

Et il me serra cordialement la main. Je retrouvai mes copains, au bas de l'escalier :

« Tu ne nous avais pas dit que tu étais champion de judo et ceinture noire en plus ! »

J'éclatai de rire :

« Moi, champion de judo, je n'en ai jamais fait. J'ai bluffé mon adversaire tout simplement et le plus beau, c'est qu'il a marché, et comment !... Il s'est dégonflé lamentablement. Et après tout, c'est peut-être mieux pour moi. »

Un soir je me promenai avec les copains sur la route du camp de Caïs. J'aperçus avec surprise, le copain Rousseau de Nogent que j'avais connu à Orléans et à Hall.

J'étais très heureux de rencontrer un copain de mon pays. Il me raconta qu'il était affecté aux cuisines à Caïs et que la vie était belle.

En effet, il avait pris en deux mois, une dizaine de kilos. Je lui avouai qu'à Lègue, on crevait un peu de faim et qu'on avait toujours le ventre vide.

Il m'invita sur le champ aux cuisines de Caïs.

« Viens, je vais te préparer un gueuleton dont tu te souviendras.

- Oui, tu es gentil, mais j'ai trois bons copains.

- Eh bien, venez tous les quatre. »

Le lendemain soir, nous étions tous les quatre à l'entrée des cuisines d'où s'échappait une bonne odeur de frites. Je pris place à la table des cuistots avec mes copains et on nous présenta de vrais biftecks, des plats de frites énormes. Comme des affamés, nous nous jetions sur les plats. Avalant goulûment la viande, les frites, le vin, servis à volonté.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Allez-y les gars, mangez, disaient les cuistots en riant, on peu en refaire une autre tournée. »

Une heure après, gavés, repus, nous nous levions de table, enchantés de ce repas imprévu et si copieux.

Après avoir remercié chaleureusement toute l'équipe des cuistots, nous avons repris tous les quatre, à pied, la route de la Lègue, situé à deux kilomètres.

Très vite on s'aperçut que nous avions trop mangé, notre estomac, sans doute rétréci depuis plus de trois mois de privations, refusait énergiquement de digérer les quantités de viande, de frites et de vin que nous avions avalées. Je terminais le pénible retour plié en deux, impossible de me redresser.

J'avais la nette impression que mon ventre allait éclater, enfin nous retrouvions notre chambrée. Toute la nuit, j'essayais de dormir, recroquevillé sur mon lit avec une envie de vomir épouvantable et des « glouglous » très inquiétants dans mon estomac qui refusait de digérer cette arrivée massive d'aliments, trop copieux, qu'il n'avait plus l'habitude de recevoir.

La nuit fut pénible et douloureuse et le lendemain je refusai de manger les courgettes habituelles du midi et du soir.

Longtemps, avec les copains nous avons parlé de ce repas, trop riche en pensant avec amertume à tous les affamés que nous étions, éparpillés dans les camps pendant que d'autres se gavaient aux dépens des copains.

Le lendemain matin, au rassemblement, on nous informa que notre section partirait probablement pour l'Indochine dans une dizaine de jours à bord du Pasteur qui assurait la liaison entre Marseille et Saïgon. Il partait 1200 hommes, avec le matériel pour ce prochain départ et cela ne m'enchantait pas du tout.

Je réfléchis longuement pendant deux jours et le matin du troisième, ma décision était prise. Je me faisais porter malade avec l'espoir de me faire reconnaître inapte.

L'hôpital de Caïs, situé à deux kilomètres de la Lègue, recevait tous les jours des soldats "malades" pour se faire déclarer inaptes pour l'extrême Orient (mais il fallait être vraiment mal pour y parvenir).

J'avais décidé de tenter ma chance et, me rappelant les paroles de la petite vieille de Charbonnières, je préparai discrètement quatre cigarettes dans lesquelles j'avais ajouté un comprimé d'aspirine que j'avais écrasé en fine poussière et mélangé au tabac.

Je les roulai avec beaucoup de conscience et les glissai dans un paquet à moitié utilisé.

Je tentais ma dernière chance.

Je partis le lendemain à huit heures, ma feuille de visite réglementaire dans ma poche. J'étais accompagné par un copain qui, lui, était réellement malade. Il avait attrapé le paludisme en Algérie et toute la nuit, une fièvre intense lui faisait claquer des dents. Il transpirait, sa langue était toute crevassée

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

de profondes rainures. Il était, lui, vraiment atteint et je pensais qu'il serait sans doute réformé.

A mi-chemin, je pris une cigarette trafiquée et la fumai, sans conviction. Je la fumai jusqu'au bout.

Mon copain s'étonna un peu de l'odeur de mon tabac, mais ne fit aucune réflexion. Enfin, l'hôpital de Caïs apparut sur le côté de la route, entouré de cactus énormes et de palmiers.

Nous avons rejoint une file d'attente de soldats qui, patiemment, attendaient leur tour.

Assis sur un banc, avec mon copain, je sentais petit à petit monter dans ma tête une chaleur inaccoutumée.

J'avais l'impression que mon sang tourbillonnait dans mes artères, j'étais étourdi et vraiment pas à mon aise.

Etait-ce la cigarette à l'aspirine qui faisait son effet ? Discrètement, j'allais en fumer une autre pour plus de sécurité.

Enfin, notre tour arriva, mon copain partit dans le box, je pris la suite dans le suivant.

Un colonel major était assis à son bureau, quatre infirmiers le secondaient dans son travail. Je lui présentai ma feuille de visite :

« Alors toi ? Qu'est ce qui ne va pas ?

- Mon colonel, quand je suis au soleil, j'ai des troubles dans la tête, je transpire, j'ai envie de vomir, je suis obligé de m'allonger pour ne pas tomber.

- Et ça fait longtemps que se produisent ces malaises ?

- Depuis l'âge de huit ans, mon colonel, ma mère m'a souvent conduit chez le docteur, mais il n'a jamais trouvé la cause de ces vertiges.

- Bon, (il commande à un infirmier) prenez-lui sa tension. »

L'infirmier me prit ma tension, la reprit, changea d'appareil et alla trouver le colonel :

« 25 de tension, c'est bizarre à son âge... »

Le colonel me prit lui-même la tension et, très étonné, admit 25 de tension.

Le brave médecin "colonel major" s'était radouci, il n'avait pas affaire à un "tire au flanc", mais à un vrai malade...

Il appela un médecin capitaine qui consultait dans une salle à côté et lui dit :

« J'ai un cas curieux, veux-tu prendre la tension de ce gars là ? »

Il confirma :

« 25 de tension, c'est bizarre... Bizarre... C'est un cas très rare, j'ai déjà vu cela aux colonies. Je pense que ce gars là nous fait des céphalées chroniques. C'est assez dangereux, mais rare à son âge. »

Je m'étais assis sur une chaise, je ne me sentais vraiment pas bien du tout et intérieurement, je pensais, ça va marcher, ça va marcher.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Enfin, le verdict tomba, le colonel écrivitme tendit un papier que je pris d'une main hésitante :

A hospitaliser de suite.

Un infirmier m'emmena dehors :

« Ca va aller ?

- Je pense que oui.

- Présente-toi au bureau à côté, tu rentres sans tarder à l'hôpital. »

Je retrouvai mon copain dans la cour et fus écœuré : lui, n'était pas reconnu inapte et pourtant ses crises de paludisme n'étaient pas du baratin.

« Et toi, qu'est-ce que tu as ?

- Je fais des céphalées chroniques, il paraît que c'est très dangereux. »

Une heure après, j'étais admis à l'hôpital dans une chambre d'une vingtaine de lits où une sœur infirmière me fit coucher de toute urgence.

Allongé sur mon lit, je pensai à cette vieille dame qui m'avait donné le moyen qui m'éviterait peut-être de prendre la direction de l'Indochine.

La sœur, d'une quarantaine d'années, était infatigable. Elle s'occupait de deux salles de malades, puis de quarante jeunes soldats. Distribuant des médicaments, s'inquiétant de chaque cas avec un mot gentil pour tous.

Tout de suite je la trouvai formidable.

Le soir, elle vint quelques instants discuter avec moi. Elle s'assit sur le bord de mon lit, me demanda des nouvelles de ma santé. Très vite, je lui expliquai mes étourdissements, mes bouffées de chaleur qui me montaient à la tête, mes envies de vomir. Elle écoutait en silence, puis :

« Et tu es sans doute du prochain convoi pour l'Indochine ? Je vois... »

Et sans explication elle passa à un autre malade.

Avait-elle pris au sérieux ma maladie ?

J'y pensai toute la nuit et me demandai si, vraiment, je l'avais convaincue...

Le lendemain, après ma toilette, j'allai fumer dehors, discrètement, une cigarette de ma fabrication. Je savais que je serais à nouveau contrôlé et je rentrais.

Je restais allongé sur mon lit, attendant la visite du major.

Un groupe de toubibs et d'infirmiers, officier major en tête fit son entrée dans la salle et la consultation commença.

Une petite frayeur s'emparait de moi, je sentais à nouveau une réaction dans ma tête, je transpirais à grosses gouttes, je sentais ma tension monter très vite.

Enfin, mon tour arriva :

« Ca va mieux ce matin ?

- Non, mon colonel.

- Prenez-lui la tension

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

- Une infirmière la déjà prise.25, mon colonel.

- Vous êtes sûr ?

- Regardez vous-même mon colonel.

- Bien. Demain, analyse d'urine. Je veux savoir d'où vient cette tension de 25, pour un gars costaud comme ça, c'est incompréhensible. Ma sœur, vous donnerez ce soir un pistolet en verre et qu'il n'oublie pas de pisser demain matin, compris ?

- Certainement mon colonel, répondit la brave sœur.

Le soir elle m'apporta l'appareil en verre, destiné à recevoir mon urine.

Le lendemain nouveau scénario. Le groupe s'arrêta devant mon lit.

« Comment ça va ?

- Mal mon colonel.

- Tu as pissé dans le pistolet ?

- Oh, j'ai complètement oublié, mon colonel, je ne sais pas où j'ai la tête.

- Vraiment ce petit n'est pas bien, mon colonel, dit la petite sœur.

- Bon à demain, sans faute et n'oublie pas de pisser dans le pistolet. »

Le lendemain, même scénario, j'avais encore oublié de pisser dans le récipient.

Cette fois, le colonel se fâcha pour de bon et ordonna à la petite sœur effrayée :

« Demain matin, vous le ferez pisser vous-même dans le récipient, compris ma sœur ?

- compris mon colonel... »

Le lendemain matin, la brave sœur m'éveilla de bonne heure :

« Surtout n'oublie pas d'uriner dans le pistolet, le colonel va se fâcher »

Je me levai et remplis à moitié le récipient spécialement conçu pour ce genre de chose.

Quelques minutes plus tard, elle revint :

« Alors, ça y est, on va pouvoir enfin la faire cette analyse d'urine ?

- Oui, ma sœur »

Elle prit le pistolet et le glissa sous le lit.

Le petit cortège arriva dans la matinée. La visite commençait. Le petit groupe s'arrêta devant mon lit :

« Alors, tu n'as pas oublié de pisser ?

- Non, mon colonel »

Je sortis de sous le lit le pistolet à moitié plein et le tendis à un infirmier qui avançait la main pour le prendre et je ne sais pas ce qui s'est passé, je tenais le goulot du pistolet par le tube d'entrée, entre le pouce et l'index et, au moment où l'infirmier était prêt à s'en emparer, il glissa entre mes doigts et dans un bruit de verre brisé, éclata sur le sol, le maculant de verre et d'urine.

J'étais vraiment désolé... Le colonel était fou de rage :

« Nettoie-moi ça tout de suite. »

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Je me précipitais vers le lavabo en me tenant péniblement après les lits des autres malades.

La petite sœur vint à mon secours.

« Vous voyez bien, mon colonel que ce pauvre garçon ne sait plus ce qu'il fait. Il est à bout de force. Il est vraiment très malade.

- Bon ça va, on verra ça demain matin. »

Je ramassais péniblement les morceaux de verre éparpillés et avec une serpillière et un seau d'eau, je lavai le plancher.

Il ne fallait surtout pas oublier que j'étais "très malade" et, après avoir remis le tout en état, je m'allongeai à nouveau sur mon lit.

Les voisins malades chuchotaient entre eux :

« Pauvre gars, il est drôlement sonné. Je ne voudrais pas être à sa place. »

Les uns après les autres, ils venaient me voir pour me réconforter et me demander si j'avais besoin de rien. Je fus très touché de leurs paroles réconfortantes.

Après le repas, la petite sœur revint me voir.

« Alors, ça va mieux ?

- A peu près.

- Viens avec moi dehors, ça te fera du bien. »

Elle aperçut un banc sous les arbres.

« Viens t'asseoir à côté de moi. »

Je lui obéis calmement. Elle me regarda droit dans les yeux.

« Alors mon gars, qu'est-ce qui ne va pas ? (Elle n'était pas dupe...)

- Eh bien, ma sœur, je vais tout vous expliquer. »

Et je lui racontai rapidement mon histoire : mon engagement voilà plus de 17 mois, mon séjour en Autriche, et l'espoir d'être libéré après 18 mois de service.

Je lui avouai que j'étais sur la liste du prochain départ et que j'avais imaginé cette petite comédie pour me faire hospitaliser et éviter mon embarquement pour l'Indochine.

« Alors, tu n'es pas volontaire ?

- Oh non, ma sœur ! Si je peux être libéré dans quelques semaines, j'en serais très heureux et mes parents aussi.

- Pourquoi ne m'as-tu pas expliqué tout ça dès le premier jour ?

- Ma sœur ; avouez que c'est très délicat.

- Oui c'est vrai... Bien, alors ce soir, je te fais mettre en observation dans un autre service et arrête ton cinéma, j'ai compris ton problème dès le premier jour et je te promets de t'aider. »

Elle était partie, mais revint vers moi.

« Je voudrais te demander une chose, qui restera entre nous et qui m'intéresse au plus au point pour mon travail. Comment te débrouilles-tu pour faire monter ta tension ? »

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

J'hésitais, mais devant son insistance bienveillante, je lui racontais ma petite histoire de cigarette dans laquelle j'avais mélangé un cachet d'aspirine écrasé avec le tabac.

Elle était stupéfaite :

« C'est pas possible ? Et ça marche ?... »

- Vous avez bien vu ma sœur, 25 de tension : Céphalée chronique et tout le bataclan. Vos médecins militaires n'en ont vu que du feu.

- Eh bien franchement, félicitation. Je connais tous les trucs pour tirer au flanc, mais cette combine là, vraiment, c'est formidable. Et qui t'a donné l'idée de ce remède miracle ?

- C'est une vieille "rebouteuse" de mon village qui m'a donné le tuyau et je l'ai expérimenté en dernier recours.

- Eh bien, bravo, mais motus, pas un mot de tout cela à qui que ce soit et garde confiance en moi. Je vais t'aider. »

Le soir même, je changeais de service et, me retrouvais dans une petite salle avec deux autres soldats, opérés de l'appendice.

Le dimanche suivant, c'était pâques. Avec d'autres soldats, j'allais à la messe dans la chapelle située dans l'enceinte de l'hôpital de Caïs. Beaucoup de soldats assistaient à l'office. J'aperçus ma petite sœur au milieu d'un groupe de sœurs en prière. Elle me fit un grand sourire et un petit signe de la main puis, très pieusement reprit sa prière.

Avec satisfaction, je sentais que j'avais presque gagné et que mon départ pour l'Indochine s'estompait de plus en plus.

Je restais une quinzaine de jours en observation et en soins. Ma tension était normale, grâce aux bons soins et aux remèdes préconisés par les majors de l'armée qui étaient, sans doute, de grands médecins.

Un matin, je repris le chemin du camp de la Lègue après avoir remercié, de grand cœur cette petite sœur inconnue qui avait tout fait pour me protéger.

De retour au camp, je retrouvai les copains très soucieux de ma maladie. Je les informai que j'avais été tellement bien soigné par les médecins de l'hôpital de Caïs, que j'étais totalement guéri.

Mon copain qui m'avait accompagné à l'hôpital était toujours là, dans un état épouvantable.

Les crevasses sur la langue s'étaient encore creusées et il ne dormait plus.

Je lui conseillais d'aller à l'hôpital de Caïs demander l'aide, de ma part, à la petite sœur de la salle 23. Il s'y rendit le jour même et dut être hospitalisé, car je ne l'ai jamais revu.

Les copains s'empressèrent de m'apprendre qu'une loi, nouvellement votée, permettait à tous les soldats engagés avant la fin des hostilités, de résilier leur contrat et de retourner à la vie civile. Engagé le 7 février 1945, je faisais partie du contingent touché par cette loi.

Je fis immédiatement ma demande de résiliation au bureau du capitaine et attendis patiemment.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Une autre bonne nouvelle m'attendait, j'étais muté au garage de la Lègue comme mécano. J'étais enchanté. Finis l'entraînement, les marches, les exercices, j'allais retrouver, avec plaisir, mon métier de mécano.

Le lendemain, je rassemblai mon barda et quittai mes copains. Je n'allais pas loin, le garage de la Lègue était situé en face de nos baraquements. Il n'y avait que quelques centaines de mètres qui les séparaient.

Je me présentai au bureau du garage de la Lègue. Un capitaine me reçut très aimablement.

« Tu es mécano ? Eh bien bravo, tous les miens sont partis. Va poser ton barda dans le grand bâtiment à côté du magasin, mets-toi à la disposition du chef d'atelier et au boulot. »

Je le saluai, plein de reconnaissance et me présentai au sergent chef qui commandait l'atelier.

Le garage de la Lègue était assez important, il comportait deux grands bâtiments où étaient alignés une trentaine de GMC, Dodge Jeep, prêts à partir pour des corvées de ravitaillement des camps de Caïs, la Lègue et Camp Robert.

Au centre, l'atelier de réparation où je fut affecté.

Je retrouvai avec plaisir le service du matériel où je m'étais engagé.

Une dizaine de mécanos entretenait paisiblement les camions. La journée démarrait à 9 heures, jusqu'à midi et de 14 heures à 17 heures, c'était pour moi une sacrée planque. J'appréciais tout de suite.

Une cour immense, où se passaient les revues, séparait la route des ateliers. Le mois de juin se terminait, la chaleur était étouffante. Devant l'atelier, je relevai au thermomètre 52°C, un vrai étouffoir.

Des groupes de prisonniers allemands, torsés nus, travaillaient dans la cour où, par endroit, les rochers dépassaient de 10 à 15 centimètres.

Ils devaient tout simplement, à l'aide de pics, de barres à mines et de pioches niveler la cour en éclatant les rochers. C'était un travail de bagnards et de fous. Du matin au soir jusqu'à 18 heures, ils travaillaient en plein soleil, dans des conditions vraiment inhumaines.

Evidemment, c'étaient des prisonniers allemands, mais c'étaient, avant tout, des hommes comme nous et je trouvais écœurant de les voir travailler dans ces conditions.

Le midi et le soir, nous déjeunions à une quinzaine sur des tables disposées à l'entrée de l'atelier.

La nourriture était toujours aussi mauvaise, courgettes cuites à l'eau, pas du tout épluchées et jetées en vrac par seaux entiers, dans les marmites de la cantine.

C'était le plat que je détestais le plus.

Notre poste à essence ravitaillait les camions du camp qui étaient de vrais gouffres à carburant et la distribution en était très surveillée.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Une piste d'auto-école avait été aménagée en bordure de notre garage et tous les jours, les moniteurs apprenaient à conduire aux futurs chauffeurs qui remplaçaient les conducteurs partis en Indochine.

En deux jours, les chauffeurs étaient formés et pouvaient partir seuls avec un camion, leur permis militaire leur ayant été attribué. Les accidents, par la suite, furent très nombreux (la route de Fréjus était très sinueuse et très étroite...).

Un jour de grand départ, trente camions, chargés de vingt soldats chacun et de tout le matériel, partirent du camp de la Lègue pour rejoindre Marseille.

A deux kilomètres du camp, un énorme rocher de quatre à cinq mètres de haut obligeait la route à le contourner.

Le chauffeur d'un GMC loupa le virage et fonça droit dans le rocher. Le choc fut épouvantable et quatre soldats y trouvèrent la mort, une dizaine de blessés graves furent retirés des débris du camion. Le chauffeur du camion avait reçu son permis de conduire militaire la veille.

Les jours s'écoulaient péniblement. Nous connaissions tous les chauffeurs qui conduisaient les camions de ravitaillement. Un matin, un camion rempli de sacs de pommes de terre vint faire le plein de carburant. Notre sergent piqua un sac de 50 kilogrammes et le rentra, en douce, à l'atelier.

Dans un autre, je récupérai un bidon de vingt kilogrammes de graisse alimentaire et on planqua le tout.

Dans la journée, j'avais récupéré un grand bac à huile en tôle, je l'avais bien nettoyé à l'essence, lavé à l'eau et bien séché.

Sur la forge de l'atelier, les copains allumèrent un bon feu de bois et de charbon et le soir, nous avons tous dégusté un bon plat de frites.

L'odeur de frites alerta tous les copains des environs et, très tard le soir, notre fabrication improvisée nous amena une bonne cinquantaine de copains qui engloutirent, en peu de temps, nos cinquante kilogrammes de patates.

Dans la cour, au hangar, un superbe camion-atelier était entreposé. Il était magnifique, avec tout le matériel nécessaire à la réparation des camions en campagne.

Tout était prévu, tour, perceuse, fraiseuse, groupe électrogène, poste de soudure et tout le petit matériel de dépannage.

En le visitant, je poussais, malgré moi, des soupirs remplis de convoitise. Tout ce beau matériel américain, tout neuf, n'avait jamais été utilisé. La gaspille est importante dans l'armée.

Les prisonniers allemands venaient chaque jour nettoyer nos tables et emportaient tous les restes. Ils nettoyaient nos gamelles et nous les rendaient impeccables.

Les pauvres gars crevaient littéralement de faim et c'est avec plaisir qu'ils partageaient nos restes.

J'avais remarqué qu'un jeune mécano du garage crachait dans les bouteilles avant de leur donner.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le lendemain, je le surveillai. Deux grandes gamelles à moitié remplies de courgettes étaient destinées aux prisonniers allemands.

Il s'en empara et, comme à l'habitude, il voulut cracher dedans avant de leur donner.

D'un bond, je fus sur lui, le pris à la gorge et lui fis lâcher les gamelles.

Les copains, stupéfaits, me regardaient surpris.

Les prisonniers allemands suivaient tristement la scène.

« Si tu craches encore une seule fois dans la gamelle, je te casse la gueule. »

Je devais être terriblement convaincant ! Le sale type se dégagea et se sauva effrayé.

Je pris les deux gamelles et les donnais aux prisonniers, qui me saluèrent plein de reconnaissance.

Tous les copains, sans exception, étaient d'accord avec moi et jamais plus personne ne se permit de cracher dans les restes de nos repas, que de pauvres types, crevant de faim, venaient récupérer.

Le mois de Juillet s'écoulait dans une chaleur de plus en plus suffocante. Tous les midis, on faisait une petite sieste, allongé sur une bâche, disposé sous un camion dans le hangar. A cet endroit, on trouvait encore un peu de fraîcheur et quand le travail ne pressait pas (et c'était souvent le cas), la petite sieste se terminait à 16 heures, pour quitter le travail une heure plus tard...

Un vrai club de "vacances" que ce garage du camp de la Lègue. Après tout, c'était peut-être le début du club méditerranée...

Pour le 14 juillet, nos officiers avaient prévue une revue avec présentation du matériel dans la grande cour du garage. Pendant plusieurs jours, le matériel fut nettoyé à fond et lustré au gas-oil, ce qui rénovait un peu la couleur kaki des camions.

Un copain qui manœuvrait un camion recula dans la calandre d'un Dodge, garé à côté de lui.

Le capitaine était furieux. Un accrochage juste avant une revue, quelle déveine !

J'examinai la calandre et constatai qu'une fois démontée, elle serait facilement redressable.

« Je pense pouvoir la redresser mon capitaine.

- Et bien, tu as carte blanche, mais fais vite. »

En moins d'une heure, la calandre était démontée. Je disposai deux madriers côte à côte et posai la calandre à l'envers entre les deux morceaux de bois. Je sautai sur la partie enfoncée et comme par miracle, tout reprit sa place. Quelques coups de maillet en bois, et la calandre revint à sa place sur le camion.

Le capitaine vint plus tard contrôler notre travail. Les deux Dodges étaient côte à côte et il eut beaucoup de mal à repérer celui qui avait été accidenté.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Beau travail, mon gars ! »

Et il partit satisfait. Le soir, il confia à notre sergent :

« J'ai un petit tôlier à l'atelier qui est formidable, un vrai artiste ce gars là, il m'a redressé une calandre de Dodge, on ne voyait rien une fois réparé et sans peinture !... »

La veille du 14 juillet, je fus appelé au bureau.

Le sergent était bien embarrassé. Pour le lendemain, il était prévu 15 camions pour le transport de 300 soldats qui participaient au défilé du 14 juillet à Fréjus. Il manquait un chauffeur.

Te sens-tu capable de conduire un dodge à Fréjus avec trente hommes debout. Attention, trente soldats debout, ça balance dans les virages.

« Je conduis depuis l'âge de 14 ans. Aucun problème, je n'ai pas le permis militaire mais depuis 18 mois, j'ai conduit tous les camions de l'armée. »

Je bluffais un petit peu, mais je désirais assister au défilé.

A huit heures, le lendemain, j'étais affecté au 15^{ème} camion. Trente coloniaux noirs qui participaient à l'évènement montaient, tout heureux et en riant dans le camion.

Tous étaient très fiers d'aller défiler à Fréjus.

Sans aucun problème, la petite colonne arriva à la plage de Fréjus et les 300 soldats se préparèrent.

Les camions furent rangés impeccablement sur le côté de la route à l'entrée de Fréjus et nous avons eu quartier libre jusqu'à 14 heures pour le retour au camp.

Une petite collation était réservée aux troupes et nous en avons profité largement étant les premiers à être servis.

Le défilé fut magnifique. Près de mille soldats, impeccablement alignés, musique en tête traversèrent Fréjus, pavoisé de drapeaux et de guirlandes.

A 14 heures, le petit convoi reprit le chemin de la Lègue. Mes trente sénégalais étaient enchantés et riaient très bruyamment.

Tous me serrèrent la main, j'étais le chauffeur qui les avait emmené à Fréjus et pour ces braves garçons, c'était un événement que d'avoir participé à un défilé.

Pendant plusieurs jours, quand je croisais dans le camp ces braves coloniaux, ils venaient me serrer la main :

« Tu te souviens de moi ? J'étais dans le camion que tu conduisais pour le défilé du 14 juillet. Tu te souviens ? »

Evidemment je le reconnaissais, je lui serrais la main, et il partait, très content.

Tous les jours, des nouvelles circulaient dans le camp. Tout le monde racontait avec espoir que les camps de la Lègue et de Caïs, devaient être vides pour la fin du mois et que tous les soldats libérables devaient partir avant 15 jours.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

En principe, je faisais partie des libérables qui avaient la quille après 18 mois de service.

Tout le monde était joyeux et plein d'espoir.

Un soir, en blaguant, avec les copains, je leur dis :

« Avant de partir d'ici, il faut que l'on organise une chasse à la Piterne. »

Un copain tomba dans le panneau.

« C'est quoi une Piterne ? »

- C'est un petit animal qui ressemble un peu à une fouine. La peau est très recherchée et se vend très cher. Dans mon pays, dans le Perche, à chaque battue, on en capture une dizaine la même nuit. Dans le maquis qui entoure le camp, ça doit en être rempli. J'ai déjà relevé beaucoup de trous et de passages de ces petits animaux.

- Il faudrait organiser une battue pour voir !... »

Le copain, un jeune alsacien de 20 ans, du nom d'Anterlé, marcha à plein dans le piège, avec l'espoir de ramasser un peu d'argent frais avant son retour chez lui...

L'expédition fut prévue pour le lendemain soir. Les dix mécanos du garage y participaient et je dirigeai personnellement les opérations, puisque je connaissais parfaitement toutes les ficelles pour mener à bien cette fameuse chasse à la Piterne.

Le lendemain, je récupérai aux cuisines, deux grands sacs de toile et, après dîner, les dix chasseurs de Piterne se lançaient dans l'expédition qui serait sans aucun doute, très fructueuse.

A la queue leu-leu, nous nous sommes enfoncés dans les fourrés pendant plus d'un kilomètre et, enfin, je repérai habilement un beau passage de Piterne.

Le copain Anterlé, était ravi et suivait passionnément la préparation de la chasse.

Je lui donnai le sac et lui expliquai la position qu'il fallait prendre. Le sac bien au milieu du passage, les deux coté du sac fixé par les genoux du chasseur et la toile levée pour l'abattre sur l'animal qui se présenterait.

Je fis la démonstration au petit groupe et demandai un volontaire pour exécuter les gestes précis qu'il fallait faire pour attraper l'animal.

Evidemment, celui qui le faisait le mieux était le copain Anterlé. Il était très souple et très rapide et fut désigné pour tenir le sac.

Je disposai à côté de lui, un deuxième sac pour y déposer toutes les Piternes prises au piège et je lui préparai des bouts de ficelle pour les ligoter.

Aussitôt, nous sommes partis pour rabattre le gibier en lui précisant de ne pas bouger pendant une bonne demi-heure, le temps de mettre tous les rabatteurs à leurs places respectives.

Agenouillé derrière le sac, l'ouverture grande ouverte, le chasseur était prêt à l'action et ne bougeait pas.

Puis, très vite, nous sommes rentrés au camp, la laissant seul dans les fourrés, en riant de cette bonne blague et de sa mise en scène amusante.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Le pauvre Anterlé, resta plusieurs heures à attendre et ne rentra à la chambre qu'à deux heures du matin.

Nous dormions tous, exténués par les kilomètres que nous avons dû faire pour rabattre le gibier et le lendemain matin, le pauvre Anterlé se fit sermonner sérieusement par tous, pour avoir abandonné son poste pendant que nous rabattions.

Il s'excusa et nous avoua qu'il avait la trouille, tout seul dans le bois, et que beaucoup de Piternes n'avaient pas du passer très loin de lui, car il avait entendu beaucoup de bruit de branches.

Nous avons tous énormément de mal à garder notre sérieux et, comme il n'avait rien compris, je lui proposais de retourner, le soir même, à la chasse.

Sans hésiter, il accepta :

« Je veux bien y retourner, mais cette fois, je ferai le rabatteur.

Tous les copains étaient évidemment d'accord pour la deuxième opération de chasse.

Le lendemain soir, vers 22 heures, la nuit était très belle et la joyeuse bande reprit le chemin des fourrés qui entouraient le camp.

Un copain resta avec le sac en position au milieu d'une belle passée et nous nous sommes enfoncés au plus profond des bois. Quand nous avons estimé que le copain aurait du mal à retourner au camp, nous avons commencé le rabat.

Je lançais la battue dans la direction opposée au camp. J'expliquais alors au pauvre Anterlé la technique de la battue :

« Tu vois, tu prends un buisson et tu le remues très fort, puis tu fais vingt pas à droite et tu secoues un autre buisson, puis tu fais vingt pas à gauche et tu en remues un autre...

- Ca va, j'ai compris, c'est pas difficile. »

Et voilà le brave copain parti en battue en comptant vingt pas à droite, vingt pas à gauche. Quand il fut hors de notre vue, nous avons tous pris la direction opposée qui nous ramenait au camp.

Une heure plus tard, nous étions tous couchés en pensant à notre copain qui devait compter vingt pas à droite, vingt pas à gauche.

Le pauvre Anterlé ne rentra qu'au milieu de la matinée. Il avait enfin compris la blague que nous lui avions faite. Il nous raconta qu'il s'était perdu, qu'il avait dormi au pied d'un arbre et s'était retrouvé, le jour venu, à un kilomètre de Puget sur Argent, situé à huit kilomètres du camp.

Il était exténué par cette longue randonnée à travers les bois. A son retour, il était furieux, nous traita de tous les noms, mais devant le fou rire de tous, il finit par se calmer et reconnut qu'il avait bien marché dans notre jeu et que, pas un instant, il n'avait pensé que c'était une bonne blague que nous lui avions jouée.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

« Ca ne fait rien, nous dit-il en conclusion, quand je rentrerai chez moi en Alsace, j'en baiseraï des copains avec la chasse à la Piterne. Oh oui ! j'en attraperai d'autres moi aussi... »

Au repas de midi, dans la cour du garage, tous levèrent leur quart à la santé du "grand chasseur de Piterne Anterlé" et tout se termina dans une immense rigolade.

Le lendemain, une bonne nouvelle nous fût apportée par le capitaine. Nous étions sur la liste des libérables, ayant effectué plus de 18 mois de service.

Notre départ était programmé pour la semaine suivante, vers le 3 août. Le jour même, j'étais désigné pour remplacer le magasinier du dépôt de pièces détachées du garage.

Je devais en établir un inventaire très complet, avec leur affectation sur le véhicule et les numéros de casiers où étaient stockés ces pièces.

Je me suis mis tout de suite au travail et consignai, sur un grand livre de stock, tout le matériel du magasin.

Dans l'après midi, un jeune lieutenant responsable du service pièces détachées vint me rendre visite.

Il contrôla mon travail et, très vite, je me rendis compte qu'il connaissait absolument rien en mécanique.

Je contrôlais un casier où étaient stockés deux amortisseurs de Dodge et je consignais sur le livre de stock :

« Deux amortisseurs de Dodge », avec la référence de la pièce.

Il s'approcha en me faisant remarquer que ces deux pièces étaient deux boîtiers de direction de Dodge.

Aussitôt, j'essayais de lui prouver que c'étaient deux amortisseurs arrière avec leur fixation et le levier de suspension.

Il ne voulait rien entendre et s'entêtait à reconnaître des boîtiers de direction. Comme j'insistais, il devint furieux et en hurlant, me cria :

« D'abord, quand un officier vous parle, mettez-vous au garde à vous ! »

Je m'excusais rapidement. J'avais dix huit mois de service et je savais, par expérience, qu'un officier avait toujours raison et qu'il fallait à tout prix éviter de contrarier ce "Chérubin"...

Il continua :

« C'est quoi ces pièces ? »

Je lui répondis sans hésiter :

« C'est deux boîtiers de direction, mon lieutenant. »

Il était satisfait et quelques secondes plus tard, j'ajoutai :

« C'est deux boîtiers de direction, je reconnais mon erreur et je reconnais que je me suis sans aucun doute trompé. »

Et j'ajoutai malicieusement :

« Et je reconnais que j'ai bien tort. »

Et partant, il claqua la porte du magasin.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Ce qui ne m'empêcha pas de consigner sur le livre des pièces détachées :
« Deux amortisseurs de Dodge AR. Pour 4X4 »

Je continuai quelques jours ce travail, mais jamais je ne reçus de nouvelles visites de mon supérieur qui me laissa toute liberté dans mon travail.

La date de notre libération approchait. Avec une dizaine de "quillars", nous avions projeté, avant notre départ, de faire un bon repas dans un petit restaurant à Puget sur Argent, situé à huit kilomètres du camp.

Deux jours avant de partir, nous nous y sommes rendus à travers bois, par un raccourci qui cheminait sur un petit sentier.

La joyeuse équipe d'une dizaine de libérables parcourut les huit kilomètres en un temps record et notre arrivée à Puget, dans la salle de restaurant ne passa pas inaperçue.

Le patron du restaurant nous avait préparé un bon repas et on commença évidemment, au bar, par une tournée de pastis. Une deuxième puis une troisième tournée. Tout le monde voulait payer une dernière tournée et nous étions dix accoudés au bar.

Cà chauffait vraiment dût et les chants devenaient de plus en plus grivois.

Dans la joyeuse bande, se trouvait un barman de Paris qui nous avait promis à la fin du repas, un cocktail de sa composition qui était sa grande spécialité.

Il n'eut malheureusement pas le temps de nous le préparer, à moitié du repas, il s'écroula dans un coin de la petite salle et dormit comme un bébé.

Pour éviter le mélange de boissons, un copain suggéra de continuer en buvant du pastis.

Alors, nous avons tous continué notre repas au pastis. Par prudence, pendant tout le repas, j'arrosais copieusement le pastis avec de l'eau et en sortant de table, j'étais encore le plus présentable.

A minuit, nous sortions du restaurant. Le retour à travers les bois, la nuit, fut très pénible pour tous. Les sentiers étaient très étroits et malgré nous, on s'empêtrait dans les broussailles qui s'acharnaient à nous boucher le chemin.

Notre copain, le barman, était le plus "fatigué", et lui seul connaissait bien les petits raccourcis qui nous ramèneraient au camp.

A chaque carrefour, il s'arrêtait de marcher et, s'écroulait. Nous le remettions debout, il s'orientait et repartait en balançant les bras pour tenter de rétablir un équilibre instable.

Enfin, nous arrivions au garage de la Lègue et sans bruit, avons rejoint notre chambrée.

Au réveil, nous étions tous fatigué de notre marche à travers les bois et peut-être que les nombreux pastis ingurgités n'étaient pas étrangers à notre grand épuisement.

La journée se passa à préparer notre départ pour le lendemain. Au magasin, j'avais mis de côté une clé spéciale pour serrer les culasses de Dodge,

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

elle était contre coudée, mesurait quarante centimètres de longueur et je me proposai de l'emmenner en souvenir du camp de la Lègue.

Les copains me mirent en garde du danger de ma substitution.

« Demain, en sortant du camp, on passera à la fouille au poste de garde et si on te pique avec un outil du garage, tu feras 15 jours de tôle au lieu d'être libéré. »

Leur remarque me fit réfléchir et je ne rangeai pas la clé dans ma valise.

Le lendemain, après un adieu à tous les copains non libérables, nous attendions le camion qui devait nous transporter à la gare de Fréjus, où nous prenions le train pour Marseille.

Enfin le camion tant attendu arriva.

Tous grimperent rapidement à l'arrivée du Dodge avec leurs valises.

Deux kilomètres plus loin, arrêt au poste de garde et tous avons pénétré dans le bureau d'entrée avec nos valises pour une fouille très méthodique qui se révéla inutile.

Tout le monde reprit place avec ses bagages et un quart d'heure plus tard, nous arrivions à la gare de Fréjus.

Avec plaisir, évidemment, nous nous sommes casés dans un wagon où un compartiment était libre et enfin, départ direction Marseille (un moment que nous attendions tous depuis plus de trois mois...).

Un copain me demanda :

« Et ta fameuse clé de serrage de culasse de Dodge, tu l'as oubliée au garage de la Lègue ? »

Je lui répondis par un sourire et déboutonnant mon blouson, je montrais à tous ma clé que j'avais attachée avec des ficelles sous ma chemise. Sa forme coudée encastrant mon épaule. Je la détachai et la glissai rapidement dans ma valise :

« Ben mon salaud, tu y tenais à cette clé !... »

Oui, ce sera un souvenir du garage de la Lègue et des trois mois passés au "camp de la mort lente" comme nous appelions tous les camps de Caïs et de la Lègue.

Pendant plus de trois heures, nous avons admiré les paysages magnifiques de la côte d'Azur. Nous étions en plein été et une nature luxuriante nous éblouissait tous. La voie ferrée longeait la côte méditerranéenne. Elle nous laissait apercevoir tous les petits ports et criques de cette merveilleuse région.

Enfin, Marseille arriva et bientôt, notre train s'arrêta à la gare St Charles où nous devions attendre deux heures pour prendre le train pour Lyon et Paris.

En attendant, nous nous sommes offerts un joyeux repas de quillards au buffet de la gare.

On nous servit un magnifique lapin aux herbes de Provence, accompagné de quelques bouteilles de rosé.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Les voyageurs, amusés, regardaient nos quilles que nous avions confectionnées depuis quelques jours autour du garage et peintes de couleurs vives.

Pour payer l'addition, nous avons tous vidé nos poches et nos porte-monnaie et mis en commun nos dernières ressources.

Je dois avouer qu'il ne fallait pas prévoir un autre repas, car nous étions tous fauchés, mais tellement heureux de retrouver la vie civile que le problème du porte-monnaie vide n'avait aucune importance.

Enfin, l'heure du départ arriva. Très vite nous arrivions à Lyon et enfin Paris, où la joyeuse bande se dispersa à la gare de Lyon, après avoir échangé des promesses de s'écrire, de se retrouver plus tard pour reparler de "l'heureuse vie militaire".

Après un transfert par métro à la gare de St Lazare, nous avons pris le train, direction Chartres, où me quittaient les vieux copains Laroche, Grimaud et Leproust, avec qui je venais de passer 18 mois et pour qui je m'étais lié d'une réelle amitié.

Je les regardai descendre du train, avec regret et les vis disparaître, engloutis par le flot des voyageurs de la gare de Chartres.

Enfin Nogent-le-Rotrou, la fin de mon voyage, s'inscrivit sur un grand panneau.

Mon père m'attendait sur le quai et c'est avec un réel plaisir que je le retrouvais.

Mon arrivée à Authon fut très animée. Tous les voisins, les amis, voulurent fêter mon retour à la vie civile avec beaucoup de plaisir.

Quelques jours plus tard, j'étais à ma place au garage où je repris le travail avec beaucoup de courage.

Au début, j'eus beaucoup de mal à reprendre la cadence de l'atelier avec ses dix heures minimum de travail par jour et trois heures le dimanche matin.

Une autre vie commençait pour moi.

Mais cela, c'est une autre histoire...

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

EPILOGUE

60 années se sont écoulées depuis ces événements de 39-46, qui ont marqué ma jeunesse et dont les souvenirs s'estompent peu à peu au fil du temps.

Comme tant d'autres, pendant ces sept années, j'aurai affronté, malgré moi, des situations des plus inattendues, des plus banales, aux plus excitantes, des plus drôles aux plus risquées.

Ces circonstances m'ont permis de me rendre compte qu'aucune situation n'est désespérée et qu'avec un peu de réflexions, d'imagination et de courage, on peut se sortir des difficultés et écarter quelques risques.

J'aurai connu pendant ces années beaucoup de personnages, amis ou ennemis et compris qu'une immense majorité d'hommes et de femmes, sont avant tout des êtres humains qui souhaitent, en leur for intérieur, juste se tendre la main.

Ces années m'ont fait comprendre ceci : que quelle que soit la nationalité de ces individus, on peut trouver, un peu partout, une immense majorité de pauvres gens qui suivent la masse malgré eux et sans bien savoir pourquoi.

Certains militaires gardent en secret, malgré leurs uniformes de soldat, une certaine humanité, et ne demandent qu'une chose : « Vivre en paix »

Certains suivent, par obligation, une petite minorité d'individus sans scrupule, que le pouvoir rend fou et que l'appât du gain rend odieux.

J'aurai fait connaissance, pendant ces années, avec des êtres humains qui prenaient des risques pour aider leurs semblables dans le besoin ou la misère.

Le monde n'est peut-être pas aussi pourri qu'on peut l'imaginer et, tous ces braves gens, qui font tous leur travail avec discrétion, on n'en parle jamais.

J'ai écrit ces quelques pages de souvenirs avec l'espoir qu'elles seront lues un jour par mes enfants, petits enfants et quelques amis qui se reconnaîtront peut-être parmi les événements auxquels j'ai participé avec tant d'autres.

Merci d'avoir eu le courage de lire ces quelques pages de souvenirs personnels.

Il se peut que quelques erreurs de dates ou de lieu se soient glissées dans mes récits. Je vous prie de les excuser après soixante années et j'espère que vous me pardonnerez.

Les quelques histoires ou récits contenus dans ces pages sont toutes rigoureusement exactes et j'espère que vous aurez trouvé un certain plaisir à les lire.

Je suis très heureux d'avoir eu le temps de les raconter.

Je pense qu'à 75 ans, il est grand temps de se libérer de ses souvenirs et de les confier à ses parents et amis.

J'aurais passé plusieurs mois d'hiver à écrire ces pages. J'ai eu le plaisir de retrouver un peu de ma jeunesse, de mes vingt ans et de me replonger dans ces années lointaines que je ne peux oublier complètement.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

En cette fin de millénaire, on parle souvent des problèmes des jeunes dans un environnement de bien être et de confort matériel qu'ils ne semblent même plus apprécier.

Je leur souhaite, de tout cœur, qu'ils ne connaissent jamais les événements que leurs aînés ont connus et que traversent encore, malheureusement aujourd'hui, les peuples de certains pays.

Je tiens aussi à remercier mon épouse Jeannine, qui a eu le courage de décrypter toutes ces pages et de les taper à la machine.

Je lui ai demandé, bien gentiment, de m'en refaire une dizaine d'exemplaires, pour offrir à quelques amis, mais je ne sais pas pourquoi, elle m'a refusé ce "petit service".

Authon-du-Perche

Mars 1999

En souvenir des années 39-46

Avec toute mon amitié.

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946

Table des photographies

Photo 1 : Equipes de foot de Nogent (Réserve) en 1942 et d'Authon-du-Perche en 1943.	41
Photo 2 : fin mai 1944. Il ne faisait pas bon se promener sur les routes de repli de l'armée allemande, continuellement mitraillée par les chasseurs anglais et américains. Ce groupe de jeunes authonnais s'était regroupé dans ce coin tranquille dans le chemin de la Chesnais.	48
Photo 3 : carcasses du train de munitions après destruction par les chasseurs anglais.	54
Photo 4 : 6 juillet 1944 - Bombardement de la gare d'Authon (photos avant et après).....	58
Photo 5 : arrivée des Américains à Authon-du-Perche, le 14 août 1944.....	64
Photo 6 : Gabriel Challier, chasseur au 6 ^{ème} Cuirassier, mort pour la France le 27/11/1944 sur le front de Mulhouse.....	69
Photo 7 : photos de la caserne de Chartres.	72
Photo 9 : carte postale de Hall en Autriche.....	93
Photo 10 : photo prise devant le collège de la Thaka Strass à Vienne. Cantonnement du groupe de la 751/3. Mars 1946.....	97
Photo 11 : avec les copains dans la cour du collège, notre cantonnement.....	100
Photo 13 : Vienne, Mars 1946. Les petites cavalières viennoises raffolaient des soldats français. Nous avons tous beaucoup de succès avec elles.....	105

MEMOIRES DE ROBERT BIAT DE 1939 A 1946